AONIO
PALEARIO

ÉTUDE
SUR LA REFORME EN ITALIE

PAR

JULES BONNET

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
GRASSART, LIBRAIRE-EDITEUR
2, RUE DE LA PAIX.

1866



AONIO PALEARIO



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET Cie
RUE DES GRÈS, 11

AONIO
PALEARIO

ÉTUDE
SUR LA RÉFORME EN ITALIE

PAR

JULES BONNET

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR
2, RUE DE LA PAIX.

1866

PRÉFACE

L'auteur de cette étude revenait, il y a quelques années, d'un voyage de recherches historiques dans le midi de l'Italie. Il avait quitté Naples le cœur plein de tristesse, et ni l'éclat d'un ciel enchanteur, ni les pittoresques beautés des Abruzzes, ni la noble hospitalité du Mont-Cassin où revit la tradition de saint Benoît associée aux plus généreuses aspirations de l'esprit moderne, n'avaient pu lui faire oublier le spectacle d'une population courbée sous le joug de l'ignorance et de la misère, d'une religion avilie par le *miracle* de Saint-Janvier. Au delà d'Aquino, patrie de l'angélique docteur du

moyen âge, et du Garigliano, l'ancien Liris, qui forme encore de ce côté la limite de l'Etat romain, la route serpente à travers des plateaux légèrement ondulés que domine au levant la chaîne du Monte-Velino. Rien de plus majestueux que ces monts qui séparent Alatri de Sora, un des repaires du brigandage italien. Sur leurs pentes se dessinait, aux rayons du soir, une ville inconnue, dont le nom réveilla pourtant un écho dans mes souvenirs : C'était Veroli, patrie de Paleario.

L'apparition de cette cité me plongea dans une rêverie, où les hommes et les choses du passé venaient se mêler aux mélancoliques impressions du présent, aux confuses espérances de l'avenir. Je me sentis transporté, comme par enchantement, dans cette Italie du seizième siècle où j'avais tant vécu par l'étude, à ces jours de la Renaissance où de saintes âmes, l'honneur de l'Eglise catholique, Sadolet, Contarini, Giberti, soupiraient après une rénovation que

d'autres plus hardis appelaient du nom de Réforme, et devaient sceller de leur sang. Ce serait une belle histoire que celle de ces tentatives réformatrices trop tôt comprimées dans la Péninsule. Qui la racontera dignement? Qui saura évoquer, par la science et par l'art, quelques-unes des grandes figures autour desquelles pourraient se grouper les souvenirs du protestantisme italien, Valdez, Ochino, Pierre Martyr, Curione, et cette princesse illustre qui fit de la cour de Ferrare un foyer de renaissance évangélique dont les rayons les plus purs se concentrèrent sur Olympia Morata ? La tâche est difficile, et malgré les travaux de Schelhorn, de Gerdès, de Mac-Cree, malgré le beau livre de Léopold Ranke sur la papauté, presque tout reste à faire dans une voie qui s'ouvre à peine aux libres investigations de la science. Que de secrets ensevelis dans les archives de Florence et de Venise, dans les collections Farnèse dont la révolution de Naples

a brisé les scellés, dans les manuscrits du Vatican transportés sous le premier empire à Paris, et auxquels on n'a su faire que d'insignifiants emprunts! Une bienveillante intervention que je ne saurais oublier sans ingratitude, celle de Son Eminence le cardinal Antonelli, m'a permis d'y glaner quelques épis, prémices des riches moissons réservées à l'avenir. Après avoir recueilli durant plus de dix ans les matériaux d'une histoire de Renée de France, duchesse de Ferrare, cadre d'une étude approfondie et complète des destinées de la Réforme italienne au seizième siècle, je n'ai pas su résister à la tentation de retracer à part un épisode qui s'en détachait tout naturellement et dont l'attrait m'a séduit. Que ne puis-je me flatter de l'avoir su rendre contagieux? Il est des émotions que l'on croit irrésistibles, parce qu'on les a soi-même vivement ressenties. Je ne me défends pas de m'être livré plus qu'il ne convenait peut-être à ce sentiment. L'illusion qui s'y mêle est

encore un bienfait, car elle donne du charme aux labeurs ardus, aux recherches minutieuses et arides qu'exige tout essai de reconstruction d'un temps qui n'est plus. Les difficultés d'une telle entreprise ne se mesurent pas à son étendue. L'histoire d'une âme vaut celle d'un empire. La plus humble des monographies ouvre des échappées sur l'infini.

Quel que soit le sort réservé à ce livre, je lui devrai quelques-uns des meilleurs souvenirs de ma vie. Indépendamment du plaisir qu'on éprouve à nouer amitié avec un personnage d'élite, qui vous transporte dans une région idéale, comment oublier les heures que j'ai passées dans les bibliothèques de Rome et de Florence, et dans les archives de Médicis classées avec tant d'intelligence et de goût par M. Francesco Bonaini? Comment me rappeler sans regret mes excursions à Colle et à San-Gemignano? J'ai parcouru, les lettres de Paleario à la main, les lieux où il vécut, Sienne,

Lucques, Milan, et j'ai suivi ses derniers pas dans la voie douloureuse du cachot de *Tordinona* au pont Saint-Ange. La destinée des personnages historiques ne doit pas être séparée des lieux qui en furent le théâtre. Sans parler des détails obscurs, des particularités inexpliquées qu'offre toute correspondance, et que l'on ne peut éclaircir que sur les lieux mêmes, il y a des liens invisibles, mais réels, de mystérieuses harmonies entre l'homme et la nature. L'historien ne peut les méconnaître sans altérer la physionomie de ses héros. Si l'âme que vous essayez de faire revivre a été grande, pure, elle imprime une touchante consécration à tout ce qui rappelle son passage ici-bas. C'est comme un reflet de son immortalité.

Ces considérations indiquent assez le caractère intime, sérieux, d'une biographie qui se rattache par tant de liens à l'histoire générale, et n'est pas étrangère aux plus graves questions du moment. Dans les vicissitudes, par-

fois si tristes, que traverse une nation, sœur de la nôtre, aspirant à asseoir son indépendance, et à constituer son unité sur les débris des institutions d'un autre âge, quel cœur ne s'est ému, et n'a répété avec angoisse, avec espérance, le cri du poëte : *Italiam! Italiam!* Si cette étude consacrée à un martyr italien du seizième siècle, ramène quelquefois la pensée sur les redoutables problèmes posés de nos jours, et qui réclament impérieusement une solution, ce n'est pas en vertu d'une coïncidence fortuite, ou d'un rapprochement arbitraire, mais de l'irrésistible logique des faits. L'histoire est un témoin dont on ne peut récuser les dépositions. Durant des siècles, l'Italie n'a cessé de souffrir des maux qu'enfante la théocratie romaine, et d'attendre un libérateur. Le rêve d'Arnaud de Brescia et de Dante fut aussi celui de Paleario!

AONIO PALEARIO

CHAPITRE PREMIER

Dans la demeure d'une des plus nobles familles de Florence, non loin du palais Pitti décoré de toutes les merveilles des arts, il est un monument consacré à la mémoire d'un homme dont le nom célèbre aux jours de la Renaissance, oublié depuis, éveille à peine un écho dans le monde de l'érudition. Cet homme né pour ainsi dire avec le siècle des Médicis, élevé à la double école de l'antiquité profane et sacrée, aimé de ses plus illustres contemporains, Sadolet, Bembo,

Maffei, qui admirent ses talents sans suspecter ses opinions, marche d'abord avec eux dans les voies de rénovation littéraire dont il offre un des types les plus ingénieux et les plus élégants. Il commente Cicéron, réfute Lucrèce, et propage dans les universités de la Toscane un spiritualisme généreux qui se confond avec l'inspiration d'une foi libre et chrétienne. Quand la réforme, victorieusement prêchée à Wittemberg et à Zurich, franchit pour la première fois la barrière des Alpes, et vient attaquer le dogme catholique jusque dans son plus auguste sanctuaire, il écrit un livre pénétré des ardeurs de la foi nouvelle, et dont le succès inouï le désignera bientôt aux rigueurs de l'inquisition. Sorti dès lors des voies de l'érudition pour entrer dans celle de l'apostolat, il rêve une Eglise épurée, une réforme sans schisme, la régénération de l'Italie par l'Evangile et la liberté. De redoutables inimitiés menacent sa tête. Il va successivement de Sienne à Lucques, de Lucques à Milan, portant partout avec lui son généreux dessein, et pour que rien ne manque aux épreuves de sa destinée, il est cité devant le tribunal du saint-office, et meurt

sur un bûcher, sous le pontificat de Pie V. A tous ces titres, l'histoire de Paléario nous paraît digne d'être retracée. Les leçons qu'elle renferme, utiles à méditer en tout temps, empruntent un intérêt particulier aux événements contemporains. Que l'Italie, rendue à elle-même, et inaugurant sous les auspices de la liberté de conscience ses nouvelles destinées, adopte ou repousse la foi de Paléario, elle ne saurait méconnaître en lui un de ses plus dignes enfants. Sur le front de l'humaniste et du poëte, qui fut aussi un martyr, brillent tous les signes de l'élévation morale sans laquelle il n'est pas de véritable grandeur. Si trois siècles d'oubli ont passé sur sa mémoire, elle revit aujourd'hui, grâce au souffle évangélique qui, des Alpes à la mer de Sicile, semble réveiller la Péninsule ; elle consolait hier encore les Madiaï dans un cachot, les Guicciardini et les Mazzarella dans l'exil, et le livre du *Bienfait du Christ*, renaissant pour ainsi dire de la cendre du bûcher, redit encore aux âmes ce message de salut qui affranchit également les individus et les nations. Cet oracle du passé, que l'on aime à interroger dans l'histoire,

n'est jamais plus digne d'être écouté, que lorsqu'il rappelle de grands enseignements scellés par un suprême sacrifice, et qu'il nous instruit à la fois à bien vivre et à bien mourir !

C'est dans le pays des anciens Herniques, au centre des monts qui séparent la Campagne romaine de la vallée du lac Fucin, dans la vieille cité pélasgique de Véroli, que naquit, vers 1503, l'homme qui devait représenter, non sans éclat, une des phases les plus intéressantes de la renaissance italienne au seizième siècle. Les traditions ne sont pas d'accord sur son origine. Issu, selon les unes, d'une famille noble, qui avait fourni à l'Eglise plusieurs prélats éminents, et un prince, Ferdinand de San-Severino, à la ville de Salerne, il dut le jour, selon les autres, à une famille de simples artisans venus de la Marche de Camérino à Véroli, et ce fut en souvenir du village de Pagliara où vivaient ses aïeux, qu'il reçut le nom d'Antonio della Paglia, qu'il échangea plus tard par une fantaisie de lettré, contre le nom d'Aonio Paléari [1]. Sans attacher à cette

[1] Le nom de Paléario a prévalu en Italie. En le reproduisant dans cette étude, on ne fait que se conformer à l'usage.

question plus d'importance qu'il ne convient, on peut trouver dans une lettre du prince de Salerne à Paléario une présomption favorable à la noblesse de sa famille, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours à Véroli[1]. Son enfance s'écoula dans l'obscurité, partagée entre l'enthousiasme de la nature, le goût des livres et une sorte de vénération religieuse pour ses parents qui le laissèrent de bonne heure orphelin. C'est avec une pieuse émotion qu'il parle de sa mère Chiara Gianarilla, femme d'un esprit élevé, d'une vertu sans tache; de Matteo son père, qui, ne pouvant surveiller lui-même l'éducation de son fils, le confiait chaque jour à la sollicitude d'un de ses compatriotes, Jean Martelli. Paléario, rappelant plus tard ce souvenir à ce dernier, lui adressait ces mots touchants : « Crois-tu que j'aie oublié ce que tu étais pour moi, lorsque tout enfant j'étais conduit vers toi par mon père, heureux de trouver un ami qui pût le remplacer près de sa jeune famille? Dès mes premiers pas dans la

[1] *Notitia havuta da Veroli*, manuscrit de Sienne. Voir également : Vincenzo Martelli, *Lettere*, p. 26-30; et le manuscrit Bandini, de la Bibl. Maruccelli à Florence.

vie, ta bienveillance m'a été nécessaire. Il n'est personne au monde à qui je doive plus qu'à toi [1]. » Le souvenir de Martelli demeura uni dans le cœur de Paléario à celui d'un autre bienfaiteur de sa jeunesse, l'évêque Ennio Philonardi, plus tard revêtu de la pourpre romaine, et dont il n'invoqua jamais en vain les conseils et la protection. Par ses talents comme par son caractère, le jeune Paléario était digne de la faveur du prélat. Ame pieuse, fervente, et naturellement éprise de tout ce qui est bon et beau, imagination poétique, il était particulièrement sensible au récit des grandes actions, et dans les fastes de la gloire ou de la vertu, son enthousiasme s'attachait de préférence aux héros de la Grèce et de Rome, dont les noms reviennent sans cesse dans ses discours. Une circonstance particulière développa de bonne heure en lui ce sentiment. Au delà des monts qui fermaient au levant son horizon natal, près du Liris où se perd la rivière de Coza, témoin de ses jeux et de

[1] « Tua mihi a pueritia necessaria benevolentia fuit. Ego cu plus quam tibi debeam habeo neminem. » (A. Pal., *Opera*, édit. Hallbauer, 1728, p. 460.).

ses rêves, s'élevait Arpino, patrie de Marius, berceau de l'orateur romain dont l'admiration semble avoir été le premier culte de sa vie [1]. Ce fut dans la lecture de Cicéron qu'il puisa le nombre, l'élégance qui devaient plus tard distinguer ses écrits, ainsi que le goût d'une antiquité plus reculée dont Xénophon, Homère, Aristote lui révélèrent les trésors.

Les ressources d'une ville épiscopale perdue aux confins des Abruzzes, ne pouvaient suffire longtemps à l'ardeur studieuse de Paléario. A l'âge de dix-sept ans, il quitta Véroli pour aller suivre les cours de l'université de Rome. C'était en 1520, dans l'avant-dernière année du mémorable pontificat qui vit s'éclipser sans retour le prestige de l'unité catholique, mais qui répandit sur l'Italie une splendeur égale à celle des siècles d'Auguste et de Périclès. Le temps des Grégoire VII, des Innocent III, n'était plus, et ces grands pontifes, personnification du génie théocratique du moyen âge, avaient emporté dans la

[1] « Tullius noster Arpinas, » dit-il quelque part. Cicéron est pour lui le dieu de l'éloquence, comme Aristote celui de la philosophie. (*Opera*, p. 204, 205.)

tombe le secret de l'ascendant que la papauté exerça si longtemps sur les peuples. Les vertus de Nicolas V, de Pie II, ne purent le lui rendre, et la voix des vicaires du Christ appelant les nations à une nouvelle croisade contre les Turcs, expira sans écho en Europe. Aux scandales du schisme succédèrent, presque sans intervalle, les turpitudes et les crimes qui devaient déshonorer, pendant plus de dix ans, le trône de Saint-Pierre. Rome se reposa des saturnales d'Alexandre VI, des patriotiques fureurs de Jules II, sous un pape élégant, spirituel, plus épris d'art que de religion, et voilant avec une grâce incomparable la décadence de l'Eglise sous les chefs-d'œuvre accumulés du génie. Léon X est en effet le véritable pontife de la Renaissance, avec ses goûts raffinés, ses mœurs faciles, son enthousiasme de la beauté sous toutes les formes. Dans l'intervalle de ses chasses à Viterbe, de ses voluptueuses retraites à Bolsena, il signait la bulle des indulgences, et autorisait par un bref la publication du poëme de l'Arioste. Par ses soins, l'université de Rome s'élevait au plus haut degré de prospérité. « Il faut, disait-il, que la ville

des papes soit la métropole religieuse et littéraire de l'univers[1]. » Plus de cent professeurs, l'élite des savants d'Italie, y dispensaient l'enseignement de la jurisprudence, de la médecine et des lettres, tandis que sur le mont Esquilin quelques réfugiés, sous la direction de Jean Lascaris, élève du cardinal Bessarion, ranimaient le flambeau de l'antiquité grecque dont les vives clartés éblouissaient les esprits; moment unique dans l'histoire où Rome ancienne revit au milieu des merveilles de la Rome catholique, où le charme des lettres semble se substituer à l'empire de la religion, où l'austère doctrine du Crucifié se confond avec les fables élégantes du paganisme. Seule, dans cet enchantement universel, la voix d'un moine allemand ose rappeler l'Eglise à sa sévérité primitive, flétrir ses abus, et dénoncer les châtiments qui l'attendent. Mais le cri de Luther était comme perdu dans le concert des voix adulatrices, et Léon X, en rendant hommage au beau génie du moine augustin,

[1] « Ut urbs Roma ita in re litteraria, sicuti et in cæteris rebus totius orbis caput esset. » (Bulle de Léon X, citée par Audin, t. II, p. 85.)

croyait avoir conjuré tous les périls de la chrétienté.

C'est dans les correspondances des plus illustres contemporains qu'il faut chercher le tableau de cette société passionnée pour les lettres, et vivifiant l'érudition par l'enthousiasme. « Ne croyez pas, écrit Calcagnini, qu'il se trouve ailleurs qu'à Rome une si riche moisson de talents et d'études. Il y a ici bon nombre de personnages dont l'intimité me plaît tellement que je ne saurais concevoir, ni souhaiter un plus grand bonheur. Entre tous, je chéris Jérôme Aléandre, savant dans les langues grecque, latine, hébraïque, que le souverain pontife, à la mort de Zénobio Acciaioli, a nommé bibliothécaire, et qui me découvre tous les jours les immenses trésors de la Vaticane. Vient ensuite le cardinal Egidio de Viterbe, d'une singulière intégrité et renommée, qui a expliqué les mystères de Porphyre et de Proclus. Là se trouve encore un vieillard d'une probité antique, Fabio de Ravenne, dont l'érudition n'a d'égale que son amabilité. Grâce à ses doctes veilles, Hippocrate a cessé de s'exprimer dans le ridicule jargon du

moyen âge, et parle maintenant en fort bon latin. Ce saint homme est le désintéressement en personne. Il reçoit sur la cassette de Sa Sainteté, une pension mensuelle qu'il distribue le plus souvent à ses proches, à ses amis, vivant comme un pythagoricien d'herbes et de racines, et logeant dans un trou, vrai tonneau de Diogène, où on le trouvera un de ces jours mort sur ses livres. Fabio est en ce moment le pensionnaire de Raphaël d'Urbin, qui le choie comme un enfant. Ce Raphaël est un artiste d'une rare bonté et d'un admirable génie. Favori de Léon X, il exécute par ses ordres une œuvre merveilleuse : je ne parle pas de la basilique de Saint-Pierre dont il dirige les travaux, mais de cette Rome antique qu'il exhume à nos yeux dans sa magnificence et sa grandeur, en abaissant les terrains, en fouillant les décombres, en restituant aux ruines leur physionomie primitive. Le pape en est tellement satisfait, qu'il le proclame un envoyé du ciel, chargé de ressusciter la ville éternelle... Il n'est pas jusqu'à l'histoire contemporaine qui ne soit ici dignement représentée. Paul Jove, célèbre médecin, écrit d'une manière

si claire, si docte et si élégante l'histoire de notre temps, que j'ai honte de parler avec tant de rusticité d'un homme si disert [1]. » Un autre témoin de ces belles années du pontificat de Léon X, dont il fut lui-même l'honneur, Sadolet, retiré à Carpentras, rappelle, avec une pénétrante émotion, les solennités littéraires dont le souvenir le poursuivait au milieu des labeurs de son épiscopat, ces brillantes réunions qui avaient pour théâtre les bords du Tibre, le Quirinal ou le Colisée, et où des hommes tels que Vida, Bembo, Castiglione, déployaient tour à tour les grâces de leur esprit. « Là, dit-il, après un banquet qui se recommandait moins par la délicatesse des mets, que par l'urbanité des convives, on récitait des vers, on prononçait des discours qui ravissaient les auditeurs. Le génie s'y révélait dans tout son éclat, sans que la conversation y perdît rien de l'aimable familiarité qui en fait le charme [2].»

[1] Lettre à Ziegler, sans date (1520). (Calcagnini *Opera*, f° 100.)

[2] « Erant illa tamen plena festivitatis et venustatis. » (Lettre de Sadolet à Angelo Colocci, *Epist. famil.*, édit. romaine, t. 1, p. 309.)

Ce fut en ces jours de rénovation que Paléario parut à l'université romaine, n'ayant pour toute recommandation que sa candeur, sa jeunesse et un vif amour de l'étude. Raphaël venait de mourir, et Rome pleurait encore l'artiste divin dont le pinceau, réalisant le type de l'idéale beauté, avait retracé l'*Ecole d'Athènes* et la *Transfiguration*. Léon X ne survécut pas longtemps à son peintre favori, et saisi par la fièvre au milieu des fêtes par lesquelles il célébrait le succès de ses armes dans le Milanais, il laissa vacant le trône sur lequel allait s'asseoir le vieux précepteur de Charles-Quint, cet Adrien d'Utrecht, en tout l'opposé de son prédécesseur. « Adrien, dit un ambassadeur vénitien, Luigi Gradenigo, mène une vie exemplaire et dévote. Il dit chaque jour les prières canoniques, se lève la nuit pour réciter matines, puis retourne à son lit prendre quelque repos. Il se relève à l'aurore et dit sa messe, avant de se rendre à l'audience. Il dîne et soupe sobrement. On assure que pour son repas il ne dépense pas même un ducat. Il est homme de bonne et sainte vie, versé dans les saintes Ecritures. Il parle peu et recherche la

solitude. » Ce pontife scrupuleux et austère, qui portait sur le trône les vertus du cloître, et dont la mélancolique épitaphe atteste, à la fois, les nobles intentions et l'impuissance, ce martyre des hommes de bien aux prises avec des difficultés supérieures, n'estimait que la théologie, n'avait que mépris pour les lettres antiques. Mais son règne fut court, et l'avénement de Jules de Médicis, sous le nom de Clément VII, fut salué comme une seconde renaissance, par les beaux esprits qu'avait effarouchés la rudesse du prieur de Louvain [1]. Sobre, modeste, éclairé, Clément n'avait qu'un défaut, de ne savoir pas persévérer dans ses desseins, et d'être le jouet de sa propre inconstance [2]. A son appel, Sadolet, un moment disgracié, reprit le chemin de Rome; les académies se rouvrirent, et l'université vit s'accroître le nombre des élèves qui se pressaient de toutes parts autour des chaires illustrées par Bottigella, Parrhasio et Chalcondyle. Paléario

[1] Dans son curieux traité sur les infortunes des hommes de lettres (*De infelicitate Litteratorum*), Valériano n'a garde d'oublier le règne d'Adrien.

[2] Ranke, *Histoire de la papauté*, t. I, p. 96 et 103.

était de ce nombre. Quoique sa correspondance ne nous initie qu'imparfaitement à l'histoire de sa jeunesse, on devine ce qu'elle fut, partagée entre l'étude de la philosophie et des lettres, en un temps où Cicéron, Démosthène, Aristote, rendus à l'admiration des écoles, étaient l'objet des commentaires les plus enthousiastes; où la lecture de Virgile et d'Homère ravissait les esprits. Paléario partagea cette ivresse [1]. Souvent, accompagné de quelques amis, épris comme lui d'amour pour l'antiquité, Mauro d'Arcano, Frangipani, Maffei, il parcourait la Campagne romaine dont la poétique tristesse s'allie si bien à la majesté des ruines et à la grandeur des souvenirs. Il cherchait à Tivoli un écho de la lyre d'Horace, à Frascati, le mystérieux berceau des *Tusculanes*. Le Forum lui rappelait les triomphes de l'éloquence, le Colisée ceux de la religion, et le disciple de Cicéron admirait la constance des martyrs, sans soupçonner qu'il imiterait un jour leur exemple!

[1] « Mirum me desiderium tenet philosophiæ et eorum studiorum in quibus ante captam ab Hispanis urbem sex annos consumpseram. » (A. Pal., *Epist.*, p. 447.)

Ainsi s'écoulèrent six années de paisibles études, à peine marquées par quelqu'un de ces événements, qui ne laissent de trace que dans les familières effusions de l'amitié. Tel fut le départ de Mauro d'Arcano rappelé, par des circonstances qui nous sont inconnues, dans le Frioul sa patrie. Mauro était poëte, et sa muse vive et légère, rivale de celle de Berni, savait s'élever quelquefois à de plus nobles accents[1]. Il était l'âme de ces réunions littéraires, où se rencontrait l'élite de la jeunesse romaine, et où Marco de Lodi s'accompagnant de la lyre, récitait les plus belles strophes de Pétrarque et de Dante[2]. Paléario le vit s'éloigner à regret : « Ton départ, lui écrivait-il, a été pour moi un sujet de douleur. Toi-même, cher Mauro, malgré tes efforts pour te montrer plus ferme que moi, tu n'as pu retenir tes larmes en me disant adieu. Aussi bien notre vieille amitié, la conformité de nos études et de nos goûts ne permettaient pas que cette séparation s'accomplît sans une égale affliction pour tous deux. Je t'ai suivi des yeux aussi

[1] Tiraboschi, *Storia della Litter. ital.*, t. VII, p. 1207.
[2] Dionigi Atanagi, *Lettere Facete*, Venise, 1582, p. 220.

longtemps qu'il m'a été possible. Au sortir de Soracte [1], les montagnes et les forêts t'ont couvert de leur ombre, et je suis redescendu vers le Tibre. Près du fleuve j'ai rencontré le cardinal Césarini, notre patron, avec une nombreuse suite. Il m'a recommandé à tous les siens avec sa bonté, sa générosité ordinaire, ne voulant pas que j'eusse trop à souffrir de son absence. Rome ne m'a paru qu'un vaste désert [2]. Dieu veuille que je salue bientôt le retour des amis qui me manquent!... Toutefois, cher Mauro, ne prends conseil que de ton honneur. Bien qu'il n'y ait personne ici dont la société me soit plus agréable que la tienne, je n'ose te presser de hâter ton retour. » L'absence de Mauro fut plus longue qu'il ne l'avait prévu. De graves événements s'étaient accomplis à Rome quand il y revint, et sa mort prématurée fut un des premiers deuils qui attristèrent l'âme sensible et tendre de Paléario.

[1] Le village d'*Oreste* actuel, sur la pente du mont qui domine si fièrement la Campagne de Rome.

[2] « Cum in urbem rediissem mira mihi ubique visa est solitudo, etc. » (*Opera*, p. 441, 442.)

Nous touchons aux premiers mois de l'année 1527, une des plus sombres de l'histoire. Pendant que l'Europe, un moment distraite des péripéties de la lutte entre Charles-Quint et François Ier, ne semble préoccupée que de guerre contre les luthériens, de croisade contre les Turcs, un orage terrible se forme au pied des Alpes, et c'est sur Rome qu'il doit éclater. Dans les variations de leur politique mobile comme leur intérêt, tour à tour Français, Allemands, Espagnols, on avait vu les papes s'appuyer sans scrupules sur chacun des souverains qui se disputaient les lambeaux de la Péninsule, en poursuivant par tous les moyens l'extension du domaine de Saint-Pierre. Jules II inaugura une politique plus hardie, fondée sur l'expulsion des barbares, et l'organisation d'une confédération italienne sous les auspices de la papauté. Mais en voulant détruire les barbares les uns par les autres, en s'alliant tour à tour à Louis XII, à Ferdinand le Catholique, il leur ouvrit l'Italie. Léon X hérita de ses fautes sans avoir la hauteur d'âme nécessaire pour continuer ses desseins, et l'abandon de Milan fut le gage de sa réconci-

liation avec François Ier. Vassale de Charles-Quint sous Adrien VI, la papauté tente de s'affranchir avec Clément VII, et de tenir la balance égale entre les deux monarques rivaux; vain effort qui ne doit aboutir qu'à la formation de la Sainte-Ligue contre l'Espagne. Sommé de la dissoudre, Clément répond à l'Empereur par une menace d'excommunication, et délie François Ier du serment de Madrid. C'est le moment où le chancelier Morone, l'un des esprits les plus déliés et les plus corrompus de l'Italie, ourdit une conspiration dont les fils les plus secrets partent du Vatican. Le cardinal Giberti annonce en plein consistoire qu'il ne s'agit de rien moins que de renverser la domination espagnole, et d'affranchir à jamais la Péninsule du joug étranger. On peut prévoir dès lors la catastrophe qui va fondre sur la capitale de l'Eglise, et dont la crainte agite tous les esprits. On en retrouve l'expression dans une lettre de Paléario, écrite aux premiers mois de 1527: « Le bruit d'une rupture entre le pape et l'Empereur est arrivé jusqu'ici. Déjà, nous dit-on, Bologne est en armes, et les Allemands sont prêts à marcher. Si cette nou-

velle se confirme, c'en est fait de nous et de cette malheureuse cité [1] ! » Le sort de Milan, abandonné durant trois mois aux excès d'une soldatesque en délire, annonçait celui de Rome. La marche foudroyante du connétable de Bourbon, les terreurs et les irrésolutions du pontife ne sachant ni traiter ni combattre à propos, livrèrent Rome sans défense au fanatisme des Allemands, à la férocité des Espagnols. La cité qui depuis tant de siècles s'enrichissait des offrandes de la foi, qui voyait affluer dans son sein l'or des jubilés, les contributions prélevées sur les vices et les vertus de tous les peuples, subit les horreurs d'un massacre suivi de scènes de pillage et de dévastation auxquelles rien ne se peut comparer dans l'histoire. Basiliques, palais, tombeaux furent également profanés. Les Allemands étaient plus licencieux, les Espagnols plus avides et plus cruels. Un membre du sacré collége, le cardinal d'Aracéli, promené dans un cercueil, assista vivant à ses funérailles, tandis que des soldats avinés, simulant l'élection du souverain

[1] « Iras esse inter Clementem pontificem et Carolum Cæsarem... Quod si est, periimus. » (*Opera*, p. 444.)

pontife, acclamaient un de leurs compagnons, le couronnaient d'une tiare et le portaient triomphalement dans les rues, aux cris de : Vive le pape Luther !

Paléario ne fut pas témoin de ces horreurs, dans lesquelles les âmes pieuses du temps virent le juste châtiment de la corruption de l'Eglise et des saturnales de la papauté [1]. Au bruit de l'approche des Impériaux, il avait quitté Rome pour chercher un asile à Véroli. Mais les monts qui abritaient sa ville natale, ne devaient pas en protéger les habitants contre les calamités de la guerre. Après avoir assouvi leur première fureur sur la population romaine, rançonné le pape tremblant, pillé la ville éternelle, des bandes féroces se répandirent dans les campagnes. Anagni, Frosinone, Véroli ne furent point épargnées. Non loin de cette dernière cité, sur

[1] Rien de plus significatif sous ce rapport que le discours prononcé en plein Vatican par l'évêque de Sibari : « Pourquoi tant de calamités ont-elles fondu sur nous? C'est que toute chair a corrompu sa voie, et que nous sommes les habitants, non de la cité sainte de Rome, mais de Babylone la prostituée... » (Wolfii *Lectu memorabilia*, t. II, p. 300.) C'est la même pensée qui est développée dans le curieux dialogue sur la prise de Rome, inexactement attribué à Jean Valdès.

un pic volcanique des Abruzzes, s'élève le monastère du Mont-Cassin, berceau d'un ordre célèbre dans la chrétienté. Les hordes dévastatrices se dirigèrent de ce côté, poussées par l'espoir d'un riche butin, et arrivèrent à San-Germano au pied du couvent. Les religieux étaient en proie à la plus vive terreur. Une députation vint solliciter le prince d'Orange, successeur de Bourbon. Il se laissa fléchir et ordonna la retraite : « Bénissez, dit-il en partant, saint Benoît votre patron, car il a plus fait pour vous que saint Pierre pour son vicaire [1]. » Le sort de ces malheureuses contrées en proie au triple fléau de l'incendie, de la famine et de la peste, foulées tour à tour par les Français et les Espagnols, par Lautrec et le prince d'Orange, n'en demeurait pas moins déplorable [2]. Elles ne commencèrent à respirer que deux ans après, lorsque le traité de Cambrai bannit les Français

[1] Dom Luigi Tosti, *Storia della Badia di Monte Cassino*, t. III, p. 205.

[2] « Cum omne Latium arsisset bello tetro et calamitoso, et tribus ingentibus malis vastati agri, villæ succensæ, urbes assiduis funeribus haustæ essent... » (A. Pal., *Opera*, p. 84).

de la Péninsule et la livra sans retour à Charles-Quint.

Paléario n'avait pas attendu cette époque pour retourner à Rome; mais il y trouvait tout changé. L'ancienne capitale du monde n'était plus qu'un désert, portant partout la trace des outrages et des dévastations des barbares. De la porte du Peuple au Forum, de la basilique de Sainte-Marie-Majeure au Vatican, il ne rencontrait que ruines noircies par les flammes, à travers lesquelles erraient quelques pâles figures, triste image du peuple-roi. La ville des papes et la ville des Césars, comme frappées du même coup, semblaient confondues dans une même décadence. « Qui pourrait, écrivait Bembo, contempler sans larmes cette solitude, cette désolation et ce deuil[1]? » Les savants réunis avec tant de sollicitude par Léon X avaient disparu. Antonio Valdo de Padoue était mort de faim dans sa maison; Marco Calvi, de Ravenne, avait expiré à l'hôpital. Plus heureux, Lilio Giraldi ne perdit que ses livres, et Paul Jove ses manu-

[1] « Cujus solitudinem, vastitatem, interitum quis tam ferus est qui non defleat? » (*Epist. famil.*, p. 85.)

scrits, rachetés à grand prix par Clément VII. Les écoles étaient désertes; les lettres, autrefois l'objet de tant de faveurs, étaient tombées dans le plus profond discrédit. Dans ce naufrage de la civilisation, à peine si l'on pouvait rencontrer un homme capable de parler latin. Quel mécompte pour Paléario ! Son patron le plus généreux, le cardinal Césarini, est absent de Rome ou indifférent à ses travaux. Toutes ses lettres portent l'empreinte du découragement et de la tristesse : « Depuis le sac de Rome et les effroyables ravages exercés dans tout le Latium, quelle province plus déshéritée que la nôtre? Quelle indigence comparable à celle de nos princes? En vérité, je n'ai plus d'autre parti à prendre que de m'enfuir[1] ! » Il essaye de reprendre ses études interrompues, mais sans succès. Il s'occupe d'un commentaire sur les discours de Cicéron, mais les ressources lui manquent pour aller jusqu'au bout. Il ne lui reste plus qu'à partir, en exhalant sa plainte dans le cœur d'un ami. « L'avarice de ceux qu'il

[1] « Urbe capta, Latio exinanito, quid ista provincia spoliatius, quid nostris regulis egentius?... » (*Opera*, p. 458.)

n'est pas permis de nommer, a banni de Rome tous les maîtres de l'éloquence et du goût. J'apprends que la Toscane, plus heureuse, voit briller dans son sein le flambeau des sciences et des lettres. Je me rendrai à Sienne, en passant à Pérouse où les fonctions de légat sont exercées par mon compatriote Ennio Philonardi. Je serai heureux de le voir, car il m'a donné en tout temps des preuves de son affection. Pérouse compte d'ailleurs quelques savants qui ne sont pas à mépriser. Mais quoi! me diras-tu? Tu vas donc quitter Rome et le voisinage du sacré collége? Oui, te répondrai-je, car il n'est pas de plus grande honte que de rester oisif à mon âge. Les plus illustres philosophes de l'antiquité, désireux d'acquérir une plus grande somme de sagesse, ont exploré, le bâton du voyageur à la main, les régions les plus reculées, et nous hésiterions à sortir d'un lâche repos, à monter à cheval, pour explorer la contrée qui nous a vus naître! Ah! si la Providence m'avait départi un plus riche patrimoine, j'aurais entrepris de bien autres voyages. J'aurais parcouru non-seulement l'Italie, mais la France, l'Allemagne et

toutes les régions de l'Europe où fleurit la civilisation chrétienne. J'aurais visité la Grèce, dont il n'est plus, hélas! une plage qui soit exempte de la tyrannie des Turcs! Ce n'est pas à la légère, crois-moi, que j'ai pris un parti digne de l'approbation de tout homme de bien. Dans le déclin de notre fortune et de notre grandeur, nul pays n'est à dédaigner pour un Italien désireux de s'instruire. Partout où elle voit briller quelque lumière, la jeunesse doit accourir [1]. » A ces enthousiastes effusions se joignaient de mélancoliques retours : « Je ne suis pas d'airain, et mon cœur n'est pas tellement stoïque qu'il ne s'émeuve à la pensée des amis que je devrai quitter [2]. » Parmi eux se trouvait le jeune Frangipani, son élève, comblé de tous les dons de la fortune et de l'esprit, et Bernardino Maffei, revêtu plus tard de la pourpre romaine : « Les liens qui nous unissent, leur écrivait-il, sont des liens sacrés. L'amitié qui repose sur la com-

[1] « Ut lumen aliquod respiciant, laudi esse debet juvenibus quoquo proficiscantur. » (*Opera*, p. 448.)

[2] « Non ita ferreus sum quin acerbitas quædam doloris commemoratione eorum a quibus avulsus videor, non recrudescat. » (*Ibid.*, p. 450.)

munauté des études, sur la communion des pensées, est à l'abri de tout changement[1]. »

Les derniers mois de l'année 1529 nous montrent Paléario occupé de réaliser par la vente du domaine paternel les ressources nécessaires aux voyages qu'il allait accomplir : « Je dois me résigner à tous les sacrifices, plutôt que de renoncer à la carrière des lettres : terres, maison, meubles, vendez tout ce que je possède à Véroli; vendez-le sans retard. » Un ami de la famille, Jean Martelli, s'étant porté comme acquéreur de la maison, il l'en remercie en ces termes : « C'est une consolation pour moi de penser que tu habiteras sous un toit qui nous verrait constamment réunis, si ma destinée ne m'appelait ailleurs. » Avec une libéralité qui n'est que l'acquit d'une dette d'ancienne affection, il remet à Martelli un cinquième du prix convenu, et se rappelle par de petits cadeaux à chacun de ses amis d'enfance, offrant à l'un quelques volumes de sa bibliothèque, à l'autre une pièce de son argenterie. « Je ne saurais dire, ajoute-t-il, combien vous allez me man-

[1] *Opera*, p. 474.

quer. Il ne s'écoulera pas un jour où je ne retourne en esprit près de vous[1]. » Nous insistons à dessein sur ces lettres où se révèle le cœur de Paléario. L'avenir lui réservait d'illustres amitiés; il n'en trouva jamais de plus fidèles.

Vers la fin de l'année 1529, il quitta Rome en suivant l'antique voie Flaminia, à travers le pays montueux qui s'élève en amphithéâtre des bords du Tibre aux crêtes de l'Apennin, et qui forme une des régions les plus intéressantes de l'Italie. La nature, parée de tout l'éclat d'une végétation méridionale, y paraît aussi douce qu'elle est grande. De vieilles cités, comme Narni, Terni, Spolète, ajoutent encore à sa beauté. « Au cœur du pays s'ouvre une vallée plus large que les autres. L'horizon y a plus d'étendue. Les montagnes environnantes dessinent des courbes plus harmonieuses. Des eaux abondantes sillonnent une terre savamment cultivée. Les deux entrées de ce paradis terrestre

[1] « Dici non potest quam vobis invitus caream. Nullus est dies quo non ego vos omnes memoria complectar. » (*Opera*, p. 460.)

sont gardées par les villes de Pérouse au nord, et de Foligno au midi. Du côté de l'occident est la petite ville de Bévagna où naquit Properce, ce poëte des voluptés délicates. A l'orient, sur un coteau qui domine tout le paysage s'élève Assise, où devait naître le chantre d'un meilleur amour [1]. » Ce n'était cependant pas sans péril que l'on s'engageait, au seizième siècle, dans ce pays infesté par le brigandage, troublé par les insurrections perpétuelles des villes où les sanglantes répressions de César Borgia avaient jeté de nouveaux ferments de révoltes. Pérouse, une des douze cités de la vieille Etrurie, suspendue au flanc des monts qui dominent le lac de Trasimène, et toujours frémissante sous l'autorité pontificale, goûtait un peu de repos sous l'habile administration d'Ennio Philonardi. Paléario trouva près de son ancien protecteur l'accueil le plus affectueux. Philonardi le retint dans son palais, heureux de jouir à toute heure de l'entretien du jeune compatriote dont il avait encouragé les débuts dans les lettres. Il le présenta lui-même aux magistrats de la ville, qui, frap-

[1] Ozanam, *les Poëtes franciscains*, p. 47.

pés de ses talents, lui offrirent une des principales chaires de leur collége. Paléario n'accepta pas, soit que la rudesse des habitants du pays et l'âpreté des passions politiques lui fissent craindre de ne pouvoir se livrer avec sécurité à l'étude, soit qu'il ne pût résister dès lors à l'attrait du langage toscan, le plus pur de l'Italie. Il prit donc congé de Philonardi, qui fut nommé peu d'années après cardinal et gouverneur du château Saint-Ange. Le pape Paul III venait de monter sur le trône. Un de ses premiers actes fut une guerre d'extermination contre ses sujets rebelles de l'Ombrie. Les Baglioni, anciens seigneurs de Pérouse, y étaient rentrés à la suite d'une révolution sanglante. Paul III les en chassa. Tout un quartier de la ville fut rasé par son ordre. Sur son emplacement s'éleva une forteresse, qui rappela longtemps l'humiliation des Pérousins et la victoire du belliqueux successeur de Jules II[1]. « Il est vrai, écrit le Vénitien Antonio Suriano, que la nature de Sa Sainteté est toute pleine de colère, et son âge avancé (il a

[1] Sur une des portes, on lisait ces mots : « Ad compescen dam Perusinorum audaciam Paulus III ædificavit. »

soixante-huit ans), loin d'amortir cette disposition, n'a fait que l'exalter à proportion du pouvoir dont il est revêtu. Ce pape est Romain de naissance, d'un esprit des plus osés. Il se promet beaucoup, pèse et considère toutes les injures qui lui sont faites, et a l'ardent désir de faire grands tous ses neveux [1]... » On sait si les prévisions du pénétrant diplomate furent trompées. En fait de népotisme, le règne de Paul III ne devait pas le céder à celui de Léon X.

Paléario s'éloignant de Pérouse ne pressentait pas les tristes nouvelles qui l'attendaient à Sienne, et dont l'amertume allait se mêler pour lui aux premières impressions d'isolement dans une ville étrangère. Quelques jeunes gens de Véroli, mus par un sentiment de haine et d'envie dont il avait déjà tout enfant ressenti les effets, envahirent sa maison, et s'y livrèrent à toutes sortes d'excès [2]. Leur brutale violence ne

[1] Armand Baschet, *La diplomatie vénitienne et les princes de l'Europe*, p. 185.

[2] « Qui mihi a puero infestissimi fuerunt adolescentes impuri, scelerati.... etc. » (*Opera*, p. 458.)

recula pas même devant un sacrilége. Dans une église voisine étaient ensevelis les membres de la famille de Paléario. La tombe qui renfermait ces restes sacrés ne fut point épargnée. « Ne vous étonnez pas, écrivait-il à ses amis, si je m'éloigne pour jamais de ma ville natale. Entre tant de motifs qui m'interdisent de songer au retour, il en est un que je ne puis rappeler sans larmes. Des misérables ont osé démolir le tombeau de ma mère, sans respect pour la mémoire de sa piété, de ses vertus[1]. Dieu veuille que ses cendres n'aient point été profanées! C'est à vous qui retenez pieusement dans vos cœurs le culte de l'amitié, de m'en donner une nouvelle preuve en recueillant dans une urne les restes de ceux qui m'ont donné le jour. La dépense ne regarde que moi. C'est la dette de la piété filiale. A l'endroit où se trouvait la pierre sépulcrale de ma mère, je veux que l'on place une dalle de marbre, avec l'inscription que je vous transmets... Pour peu

[1] « Ut cœtera omittam, ausi sunt (quod non queo sine lacrymis dicere) demoliri partem sepulcri matris meæ, lectissimæ feminæ... Cujus cineres utinam salvi sint! » (*Opera*, p. 458, 459, 460.)

que les muses me favorisent, je ferai plus encore pour honorer des mémoires si chères. Si la cendre des morts n'est pas insensible, mes parents se réjouiront de ce pieux hommage :

« A MATTEO PALÉARIO ET A CHIARA GIANARILLA,
SES PARENTS BIEN-AIMÉS;
A ÉLISA, FRANCESCA ET GIANILLA,
SES SŒURS CHÉRIES,
AONIO PALÉARIO VOLONTAIREMENT EXILÉ
A CONSACRÉ CE MONUMENT. »

CHAPITRE DEUXIÈME

Le voyageur qui suit la route de Rome à Florence, entre les lacs volcaniques de l'ancienne Etrurie, et la Maremme dont l'aspect jette l'âme dans une indicible tristesse, voit se dresser au loin sur les plateaux de l'Apennin, ondulant à l'œil comme les flots de la mer, une ville ceinte de murs, hérissée de tours que domine un beffroi aussi léger qu'une flèche gothique. Cette ville est Sienne, la république gibeline, la rivale de Florence et de Pise, dont la cathédrale de marbre avec son pavé de mosaïque et ses mystérieuses sibylles, le Vieux-Palais, le Campo célébré par Dante, rappellent l'antique splendeur, et qui, dans les vicissitudes de son histoire, tour à tour souveraine ou sujette, a gardé son fier écusson, la

louve allaitant deux jumeaux, et sa devise écrite en lettres d'or sur la loge de la seigneurie : *Libertas!* Les révolutions partout empreintes sur le sol de l'Italie n'ont rien changé à l'aspect de Sienne, telle aujourd'hui qu'aux jours d'Æneas Sylvius Piccolomini, l'habile secrétaire du concile de Bâle, devenu pape sous le nom de Pie II, et du poëte bysantin, Marullo Tarcagnota, qui l'a si bien chantée : — « Fille de l'antique Rhémus et mère d'une noble postérité, Sienne, délices de l'Italie!... que dirai-je des basiliques, des palais, des statues de marbre et d'airain qui ornent tes places? Oublierai-je ton double forum, tes voies sacrées et les libres institutions dont jouissent tes citoyens, appelés tour à tour à obéir et à commander? Me tairai-je enfin sur les richesses de ton sol, les tributs de tes colonies, et le génie de tes enfants sensibles aux plus nobles jouissances de l'art et de la poésie?... Puissent la concorde et la paix te prodiguer à l'envi leurs trésors, comme la fontaine de *Branda* le tribut de ses eaux qui ne tarissent jamais [1] ! » Cet hom-

[1] Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie*, édit. in-4°, p. 520.

mage d'un exilé à la république qui l'avait généreusement accueilli, ne doit pas faire oublier l'amère invective de Dante contre la vanité des Siennois[1], et le jugement sévère de Montaigne qui résume d'un trait leur histoire : « Sienne, de tout temps en partialité, se gouverne plus follement que ville d'Italie. »

La lutte des républiques italiennes, sous les bannières opposées des Guelfes et des Gibelins, est un des plus brillants épisodes du moyen âge. Sienne arbora de bonne heure la bannière gibeline, et la victoire de Monte-Aperto sur les Florentins (1260) la rendit un moment l'arbitre de la Toscane. Elle ne fit dès lors que déchoir et, durant trois siècles, ses annales n'offrent plus qu'une lamentable succession de discordes et de crimes qui devaient aboutir à sa ruine. Sur ce fond sombre de révolutions se détachent çà et là quelques figures qui rappellent, non sans charme, les antiques vertus. L'empereur Frédéric III s'é-

[1] Ed io dissi al poeta : or fu giammai
Gente si vana come la sanese?
Certo non la francesca si d'assai.
(*Inferno*, Cant. XXIX.)

tant rendu à Sienne, en 1451, pour y chercher sa fiancée Eléonore de Portugal, l'évêque Æneas Sylvius l'amena au-devant de lui jusqu'à la porte Camollia. La princesse était accompagnée de quatre cents dames siennoises renommées pour leur vertu et leur beauté. Parmi elles brillait Onorata Saraceni. Ses compagnes lui ayant reproché d'être vêtue trop simplement, elle répondit que les dames de Sienne ne devaient avoir d'autre parure que leur modestie. Comme on lui demandait dans un bal quel était le cavalier le plus élégant : « Je n'ai jamais, dit-elle, porté mes regards sur un autre que mon mari [1]. »

La rivalité de Charles-Quint et de François I[er] fut une nouvelle source de maux pour l'Italie. La paix de Cambrai, en livrant les divers Etats de la Péninsule à la prépondérance espagnole, ne mit pas un terme aux rivalités des villes et aux fureurs des factions qui s'agitaient dans leur sein. Dans l'asservissement général, quelques villes conservaient encore un reste d'indépendance, débris de leur glorieux passé. De ce nombre étaient Gênes, patrie d'André Doria,

[1] Duc de Dino, *Chroniques siennoises*, p. 149.

Lucques, Sienne que leur dévouement à l'ancien parti gibelin recommandait aux égards de l'Empereur, et dont toute la politique consistait à se faire oublier du puissant monarque, qui disposait à son gré des trônes et des territoires dans la Péninsule. Pendant que Florence comptait avec terreur chaque pas des Médicis s'approchant de ses murs, que le duc de Ferrare sollicitait à genoux la cession de Modène et de Reggio, et que Clément VII, couronnant Charles-Quint à Bologne, scellait pour ainsi dire la pierre du sépulcre sur l'Italie, Sienne retenait encore quelques lambeaux de ses anciennes institutions, singulier mélange d'aristocratie et de démagogie, et se croyait libre parce qu'elle était agitée. La ville était divisée en castes ou monts, qui sous le nom de Neuf, de Gentilshommes, de Réformateurs et de Peuple se disputaient le pouvoir. Le grand conseil ou Balie délibérait sur les intérêts généraux. Le pouvoir exécutif résidait dans le conseil des Huit qui déléguait trois de ses membres, sous le nom de prieurs, pour tous les actes du gouvernement [1].

[1] Gigli, *Diario senese*; Malevolti, *Storia di Siena*.

Tel était l'état politique de Sienne à l'arrivée de Paléario (27 octobre 1530). Sa correspondance nous initie à ses premières impressions : « La ville s'élève sur des collines charmantes, son territoire est fertile et produit abondamment toutes choses; mais la discorde arme les citoyens les uns contre les autres, et toute leur énergie s'épuise dans les factions [1]. La noblesse, qui pourrait seule accorder quelque encouragement aux lettres, vit à la campagne, dispersée dans les bourgades et les châteaux. Ne vous étonnez donc pas si les muses ont fui de la ville, si l'on n'y rencontre ni poëtes, ni philosophes, ni orateurs dignes de ce nom. L'esprit des Siennois comme celui du peuple de la Toscane, est cependant ingénieux et vif. Les femmes sont d'une remarquable beauté. La multiplicité des académies fait que les jeunes gens cultivent surtout la langue vulgaire. C'est l'inconvénient attaché

[1] C'est le même jugement qu'exprime César Vajari dans son Mémoire au roi Très-Chrétien sur la république de Sienne, en 1551. « Le peuple, tant de la ville que de la campagne, est plus enclin aux armes qu'aux soins de l'agriculture. De là sont nées de redoutables factions, etc... » (*Chroniques siennoises*, p. 23.)

à cette merveilleuse flexibilité du dialecte toscan : il détourne les esprits des langues anciennes dont l'acquisition exige plus d'efforts. Aussi ne trouve-t-on ici qu'un petit nombre de personnes versées dans les lettres antiques. Je voudrais partir pour reprendre ailleurs mes études de philosophie interrompues à Rome et dont le regret me suit partout. Mais je ne sais pas résister aux instances aimables de quelques seigneurs qui me retiennent auprès d'eux. Leurs bontés, leur libéralité à mon égard ne se peuvent exprimer. L'hospitalité qu'ils m'accordent ressemble à celle des rois. En vérité, si l'amour des lettres n'était mon unique passion, je ne serais nulle part plus heureux qu'ici [1]. » Parmi les personnages distingués auxquels fait allusion Paléario, il faut nommer deux jeunes patriciens, Bartolomeo Caroli et Bernardino Bono que liait une affection fraternelle. Le premier lui offrit une collection d'ouvrages précieux formée par son père ; le second l'introduisit dans la société des citoyens les plus éminents. Rappelons enfin les Bellanti,

[1] « Nisi studiorum amore incenderer, nusquam essem libentius. » (*Opera*, p. 458.)

célèbres par le savoir, le patriotisme, et dont le nom reviendra plus d'une fois dans ces récits.

Un an s'écoula parmi les distractions de cette vie molle, élégante, qui ne répondait qu'imparfaitement aux besoins de Paléario. Consumé de cette ardeur de savoir que la Renaissance avait partout répandue, et à laquelle les plus célèbres universités de l'Italie pouvaient seules offrir un aliment, il visita Florence où Machiavel venait de mourir, où Guichardin écrivait, au bruit des révolutions, les dernières pages de son histoire. Ferrare lui offrit le spectacle d'une cour brillante, demandant aux lettres une gloire moins périlleuse que celle des armes. Toutefois, il ne paraît pas y avoir fait un long séjour, malgré l'amitié de Bartolomeo Ricci, avec lequel il entretint dès lors un commerce épistolaire. Il était pressé d'arriver à Padoue, dont l'université rivalisait d'éclat avec celle de Bologne. Il y trouva Bembo mêlant à ses ingénieux essais sur la langue italienne de graves travaux sur l'histoire de Venise, Bembo, le plus ingénieux représentant de ce paganisme littéraire qui s'alliait sans efforts aux préoccupations les plus hautes de la

politique et de la religion. Il y connut l'habile humaniste Lazaro Bonamici, ami de Sadolet, et le célèbre professeur Lampridio, dont les leçons sur Démosthène produisaient une si vive impression sur ses auditeurs. Qu'on en juge par ce fragment d'une lettre de Paléario à Maffei : « La renommée vous a sans doute appris avec quel éclat Lampridio nous explique les discours de Démosthène. On croit voir revivre, en l'écoutant, les personnages désignés dans ces immortelles harangues. Que dis-je? c'est Démosthène lui-même, c'est sa voix, son geste si merveilleusement assortis à son éloquence, son souffle tout puissant, son âme débordant en exclamations passionnées! On ne peut rien imaginer de plus beau. Que ne donnerais-je pas, mon cher Maffei, pour que vous fussiez ici avec moi! Je sais que vous sacrifieriez sans regret toutes les magnificences de Rome, toutes les amorces de la popularité pour la moindre interprétation de Lampridio[1]. » Sous la direction d'un tel maître, dont

[1] « Te omnem istam urbis magnificentiam et popularem gloriam cum una Lampridii interpretatiuncula, non collaturum. » (*Opera*, p. 475.)

il obtint l'amitié, Paléario acheva ce qu'il avait heureusement commencé à l'école du mont Esquilin. Il se rendit également familier avec les deux antiquités dont l'Europe saluait le réveil.

Mais l'université de Padoue lui réservait encore d'autres leçons. Grâce aux libérales instructions de la seigneurie de Venise, alors favorable au mouvement des esprits, et grâce au souvenir de maîtres illustres, Amaseo d'Udine, Marc-Antonio Passera, Gonfalonieri, un souffle généreux vivifiait les études. Les monuments de l'antiquité sacrée n'étaient pas étudiés avec moins d'ardeur que ceux de la littérature profane. « La sagesse, écrivait Paléario, semble avoir élu domicile dans cette cité, et la science y étale tous ses trésors. Il n'est pas de lieu au monde où l'on puisse mieux étancher cette soif de savoir qui nous consume. » Dans l'ombre du monastère de Saint-Jean de Verdara, un jeune Florentin, Pierre Martyr Vermigli, s'était formé par l'étude des anciens et la méditation de la Bible à cette éloquence grave et forte qu'il devait porter dans l'exposition de la foi chrétienne. Un poëte, Flaminio, que nous retrouverons bientôt à Na-

ples, avait puisé à l'école de Padoue le secret de l'élégance toute virgilienne qui distingue ses vers; tandis que le futur évêque d'Istria, Paolo Vergerio, y déployait de bonne heure les grâces et la finesse d'esprit qu'il devait mettre successivement au service du catholicisme et de la Réforme. Paléario retrouvait à Padoue les traces de ces hommes distingués, auxquels l'unit plus tard la communauté des croyances; mais il y vécut surtout dans l'intimité de Bembo auquel il avait voué de bonne heure une vive admiration, et dont l'influence se fait sentir dans ses premiers écrits[1].

Le séjour de Paléario à Padoue ne paraît pas s'être prolongé au delà d'un an. Il s'était rendu à Bologne, quand il fut rappelé à Sienne par une lettre d'un de ses amis qui invoquait son secours en un moment critique. Le rétablissement des Médicis à Florence, l'apparition des Espagnols à Pise et à Lucques, avaient excité des mouvements populaires dans presque toutes les cités de la Toscane. Sienne, libre encore,

[1] « Quam mirifice a pueritia ingenii tui suavitates et ornamenta amaverim. » (*Opera*, p. 467.)

traversait rapidement les phases orageuses de toute république, à la veille de se précipiter de l'excès de la licence dans l'excès de la servitude. A la faveur des discordes qui déchiraient la ville, s'était formée une classe d'hommes audacieux, pervers, réprouvés de tous les partis auxquels ils inspiraient une égale terreur, et qui ne rêvaient que bouleversements et que ruines. La famille Bellanti excitait particulièrement leur envie. Ils n'attendaient qu'une occasion pour l'accuser et la perdre, d'autant plus acharnés dans leur haine que l'éclat des vertus et la grandeur des services ôtaient tout prétexte à la calomnie. Dans les premières années du siècle, Petrini Bellanti s'était placé parmi les jurisconsultes les plus éminents de l'Italie. Son savoir, son éloquence, la libéralité avec laquelle il prodiguait ses conseils, l'avaient rendu l'oracle de Sienne. Toutes ses pensées étaient tournées vers la gloire de sa patrie, qu'il ne séparait pas de la liberté. Adversaire de toute tyrannie, aristocratique ou populaire, il s'était mis à la tête de la résistance des meilleurs citoyens pour renverser les fils du dictateur Pandolfo Petrucci,

et après leur chute, il était rentré sans hésitation dans la vie privée. En retour de tant de services, il ne recueillit qu'ingratitude. Suspect par ses talents, ses richesses à la faction démocratique, il fut accusé de conspiration contre l'Etat, et proscrit avec son fils Antonio à peine âgé de treize ans. Cette épreuve abrégea ses jours. Son testament empreint de résignation chrétienne et de magnanimité antique, recommandait à son fils l'oubli des injures. La main dans la main de son père mourant, Antonio jura de ne répondre à l'injustice de ses compatriotes que par des bienfaits. Ces sentiments furent entretenus par sa mère Aurélia Bellanti, de la noble famille des Ugurgieri, matrone digne par ses vertus des plus beaux temps de Sparte et de Rome. Rappelé à Sienne par une de ces réactions si fréquentes dans les démocraties, il y devint président du mont des Neuf, capitaine du peuple, et dans une disette, il nourrit de ses deniers une partie de la population, quoiqu'une moitié de son patrimoine fût encore injustement détenue par ses ennemis. Tant de vertu ne fit qu'irriter l'envie. Un complot dont les chefs sortaient de la lie du

peuple, fut formé contre ses jours. Il s'y déroba en se retirant dans le château fortifié d'Aréola, à quelques milles de Sienne, tandis que les conjurés saccageaient sa maison, brisaient ses meubles les plus précieux, sans respect pour l'infortune et les cheveux blancs de sa mère. Ce n'était que le prélude d'une accusation capitale dirigée contre lui. Désespérant de l'atteindre par l'assassinat, ses ennemis résolurent de le frapper juridiquement au moyen d'une de ces lois, qui sont une arme à deux tranchants aux mains des partis. Ils accusèrent un de ses serviteurs d'avoir frauduleusement introduit des tonneaux de sel dans la ville, et requirent l'application de la peine la plus rigoureuse, la confiscation et la mort, contre son maître. Ainsi le portait un ancien décret de la seigneurie, rendu aux plus mauvais jours de la république. Si grande était la crainte qu'inspiraient les accusateurs, que personne n'osait entreprendre la défense de l'accusé. Paléario n'écouta que son cœur, et il parut devant les juges, pour plaider la cause de Bellanti.

Le plaidoyer qu'il prononça dans cette cir-

constance, nous reporte aux jours où la voix du grand orateur romain tonnant au Forum, accusait Antoine, ou flétrissait d'une éternelle infamie les Catilina et les Verrès. Nourri des chefs-d'œuvre de l'art oratoire chez les anciens, Paléario ne se montre pas indigne de ces modèles. Son éloquence n'est que sa vertu, invoquant les droits imprescriptibles de la justice et de l'humanité : « Si quelqu'un s'étonne, Messeigneurs, que ma voix s'élève seule en faveur d'un citoyen innocent, cet étonnement sera la mesure du triste état d'une république où la fureur des factions ne connaît plus de bornes, où l'audace des méchants ne recule devant aucun excès et demeure impunie. Voilà pourquoi il a fallu, quand la terreur fermait toutes les bouches, qu'un étranger venu en Toscane avec de tout autres desseins, uni seulement à vous par les liens de l'hospitalité, professât assez haut le culte de l'amitié, pour plaider, au péril de ses jours, une cause dont personne n'osait se charger; et n'est-ce pas là, je vous le demande, le dernier degré du malheur pour une république, s'il n'y avait quelque chose de plus affligeant

encore dans la condition d'un citoyen, que ni l'éclat du rang, ni le témoignage d'une bonne conscience, ni l'illustration de ses aïeux ne sauraient protéger, et qui ne pourrait même paraître en personne devant ses juges, sans s'exposer à périr sous les coups d'un assassin? Il est temps, Messeigneurs, de résister en face aux méchants. Si vous tardez encore, que restera-t-il d'inviolable et de sacré dans votre cité? Quel espoir soutiendra les bons citoyens, lorsque personne ne pourra se flatter d'être à l'abri des insultes, d'échapper au meurtre, au pillage et à l'incendie; quand sur tous les points de l'horizon on ne verra plus que châteaux saccagés, bourgades détruites, temples profanés, tout l'ordre enfin de l'Etat et de la religion renversé de fond en comble! Que dis-je? quand les auteurs de tant d'excès, paraissant dans cette enceinte, y viendront affronter audacieusement vos regards! Rien ne peut les arrêter, ni la dignité du sénat, ni la sévérité de la loi, ni la majesté des juges siégeant sur ce tribunal. Ils ne craignent pas de pénétrer dans le sanctuaire de la justice, les mains teintes de sang, les traits bouleversés, la

voix altérée par la conscience de leurs crimes! L'un d'eux, Antonio Polenta, que je vois ici devant moi, proférait encore tout à l'heure des menaces de mort! Il se vantait de frapper, en présence des juges, l'avocat qui oserait prendre la défense de l'accusé!... Mais je sais ce que je dois à l'amitié de Bellanti; j'ai accepté son mandat, je ne trahirai pas sa confiance. Je connais d'ailleurs l'intégrité de mes juges qui s'est révélée avec tant d'éclat au sénat, et je pressens leur sentence. Qu'ils daignent seulement me prêter une oreille attentive. Fort de leur appui, je montrerai à découvert l'infamie des accusateurs, en même temps que la pureté, le patriotisme, l'abnégation et toutes les vertus qui relèvent encore l'innocence de l'accusé[1]. »

Après cet exorde véhément et habile, Paléario racontait les épreuves qui avaient marqué la jeunesse de Bellanti, et il abordait en ces termes l'acte d'accusation : « Vos ancêtres ont promulgué une loi par laquelle il est sévèrement interdit de transporter du sel des colonies de la

[1] *Oratio pro Antonio Bellante.* (Pal., *Opera*, p. 51, 54.)

république dans un domaine privé, d'un domaine privé à la ville. La confiscation, la mort, telles sont les peines portées contre les transgresseurs. Cette loi est dure, mais comme toutes les lois, elle est confiée dans son application à la sagesse des juges. Les lois en effet sont l'œuvre des pères de la patrie, et non une machination perfide de ses ennemis. Elles ont été instituées non pour la perte des citoyens, la ruine des familles, le triomphe des méchants, mais pour la protection des bons, le châtiment des pervers et l'affermissement de la république. Or, il n'est rien de si juste et de si saint qui ne puisse être corrompu au contact de passions violentes et dominatrices. Les prescriptions les plus utiles, les édits les plus révérés des aïeux, peuvent, entre les mains de certains hommes, produire les maux les plus funestes. Indulgents pour leurs pareils, vous les verrez fermer les yeux sur la violation de toutes les lois, s'il s'agit d'un complice; se montrer sans pitié pour la plus légère infraction, s'il s'agit d'un bon citoyen... C'est à vous, Messeigneurs, auxquels le Sénat, par un décret souverain, a confié le jugement de cette affaire, de

rassurer les familles les plus honorables, de briser entre les mains des sicaires l'arme toujours prête à frapper tout homme de bien. Dans l'héritage que vous a légué le passé, il y a beaucoup de choses à modifier en tenant compte de la diversité des temps. Vos pères eux-mêmes vous en ont donné l'exemple. Si la sagesse consiste à faire de bonnes lois, il y a une sagesse supérieure à les corriger[1]. » Paléario ne se bornait pas à exposer ces considérations aussi justes qu'élevées. Arrivant à l'examen de l'acte incriminé, il discutait les dépositions des témoins, relevait leurs contradictions, et mêlant la plainte au sarcasme, les pathétiques supplications à l'expression du plus superbe dédain pour ses adversaires, il plaçait son client sous la double protection de Dieu et des hommes. L'arrêt qu'il sollicitait des juges, devait rendre la sécurité aux bons citoyens, rouvrir les portes de la patrie aux exilés qui se tenaient en armes sur les frontières, inaugurer une ère de concorde et de prospérité

[1] « Quod si prudentissimorum hominum fuit leges ferre, corrigere quidem sapientissimorum est. » (P. 69.)

pour la république. « N'oubliez pas, disait-il en terminant, quel est l'homme sur le sort duquel vous allez prononcer, ce que furent ses aïeux, avec quel honneur ils siégèrent sur le tribunal où vous êtes assis aujourd'hui. Songez à la condition humaine, aux vicissitudes des révolutions. Le jour n'est pas loin peut-être où vous devrez comparaître vous-mêmes devant d'autres juges, heureux de trouver une voix courageuse qui démasque l'envie, et atteste votre innocence ou celle de vos enfants. » Les efforts de Paléario ne furent pas inutiles. Bellanti fut absous.

Ce triomphe n'était pas sans péril pour le défenseur, que sa qualité d'étranger livrait presque sans recours aux attaques de puissants ennemis. Il n'hésita pas à s'y soustraire pour un temps en retournant à Padoue, où l'appelait l'amitié de Bembo : « Je ne goûte pas moins que Lampridio l'aménité de votre caractère, et l'agrément de votre esprit dont nous avons apprécié le charme durant votre premier séjour près de nous. Vos lettres ont seules la vertu de nous consoler de votre absence, quoique à vrai dire nous préférions

vous posséder en personne que par écrit. J'apprends que les Siennois sont en armes ! Croyez-moi, mon cher Paléario, vos mœurs paisibles et votre amour de l'étude n'ont rien de commun avec le tumulte des factions. Quel plaisir pouvez-vous trouver au séjour d'une ville qui proscrit les hommes de bien dont vous êtes réduit à prendre la défense dans vos discours? Où sont vos armes pour un tel combat? Vous êtes entouré de gladiateurs. Que pouvez-vous attendre quand les épées sont déjà sorties du fourreau? Votre place n'est-elle pas plutôt marquée près des hommes doctes et vertueux, lorsque surtout vous avez quitté la maison paternelle pour vous consacrer aux lettres, et qu'un poëme commencé sur l'*Immortalité de l'âme* réclame tous vos soins? Ah! revenez au culte des Muses! Reprenez votre place près des amis qui soupirent après votre retour! Lampridio passe ses journées avec moi. Sa conversation me ravit. J'apprécie sa candeur, sa pureté, son inviolable fidélité à ses amis. Il parle souvent de vous et il vous regrette comme moi. Accourez donc sans retard; si vous nous aimez, comme je le souhaite, vous ne nous

imposerez pas une trop longue attente[1]. » Paléario ne pouvait demeurer sourd à un appel aussi flatteur. Il revit Padoue, ses amis, et la société de ces hommes savants et illustres qui cultivaient les lettres pour elles-mêmes, et trouvaient dans cette étude la meilleure des récompenses, le reposa des luttes qui avaient précédé son départ. Bembo habitait une maison élégante sur les rives de la Brenta. Plus heureux que Sadolet, dont la bibliothèque n'avait échappé au sac de Rome que pour périr dans un naufrage, il avait réuni dans la sienne les plus curieuses raretés bibliographiques. On y remarquait les plus anciens manuscrits de Virgile et de Térence, des poésies provençales, et quelques feuillets autographes de Pétrarque. C'était dans sa bibliothèque, devant le bel horizon des montagnes d'Arqua qui conservent le tombeau du chantre de Laure, que Bembo réunissait ses amis. Un patricien de Venise, Luigi Cornaro, y lisait des fragments de sa *Vita sobria*, manuel d'un épicurisme élégant dont Horace n a pas dit le der-

[1] « Quamobrem si nos amas quantum profecto amas, ne sinas diutius nos duci expectatione. » (*Opera*, p. 469.)

nier mot. Lampridio y récitait des vers dignes de Pindare, et Paléario y lut sans doute quelques fragments du poëme dont il était depuis longtemps occupé, mais qu'il n'acheva qu'à son retour en Toscane.

De graves événements s'étaient accomplis à Sienne durant son absence. La chute de Florence retombée sous la domination des Médicis, présageait celle de Sienne dont les Espagnols convoitaient depuis longtemps la possession. Les discordes de cette ville leur offraient un prétexte commode pour y entrer. Ils le saisirent avidement. C'est en invoquant les suprêmes nécessités de l'ordre en péril que se fondent toutes les tyrannies. Quand les vertus sans lesquelles une république ne saurait subsister, cèdent la place aux passions d'une démagogie effrénée, quand les lois sont impuissantes à protéger la vie et l'honneur des bons citoyens, l'anarchie produit son fruit le plus amer, le dégoût de la liberté, et les plus nobles âmes deviennent, à leur insu, complices des tyrans. Sienne était réservée à cette triste expérience. Appelé par un des partis qui s'y disputaient le pouvoir, le duc d'Amalfi,

lieutenant de Charles-Quint, se présenta aux portes de la ville et y entra sans résistance. L'Empereur lui-même se rendit à Sienne le 24 avril 1535, et renouvela ses priviléges en lui laissant avec sa constitution mutilée, un esclavage habilement déguisé sous les formes de la liberté. Ainsi fut consommée la chute d'une république, qui ne se releva glorieusement quelques années après que pour échanger le joug de l'Espagne contre celui des Médicis. Grâce à la sécurité que la présence d'un gouverneur espagnol rendait aux Siennois, et au silence momentané des factions, Paléario put reprendre ses travaux favoris, et tout en donnant des cours de philosophie et d'éloquence, achever un poëme en trois chants sur l'immortalité de l'âme.

Ce poëme qui obtint, dès son apparition, le suffrage des juges les plus compétents, nous semble aujourd'hui un des moindres titres de son auteur à la célébrité. L'inspiration en est, il est vrai, généreuse, la composition habile, et la forme rappelle les meilleures traditions de l'antiquité latine. Mais ces mérites vivement sentis à l'époque où écrivait Paléario, ne suffisent plus

à préserver son œuvre de l'oubli. Dans la crise de dissolution de la vieille société romaine, entre les proscriptions de Marius et celles de Sylla, alors que l'idée de la justice divine démentie par tant de crimes heureux et d'iniquités triomphantes, semblait effacée de la mémoire des hommes, un poëte s'emparant d'un de ces interrègnes mystérieux de la Providence qu'offre l'histoire, avait trouvé de sublimes accents pour attaquer l'existence de Dieu, nier l'immortalité, glorifier le néant. Du fond de cet abîme de scepticisme où gloire, vertu, génie gisent confondus dans la même poussière, il s'était élevé à une hauteur d'éloquence et de poésie que le chantre du spiritualisme, Virgile lui-même, n'a pas surpassée. Malgré l'aridité de ses raisonnements, et la sécheresse désolante de sa doctrine, Lucrèce anime, poétise tout ce qu'il touche, et la mélancolie de ses pensées semble un soupir de l'âme immortelle revendiquant ses droits, un involontaire hommage au Dieu inconnu. Toutefois, par son luxe d'argumentation matérialiste, par ses véhémentes invectives contre les religions de son temps, le poëme de Lucrèce convenait merveil-

leusement au siècle des Borgia et des Médicis, à cet esprit moqueur et léger qui est un des courants de la Renaissance. Traduit en italien par Musettola, il était répandu dans toutes les classes de la société, lu des savants comme du vulgaire. En entreprenant de le réfuter, Paléario croyait rendre un égal service à la philosophie et à la religion.

Le premier livre du poëme : *De immortalitate*, qui s'ouvre par une invocation aux intelligences célestes, est consacré à la démonstration de l'existence de Dieu dont le poëte cherche la preuve dans l'harmonie de la création et la magnificence de ses œuvres. Ce Dieu que la nature proclame, que le cœur de l'homme appelle, que la religion a nommé de son vrai nom, est le régulateur suprême de l'univers. Tout bon, tout-puissant, éternel, il a créé l'âme à son image, et par un irrésistible élan, malgré les liens qui l'attachent à la terre, elle tend sans cesse à s'élever vers son auteur : « Contemple maintenant, s'écrie le poëte, cette plus noble partie de toi-même, cette âme, parcelle de la sagesse éternelle. Vois-tu comme une force mystérieuse

l'entraîne au delà des limites enflammées de ce monde? Comme sur une aile rapide elle monte sans effort vers le séjour de la Divinité, inaccessible aux regards mortels? Oserait-elle franchir de si vastes espaces, s'aventurer sans guide dans l'infini, si elle ne portait en elle le souvenir de sa haute origine, et l'image d'une céleste patrie? Tout ici-bas a son but fixé par l'ordonnateur divin : les fleuves après avoir laborieusement décrit leur cours sur la terre, vont se perdre dans l'Océan. La pierre, lancée dans les profondeurs de la mer, ne se repose que sur le sable humide. Le nuage coloré de mille feux, se dissout en flottant dans l'air, et se confond avec le ciel; et la flamme dévorante elle-même s'élançant au-dessus des débris qu'elle a consumés, semble tendre au séjour de l'éternelle lumière. Chaque chose ici-bas suit la route qui lui est tracée et aspire au repos. Ainsi l'âme s'élançant hors des ténèbres de son étroite prison, s'élève vers son Créateur, et d'étoile en étoile, arrive joyeuse au seuil de la patrie dont elle était exilée. Délivrée de ses chaînes, elle s'envole dans l'infini

et pénètre dans les secrets de la Divinité[1]. »

Le second livre, dédié à Aristote qui doit guider le poëte à travers le labyrinthe du raisonnement jusqu'à la pure lumière de l'évidence, est une réfutation des erreurs de l'antiquité touchant la nature de l'âme, que le poëte distingue de l'intelligence, et dont il suit la mystérieuse destinée au delà de la mort. Ici, ce n'est plus aux pâles clartés de la philosophie, mais à la lumière de la révélation elle-même que le poëte s'avance, et c'est au voyant de Pathmos, à l'apôtre bien-aimé dont la tête reposa sur le sein du Christ, qu'il demande des inspirations. Il repousse, à la fois, la doctrine de la métempsycose si chère aux anciens, et celle du purgatoire, consacrée par la tradition et l'assentiment des générations catholiques[2]. La vie est une épreuve définitive pour chaque âme qui, séparée du corps, comparaît devant le juge éternel pour y subir un jugement qui sera

[1] *De immortalite animorum,* lib. I, vers 517-540.

[2] Scilicet hoc sanctum est ne quid sperare precando
Defuncti vita possint. Sua præmia quemque
Certa manent, firmo certæque ex ordine pœnæ.
(Lib. III, vers 298-300.)

solennellement ratifié au dernier jour, lorsque les générations humaines se presseront devant le tribunal suprême. « Moins nombreux sont les sables arides soulevés par le vent dans les déserts de Lybie, ou sur les rivages solitaires de l'Océan; moins nombreuses ces formes insaisissables à la vue qui flottent dans un rayon de soleil, que les âmes innocentes ou criminelles suscitées par le son de la dernière trompette, et se rangeant autour de leur Juge. En ce jour, ô prodige! les corps engloutis dans les eaux, ou consumés par une lente vieillesse, ou livrés à la flamme du bûcher, reparaîtront avec les traits de leur physionomie terrestre. Tel l'oiseau mystérieux qui renaît plus beau de ses cendres, et reparaît parmi les nuages d'encens et de myrrhe, doué d'une nouvelle jeunesse!... Ainsi Dieu, fécondant la poussière pour la seconde fois, en tirera une nouvelle humanité. Dans cette foule exhumée des tombeaux, on ne verra ni aveugles, ni boiteux, ni malades, ni vieillards se traînant péniblement sous le poids des années. Le monde retrouvera son printemps, et l'humanité rajeunie ne connaîtra qu'un même

âge, à son dernier jour [1]. » Ici le rêve du poëte ne se sépare plus de la révélation elle-même, et nous assistons avec lui au partage solennel des âmes que Michel-Ange avait peint, avec tant d'énergie, sur les murs de la chapelle Sixtine.

Le poëme de Paléario, plus didactique que littéraire, semé de pieuses invocations et de traits éloquents, n'offrait pourtant dans la trame de son argumentation trop serrée ni l'élégance de Politien, ni l'harmonie de Sannazar. Il n'en obtint pas moins les suffrages les plus flatteurs. L'ancien secrétaire de Léon X, le pieux Sadolet, retiré dans son diocèse de Carpentras où il portait une vertu inconnue à son temps, la tolérance, écrivait à Paléario : « Comme un visage calme et serein annonce une âme pure et une vie appliquée à la vertu, ainsi la piété que respirent vos écrits me dispose à vous juger de la manière la plus favorable. — Votre poëme m'a causé la plus vive satisfaction... J'admire le choix heureux d'expressions, la force de pensée, l'harmonie et la variété qui distinguent toutes

[1] *De immortalitate animorum*, lib. III, vers 540-582.

les parties. On y sent à peine le travail, heureusement voilé par l'éclat des beautés. Je n'y regrette qu'une seule chose, et encore dans quelques passages bien rares, c'est la brièveté de l'exposition qui engendre parfois un peu d'obscurité. Vous pouvez, il est vrai, m'opposer l'exemple de Lucrèce qui vous a servi de modèle. Mais les passages auxquels je fais allusion, ne sont pas de ceux qui sont obscurs par eux-mêmes et trouvent ainsi leur excuse dans la nature des choses. Ce sont plutôt des lieux communs rendus avec trop de concision, et qui demanderaient à être traités avec plus d'ampleur. Toutefois ce sont là de si légères taches, qu'elles ne doivent vous inspirer nulle inquiétude. Comme les nœuds du chêne ajoutent à sa beauté, comme les signes ne déparent pas un beau visage, ainsi les imperfections que je signale paraîtront peut-être à d'autres un mérite de plus, et comme un artifice heureux pour resserrer à propos le style toujours facile et coulant de votre ouvrage. Quant au mérite de la composition, il est au-dessus de tout éloge, et depuis bien des années je n'ai rien lu en ce

genre qui m'ait fait autant de plaisir... L'orateur et le poëte s'y révèlent également[1]. » Les encouragements de Bembo, de Maffei, ne manquèrent pas au début qui annonçait un poëte religieux, un éloquent écrivain à l'Italie. Un des littérateurs de la cour d'Este, Jean-Baptiste Pigna, secrétaire du duc Hercule II, lui adressa quelques vers, dictés par le goût de la Renaissance : « Aonio, digne favori des Muses, quels livres charmants Ricci ne m'a-t-il pas offerts en ton nom! Ils ne me laissent qu'un regret : plus je les lis, plus je veux les relire, et je ne me lasse pas d'en savourer les beautés. Tu montres dans cet écrit les destinées de l'âme immortelle; les siècles à leur tour montreront l'immortalité de ton nom[2]! »

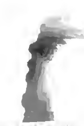
Ce fut sous les auspices de ces illustres amitiés que Paléario songea à se fixer en Toscane.

[1] « Te non poetam magis quam oratorem esse statuo. » (Sadoleti *Epist. famil.*, ann. 1536.)

[2] J. B. Pignæ *Carmina*, lib. III, p. 81. Voir également Bart. Riccii *Epist.*, lib. IV, p. 393. Il existe une élégante traduction italienne du poëme de Paléario, publiée en 1776, à Venise, par l'abbé Pastori.

Les liens qui l'unissaient à la famille Bellanti devenaient chaque jour plus intimes. Fausto et Acrisio, fils d'Antonio Bellanti, dont il avait si courageusement plaidé la cause, devenus ses élèves, lui témoignaient un attachement filial. Les villas des plus nobles familles, les Chigi, les Spannochi, les Tolomei, lui étaient ouvertes avec empressement, et il pouvait espérer une chaire de littérature ou d'éloquence à l'université de Sienne, reflorissant sous l'administration des Espagnols. Déjà une cité voisine venait de lui décerner spontanément les honneurs de la bourgeoisie. Colle, avec ses tours féodales, ses ravins ombreux ruisselants de sources qui vont se perdre dans le val de l'Elsa, était une résidence digne d'un poëte. Cédant aux sollicitations de ses amis, il acheta un domaine dans les environs. C'était la villa de Cécignano, ancienne propriété de cet Aulus Cécina pour lequel avait plaidé Cicéron. Située à trois milles de Colle, sur la route de Volterra, au sommet d'un plateau dont une petite rivière arrose les pentes [1],

[1] Le ruisseau *de' Fosci*, qui prend sa source au village de *Bottino*, et se perd dans l'Elsa, près de Poggibonsi.



elle offrait au poëte un air pur, le calme et la paix des champs. Quoiqu'il l'eût achetée à un prix trop élevé, et qu'il eût dû contracter un emprunt qui lui causa de longs embarras, il aima Cécignano et y vécut heureux dans la société de ses livres. « Ne méprisez pas, écrivait-il à Vettori, mon humble demeure. Elle doit se recommander doublement à vos yeux par la pureté de l'air qu'on y respire, et la présence d'un homme qui a pour vous autant d'affection que de respect. Colle n'est pas loin, où vous pourrez trouver un agréable repos, si vous êtes fatigué du tracas des affaires et des soucis de la vie. C'était la coutume des philosophes et des orateurs de l'antiquité, de se dérober quelquefois aux yeux du public dans une obscure retraite. Pourquoi ne pas imiter leur exemple? Et ne m'objectez pas que vous avez à Florence des villas suburbaines auxquelles nos rustiques habitations ne sauraient être comparées. Personne, assurément, ne peut contester la magnificence de ces aristocratiques demeures. Mais leur proximité de la ville ne permet d'y trouver ni le silence ni le repos dont on a besoin. Les

importuns y affluent, les uns curieux de savoir ce que vous faites, les autres vous fatiguant de leur stérile et lourd bavardage. Rien de pareil à craindre à Cécignano, à moins que vous ne redoutiez, avec trop de raison, d'y trouver un ami tellement épris des charmes de votre entretien qu'il ne puisse vous quitter un seul instant[1]. »

Une lettre écrite bien des années après nous initie aux embellissements que reçut Cécignano de son nouveau maître. Sur une terrasse, dessinée avec art, s'élevait la maison exposée au midi, et d'où le regard embrassait au loin un bel horizon, Monte-Miccioli, Casole, sentinelles avancées de la Maremme, et la pittoresque cité de San-Gémignano, se dressant sur les monts avec ses murs crénelés et ses tours bâties par la main de géants. Du côté du levant, sur une pente aujourd'hui nue, alors plantée de chênes, jaillissait une source. Par une gracieuse réminiscence, elle reçut le nom d'*Aganippe*. Un bassin recevait ses eaux à l'endroit même où

[1] « Qui a latere nunquam discedet, avidissimus jucundissimæ consuetudinis tuæ. » (*Opera*, p. 498.)

elles sortaient du sol, et les distribuait dans le domaine. Une allée se dirigeant de ce côté offrait une agréable promenade au visiteur. Quelques bancs l'invitaient au repos. Enfin une inscription gravée sur le marbre au-dessus de la source, y rappelait, en vers élégants, la sollicitude du maître du logis :

« La source dont l'eau plus pure que le cristal jaillit sous tes yeux, coulerait à peine dans un lit obstrué de mousse, sans le secours d'une naïade des Abruzzes, arrivée tout exprès dans l'Apennin toscan. C'est elle qui a tracé le cours de ce ruisseau, afin que l'on pût dire : « Ce n'est « pas ici le jardin des Hespérides, mais celui des « Muses[1]. »

Ainsi, dans les monts de la Sabine, oubliant Rome et Tibur, Horace chantait l'humble domaine, objet de ses vœux, et sa source jaillissant

[1] Quem pellucidula manantem cernitis unda
Fons hic muscosis obsitus iret aquis,
Ni Tuscos propere colles visura tulisset
Cecinæ campis Hernica Nais opem.
Deduxit rivos ne quisquam diceret hortos
Hesperidum posthac esse, sed Aonidum.
(*Opera*, p. 573, 574.)

à l'ombre d'un bois. Comme lui, Paléario rêvait des jours exempts d'orages, dans le champ de Cécina, que colorait un reflet de la gloire de Cicéron. Trois siècles sont écoulés! La cendre du poëte a été jetée aux vents; sa maison est tombée en ruines; l'inscription a disparu; mais la source jaillit encore comme au temps de Paléario, symbole de la perpétuité de la nature et de la brièveté de l'homme qui ne laisse pas même une trace aux lieux où il vécut!

On recompose sans peine l'existence de Paléario, avec sa correspondance familière qui exhale un si vif parfum d'antiquité classique et de poésie rurale : « Que manque-t-il à mon bonheur, écrit-il à Sadolet, depuis que j'ai fait l'acquisition de Cécignano? J'ai pour voisin un homme qui vous aime, Luc de Volterra, ancien évêque d'Anagny. Tout le temps que lui laissent la prière et les saints offices, il le consacre aux lettres sacrées, ou à l'étude des ouvrages qui traitent d'agriculture, et tout son bonheur est de cultiver de ses mains son petit domaine, toujours orné de fleurs ou de fruits. Luc est un véritable chrétien. Quoiqu'il ait rempli les plus hautes

charges, il est tellement exempt d'ambition, que rien n'égale à ses yeux le charme d'une vie écoulée dans une maison des champs. L'agriculture lui semble l'emploi le plus digne des facultés d'un homme libre, le délassement le plus doux d'un sage épris de repos et de tranquillité. Je lui applique volontiers cette pensée de Xénophon : « C'est à juste titre que vous êtes heu« reux, puisque le bonheur n'est pour vous « qu'un autre nom de la vertu. » Aussi je retourne souvent à Cécignano. Je ne me lasse pas de jouir de la beauté du pays, et de la société d'un homme savant qui vous chérit comme moi[1] » Les entretiens des deux solitaires consacrés tour à tour aux lettres, à la politique, à la religion, étaient exempts de tout rigorisme, et l'ancien évêque d'Anagny, retiré du monde et voué par devoir au célibat, ne rêvait pour son ami que les joies de la vie domestique qu'il n'avait lui-même jamais connues. Il pressait Paléario de se marier, et ce conseil, déguisé

[1] « Quare frequens sum in Ceciniano, ut loci amœnitate et hominis bene docti tuique amantissimi sermonibus perfruar. » (P. 490.)

sous les formes les plus ingénieuses, donnait matière à des controverses où les noms de saint Paul, d'Augustin et de Jovinien étaient savamment invoqués pour ou contre la vie matrimoniale.

Il paraît que les hésitations de Paléario avaient leur source dans les scrupules les plus élevés. Quoiqu'il n'eût jamais songé à entrer dans l'Eglise, le célibat lui apparaissait comme une vie à la fois plus libre et plus sainte, partagée entre le culte des lettres et les devoirs de la religion. Ce fut un évêque, Ennio Philonardi, son ancien protecteur, qui lui montra, par les témoignages des Pères et des écrivains apostoliques, que le mariage est un état honorable entre tous. Il n'eut pas de peine à se laisser convaincre, comme il le confesse naïvement dans une de ses lettres : « Je me disais à moi-même, et non sans raison : Je suis un étranger en Toscane, sans foyer domestique et sans parenté; je touche à ma trente-quatrième année, et ma santé, parfois languissante, exige bien des soins. Pourquoi n'épouserais-je pas une jeune fille de ce pays, d'une famille honorable et

d'une éducation distinguée, lorsque surtout mon unique désir est de vivre dans ma chère retraite de Cécignano, que les membres du municipe voisin me comblent d'honneurs, et que tout me charme ici, la pureté de l'air, l'élégance des maisons, le commerce plein d'urbanité des habitants, enfin la proximité de Sienne et de Florence[1]. » Le choix du poëte s'arrêta sur une jeune fille de Colle, Marietta Guidotti, qui, par ses rares qualités, méritait toute son affection. Il l'épousa au mois de septembre 1538. Ses témoins étaient Francesco Cerboni, de Colle, le noble Siennois Ambrogio Spannochi, et le docteur Marco Casali, de San-Gemignano[2].

Les années qui suivirent le mariage de Paléario furent les plus heureuses de sa vie. Entouré de l'estime et de la considération publiques; occupé, durant l'hiver, à Sienne, de l'éducation de jeunes gens distingués parmi lesquels on comptait les Bellanti et les Placidi;

[1] *Opera*, p. 488.

[2] La dot de Marietta fut de 600 florins. « M. Aonio di Matteo Paleari per la dote della Marietta figlia di Agostino Guidotti e sua donna di florini 600 deve pagare lire 40. » (6 sept. 1538. Manuscrit des arch. de Colle.)

partageant ses loisirs entre les compositions littéraires et les travaux agricoles dont il se reposait auprès d'une compagne aimée, qui lui donna plusieurs enfants, il entretenait un commerce épistolaire avec ses contemporains les plus illustres, Bembo, Sadolet, Vettori qui lui prodiguaient les témoignages de leur affection. Bembo s'interposait avec le plus gracieux empressement pour faire parvenir à Ferdinand, roi des Romains, le poëme de l'*Immortalité* par l'intermédiaire du nonce Vergerio. Sadolet recommandait la réimpression de cet ouvrage au libraire Gryphius de Lyon, en faisant le plus bel éloge de son auteur; enfin le noble romain, Mellini, répondait en ces termes à une de ses lettres : « Je ne sais lequel de nous a été le plus prompt à souhaiter l'amitié de l'autre. Tout mon regret est de m'être laissé prévenir dans l'expression de ce vœu... Il m'a suffi de respirer le parfum de vos vertus, de lire vos écrits pour goûter un plaisir sans mélange, et me sentir également disposé à vous admirer et à vous aimer. Soyez donc assuré que vous n'obtiendrez pas seulement près de nous ce degré d'estime

et d'honneur que réservaient à leurs clients ces illustres Romains dont la mémoire est éternelle, mais que vous y occuperez une place proportionnée à vos mérites parmi les membres de cette famille spirituelle que lie une sainte communauté d'études et de pensées. Vous n'êtes point un nouveau venu pour moi, mais un ancien hôte admis au foyer et dans le sanctuaire même du cœur[1]. » La correspondance de Paléario est pleine de ces témoignages, et à la liste de ses amis, de ses admirateurs, on pourrait ajouter les noms de Robortello de Lucques, d'Alberto Lollio de Ferrare qui lui dédiait son discours sur la *Langue toscane*, et de l'auteur de belles hymnes sacrées, Marc' Antonio Flaminio, dont le suffrage comme poëte était doublement flatteur pour l'émule de Sannazar et de Vida.

Parmi les correspondants de Paléario il faut citer encore le savant commentateur de Dante et d'Aristote, le professeur Francesco Vérini, de Florence. Lié à Vettori par une tendre amitié,

[1] « Tibi non primas benevolentiæ fores, sed amantissimi animi adyta esse reserata. » (Pal., *Opera*, p. 484.)

il l'accompagnait dans ses excursions à Certaldo, patrie de Boccace, et à San-Gemignano où les attendait la cordiale hospitalité d'un vieillard, Marco Casali, digne de recevoir de tels hôtes sous son toit. Paléario se hâtait de mettre à profit leur voisinage. Partant le matin à cheval de Colle ou de Cécignano, il passait des heures qui lui semblaient trop courtes auprès de ses amis, et revenant, le soir, il repassait dans son esprit les principaux incidents de la conversation à laquelle il avait pris part, et qui roulait presque toujours sur les sujets les plus élevés : l'âme, ses rapports mystérieux avec le corps, son immortelle destinée. Dans son vif amour de la vérité, il essayait de résoudre ces questions avec les arguments de la raison naturelle, et, reconnaissant leur insuffisance, il demandait à la religion le dernier mot de l'énigme que la philosophie n'explique pas. L'étude de la théologie captiva dès lors son attention : « Elle a, disait-il, des réponses vraies et consolantes à tous nos doutes. Elle fournit un aliment divin à nos pensées, un mobile supérieur à nos actions. Elle ouvre à nos cœurs une source de

paix, de confiance et de félicité. Trop heureux les hommes s'ils savaient dégager la pure lumière des ténèbres dont la malice et l'ignorance l'ont obscurcie[1] ! » On retrouve les mêmes pensées dans une lettre de Paléario à Paul Sadolet, neveu du cardinal, et elles revenaient sans cesse dans ses entretiens avec quelques hommes d'élite, Vérini, Vettori et le pieux évêque de Cavaillon, Mario Maffei, originaire de Volterra.

Avec son enthousiasme de l'antiquité mêlé de religieuses aspirations, Paléario nous apparaît à cette époque comme la personnification de ces lettrés de la Renaissance, pour lesquels le savoir était le grand but de la vie. Mais tandis que les uns, voués sans relâche aux labeurs de l'érudition, et ne songeant qu'à faire revivre les lettres antiques, semblaient comme étrangers à leur temps dont ils oubliaient les douleurs dans une égoïste contemplation du passé, d'autres, animés d'un sentiment plus généreux, ne considéraient la rénovation littéraire que comme un instrument pour ranimer dans les

[1] « Habent suasiones graves et sinceras et dulces quibus nihil est divinius. » (*Opera*, p. 500.)

cœurs le culte du saint et du beau, populariser des vérités utiles, réformer à la fois l'Eglise et la société. Saisis de la noble ambition qui suscite, selon les temps, un Arnaud de Brescia, ou un Savonarole, et qui enfantera peut-être de nos jours un Luther italien, ils se détachaient du groupe des cicéroniens purs, des docteurs désintéressés, et passaient de la méditation à l'action. Paléario fut de ce nombre. Ame enthousiaste et pure, éprise d'un idéal qui n'est pas fait pour la terre, mais qu'il est beau d'y poursuivre par l'abnégation et le sacrifice, il ne pouvait demeurer étranger à la plus noble passion de son temps, et la seconde moitié de sa vie semble la réalisation de cette pensée : « Le prix de la vie n'est pas dans la science, mais dans la lutte et l'épreuve. Ainsi, dans les jeux olympiques, ce n'est pas le plus beau ni le plus brillant athlète que l'on couronne, mais celui qui combat et qui sort vainqueur de l'arène! »

CHAPITRE TROISIÈME

C'est le privilége des époques marquées par des révolutions fécondes, de susciter des hommes dignes du rôle qui leur est assigné par la Providence, et de projeter jusque sur les personnages secondaires comme un reflet de la grandeur des événements contemporains. Si ces époques sont surtout mémorables par le réveil des croyances, et par l'enthousiasme de la vérité qui produit les grands sacrifices; si dans le drame, plein d'émouvantes péripéties, qu'elles déroulent à nos yeux, la religion ressaisissant son empire, retrempe les âmes, fortifie les caractères, et imprime aux actions ce cachet d'héroïsme et d'austérité qui contraste avec les molles habitudes des siècles de scepti-

cisme et de politesse, l'humanité s'élevant au-dessus d'elle-même, nous apparaît tour à tour dans une série de représentants qui résument toutes ses puissances. Croyances et passions, crimes et vertus, luttes, faiblesses, immolation de la vie au devoir, tout y revêt d'éclatantes couleurs, tout y prend un aspect grandiose et tragique, en harmonie avec l'esprit de la génération qui occupe la scène de l'histoire. Tel nous semble le caractère du siècle que l'on peut appeler entre tous l'âge héroïque du monde moderne, parce que malgré son intolérance, triste legs du moyen âge, il aima la vérité; il connut les nobles douleurs inséparables du triomphe de la justice ici-bas. L'âge de la Renaissance fut aussi celui de la Réforme, et quelles que soient les taches qui le déparent, il sera beaucoup pardonné à la génération qui se trouva prête pour tous les martyres, et qui peut opposer à la sombre figure d'un Philippe II, l'âme pure d'une Jeanne Gray, la grande âme d'un L'Hôpital ou d'un Coligny !

Citer de tels noms, c'est évoquer l'histoire de

la grande révolution qui détachant les Etats du Nord, l'Allemagne et la Suisse, de l'unité catholique, entraînant l'Angleterre dans les voies du schisme, agitant la France, transforma les principaux Etats de l'Europe, et n'en laissa aucun entièrement en dehors de son influence. L'Italie elle-même, si étroitement unie aux destinées de la papauté, ne demeura pas étrangère au réveil qui devait obtenir ailleurs ses fruits les plus beaux, et ses plus durables conquêtes. Cette terre des arts et de la poésie dont la Renaissance avait partout ranimé le culte, saturée de doute au milieu des splendeurs du génie catholique qui décoraient ses palais et ses temples, tressaillit à la voix de Luther tonnant contre les abus, invoquant à Worms les droits de la conscience. Les exemplaires de ses écrits que répandaient par milliers les imprimeries de Bâle, circulant de main en main, étaient lus avec avidité dans la Péninsule. « Soyez assuré, écrivait-on de Venise au chapelain de l'électeur de Saxe, George Spalatin, que le nom du docteur Martin Luther est en grande estime dans cette ville. On répète seulement partout : qu'il

prenne garde au pape[1]. » Le portrait du réformateur, peint par Lucas Kranach, et reproduit dans les gravures du temps, était exposé aux regards de la foule, et donnait lieu aux commentaires les plus enthousiastes. « Si la seule beauté digne de ce nom est celle de l'âme, quel art, ô Luther, pourrait rendre tes traits immortels, redire les accents de ta mâle éloquence? A ta voix retentissant dans le monde chrétien, la superstition s'enfuit, et les maux qui semblaient incurables trouvent un divin remède. Courage donc, magnanime Luther, ta parole est notre salut, et tes écrits, tes discours ont déjà fait périr plus de monstres que n'en étouffa jamais la main d'Hercule[2]! » Cet hommage rendu au réformateur par un peuple ingénieux, spirituel, dont il avait sondé jusqu'au fond les plaies morales, n'était que l'expression des besoins qui tourmentaient en secret bien des âmes; et la piquante anecdote du livre de Mélanchthon répandu sous le pseudonyme de *Messer Ippofilo de Terra*

[1] « Dicunt autem : Caveat sibi a pontifice. » (Seckendorf, *Hist. Luth.*, liv. I, p. 115. Ann. 1520.)

[2] Schelhorn, *Amœnitates Hist. Eccl.*, t. II, p. 624.

Negra, et lu avec admiration par les membres du sacré collége, puis rejeté avec horreur comme provenant d'une plume luthérienne, peint bien l'état de l'Eglise, de la cour pontificale elle-même, ne se dissimulant pas la gravité du mal, la nécessité d'un remède, mais n'osant accepter une réforme véritable[1].

Quoi qu'il en soit, les idées réformatrices trouvèrent un écho dans un grand nombre de cités de la Lombardie, où la distance de Rome, les relations plus fréquentes avec l'Allemagne et la Suisse, favorisaient l'émancipation des esprits. Dès l'an 1524, Milan recevait dans son sein des prédicateurs du culte nouveau. Venise, Padoue, Vicence, Vérone comptèrent de bonne heure des réunions où l'Evangile était lu, librement commenté. Le Vénitien Paolo Rosselli écrivait à Mélanchthon pendant les conférences d'Augsbourg : « Toute l'Italie attend avec anxiété les résultats de votre assemblée. Vous devez donc demeurer fermes et ne pas déserter l'étendard de la vérité, quoiqu'on emploie les menaces, les promesses ou les prières pour vous en détourner. Ayez

[1] *Scaligerana secunda,* art. *Rota.*

égard, je vous en supplie, au salut de tant d'hommes dont les regards sont fixés sur vous, et n'abandonnez pas la cause du Christ [1]. » Modène, patrie de Sadolet, fut initiée aux doctrines luthériennes, par Louis de Castelvetro, tandis que la cour de Ferrare voyait se développer dans son sein, sous les auspices d'une princesse illustre, belle-sœur de François Ier, une renaissance spirituelle inaugurée par Calvin lui-même. Florence, encore tout émue du souvenir de Savonarole, donna le jour au traducteur de la Bible en langue vulgaire, Antonio Bruccioli, et à Pierre Martyr dont la voix éloquente allait prêcher à Naples des croyances épurées, une réforme sans schisme. Sous ce ciel enchanteur dont le sourire n'est pas sans tristesse, car il éclaire la dégradation d'un peuple digne d'un meilleur sort, il y a place pour les superstitions de la foule, paganisme éternel qui fleurit sous le nom du Christ, et pour les aspirations de quelques âmes d'élite vers un Dieu inconnu. Mys-

[1] Cælestini *Act. Comit. Aug.*, t. II, p. 274. (Lettre du 30 juillet 1530.) Mac-Cree, *Hist. de la Réforme en Italie*, p. 104, 105.

tique au Midi, rationaliste au Nord, la Réforme participa de ce double esprit en Toscane, et y fit de rapides progrès, grâces aux circonstances qui appellent spécialement notre attention.

Un des premiers missionnaires de la Réforme en Italie, fut un gentilhomme espagnol de la suite de Charles-Quint, le secrétaire du vice-roi de Naples, Jean de Valdez[1]. Elevé à l'université d'Alcala, chargé de plusieurs missions en Allemagne, il avait lu les écrits de Luther, ainsi que les livres de ces pieux docteurs, Tauler, Ruisbrock, Gerson, qui, dans le monde ou le cloître, rêvant une foi plus pure, avaient tracé les règles de la vie spirituelle fondée sur l'union de l'âme avec Dieu. Sous ces influences diverses se forma la piété de Valdez, mélange de foi libre puisée dans l'étude de la parole sainte et d'ascétique ferveur. Quoiqu'il eût commenté, non sans profondeur, les épîtres de saint Paul, et composé le livre des *Divines considérations*, dont le succès fut très grand, son apostolat s'exerça moins par

[1] « Cavaliere di Cesare, mà piu honorato e splendido cavaliere di Cristo. » Préface de Curione, en tête de la traduction italienne des *Divines considérations*, 1 vol. in-12, Bâle, 1560.

ses entretiens, dont l'effet était d'autant plus puissant que la grâce de sa personne ajoutait encore à la vive impression produite par ses dis cours. Les contemporains sont unanimes dans leur admiration pour les qualités qui le rendirent, en peu de temps, l'idole de la société de Naples. Son visage pâle où se peignait la sérénité de son âme comme absorbée par la contemplation du monde invisible, ses yeux noirs dont l'éclat n'était adouci que par une expression de mansuétude et de charité, l'urbanité de ses manières, le charme insinuant de sa parole, la pureté de sa vie, tout concourait à lui assurer un ascendant extraordinaire sur les esprits. Les hommes les plus distingués, les femmes les plus brillantes se pressaient autour de lui, et dans ce cercle d'élite, où jeunesse, beauté, génie, rayonnaient d'un égal éclat, il semblait accomplir une mission que lui conféraient à la fois ses talents supérieurs et un appel d'en haut[1].

Au premier rang, parmi les membres de la

[1] « Pareva che costui fosse da Dio dato per dottore e pastore di persone nobili e illustri... » (Préface de Curione, déjà citée.)

société spirituelle et polie où brillaient Vittoria Colonna, marquise de Pescara, le poëte Flaminio, le marquis de Vico, le protonotaire Carnesecchi, martyr prédestiné de la nouvelle doctrine en Italie, se faisaient remarquer deux hommes dont le nom demeure inséparablement uni aux tentatives de réforme dans la Péninsule. Originaires tous deux de la Toscane, ils apportaient au service de cette grande cause des talents éprouvés, une vertu sans tache. La diversité même de leurs dons ajoutait à la puissance de leur apostolat. Ce que l'un était pour les savants, l'autre l'était pour le peuple. Né à Florence de parents nobles et riches, et doué du caractère le plus aimable, Pierre Martyr Vermigli fit ses études en compagnie des jeunes gens les plus distingués de la république, Ricci, Capponi, Francesco Médicis, neveu de Côme, auxquels il inspira une vive affection. Les plus brillantes perspectives s'ouvraient devant lui, quand saisi tout à coup d'un de ces accès de mélancolie et de ferveur qui conduisent au cloître les âmes ardentes, il dit adieu au monde pour entrer, à l'âge de seize ans, malgré les larmes de sa mère,

au monastère de Fiésole. Il y passa trois ans en qualité de novice, avant de se rendre à l'université de Padoue, où, sous la direction des maîtres les plus habiles, il étudia les monuments de l'antiquité profane et sacrée qui lui devinrent également familiers, et se forma dans l'art oratoire [1]. Nommé prédicateur de son ordre, celui des religieux augustiniens, il s'acquitta de cette mission avec le plus grand succès, et obtint beaucoup de réputation pour la solidité de son savoir et la gravité de son éloquence. Ses services ne furent pas méconnus. A peine âgé de vingt-six ans, il fut élu abbé de Spolete, titre qu'il échangea bientôt contre celui de prieur de Saint-Pierre *ad Aram*, un des plus riches bénéfices de l'Italie. En possession d'une dignité qui égalait presque l'épiscopat, aimé des religieux de son ordre, estimé des plus éminents prélats, Contarini, Pole, Fregoso, dont la faveur lui aplanissait le chemin des plus hautes charges ecclésiastiques, rien ne manquait à ses vœux,

[1] « Ut non modo græcos oratores et philosophos, sed poetas quoque intelligeret. » (Simler, *Oratio de vita et obitu Petri Martyris.* Zurich, 1563.)

quand un changement soudain dans ses croyances imprima une direction inattendue à sa destinée. Quelques écrits de Bucer, répandus sous le pseudonyme *d'Arétius Félinus*, tombèrent entre ses mains; il ne put les lire sans y puiser des doutes que confirma le livre de Zwingle *de Vera et falsa religione*, et que ne devait pas dissiper une étude plus attentive de l'Evangile. Il lutta longtemps dans le secret de son cœur avant de se détacher de croyances révérées, et s'il ne se sépara que plus tard de l'Eglise dont il discernait les abus, c'est que sans doute il ne désespéra pas de voir une réforme s'opérer sans déchirements dans son sein, et de contribuer peut-être à en assurer le succès.

L'histoire d'Ochino présente, à la fois, de vifs contrastes et de singulières analogies avec celle de Martyr. Il vit le jour à Sienne en 1487. Jeune encore, la soif de gagner le ciel par une vie de renoncement et d'austérités s'empara de son âme. Il entra dans l'ordre des Franciscains qui lui semblait de tous le plus sévère, et ne tarda pas à l'abandonner pour suivre la règle plus dure des Capucins. Mais, ainsi que Luther, il était

destiné à faire l'épreuve de l'inanité des pratiques monastiques pour calmer la conscience tourmentée par le sentiment du péché. Quand il avait multiplié les jeûnes et les pénitences, quand il s'était longtemps prosterné devant les plus saintes images sans obtenir une réponse à ses prières, il s'écriait douloureusement : « Seigneur, si maintenant je ne suis pas sauvé, je ne sais plus que faire [1]. » Ce ne fut que plus tard qu'il ressentit la joie du pardon, qu'il connut la paix, fruit d'une humble confiance dans la miséricorde céleste. Fra-Bernardino n'était déjà plus un moine obscur, voué aux pratiques d'une dévotion sans spiritualité. C'était un prédicateur puissant, dont le nom répété par tous les échos de la renommée, avait retenti dans les principales cités de la Péninsule. Depuis Savonarole, aucun orateur n'avait déployé une puissance comparable à la sienne, soit que réconciliés à sa voix les habitants de Pérouse promissent d'abjurer des haines séculaires, soit que sous les

[1] « Mi ricordo che dissi a Cristo : Signore, se hora non mi salvo, non so che farmi piu. » (*Lettere*, manuscrit de la biblioth. de Sienne.)

voûtes de Saint-Marc il retînt toute une cité captive sous le charme de sa parole, ou que prêchant à Naples pour une œuvre de charité, il recueillît la somme prodigieuse de cinq mille écus. Charles-Quint disait, après l'avoir entendu : « Cet homme ferait pleurer les pierres! » et Bembo n'avait pas assez d'éloges pour cette éloquence mâle et simple qui savait exposer les plus hautes vérités dans un langage accessible aux savants comme aux ignorants, aux grands du monde comme aux petits[1]. Tout, il est vrai, dans la personne d'Ochino, ajoutait à ce mystérieux pouvoir de la parole, le plus beau qu'il soit donné à l'homme d'exercer : sa stature imposante, sa tête blanchie avant l'âge par les fatigues de l'apostolat, sa physionomie austère, sa vie conforme à sa doctrine. On négociait pour obtenir une de ses prédications comme pour les plus graves affaires d'Etat, et quand, revêtu de l'humble costume de son ordre, il arrivait dans une ville, on lui prodiguait les honneurs réservés aux personnages les plus distingués. Un tel

[1] Bembo, *Lettere*, t. IV, p. 108.

homme ne pouvait paraître à Naples sans exciter le plus vif intérêt dans tous les rangs de la population, sans être bientôt uni à Valdez et à Martyr par les liens d'une pieuse amitié.

Ainsi se forma de bonne heure l'évangélique triumvirat qui, selon l'expression d'un historien du temps, « ravit plus d'âmes à l'Eglise que n'en avaient fait périr les hordes de Bourbon. » Ce n'est pas que Valdez et ses amis attaquassent de front les doctrines catholiques; ils s'abstenaient avec soin de toute controverse. Leurs disciples imitaient cet exemple. Tantôt réunis à la Chiaïa, sur les pentes du Pausilippe, tantôt rangés autour de la chaire de Saint-Jean-Majeur et de Saint-Pierre *ad Aram*, où retentissait la voix éloquente d'Ochino et de Martyr, ils se distinguaient par une mise sévère, des mœurs pures, et s'attachaient à répandre un petit nombre de vérités supérieures dont l'influence devait préparer la formation d'un peuple nouveau, et la restauration du culte en esprit. La chute de l'homme, la grâce offerte en Jésus-Christ, l'œuvre du Saint-Esprit dans les cœurs, tels étaient les points particulièrement développés dans leurs

discours. Leurs efforts ne furent pas inutiles : « Ce nouveau mode de prédication, dit Giannone, en excitant vivement les esprits, donna lieu à beaucoup de disputes sur l'Ecriture sainte, sur la justification par la foi ou les œuvres, sur le purgatoire; et les questions jusqu'alors réservées aux seuls théologiens, dans l'ombre des écoles, tombèrent dans le domaine public. Elles furent discutées par les laïques, et même par des hommes sans théologie et sans lettres. Que dis-je? on voyait jusqu'aux plus humbles artisans atteints de la démangeaison de raisonner sur ces matières, commenter les épîtres de saint Paul, discourir sur les points les plus obscurs, et l'hérésie faisant tous les jours de nouveaux progrès se répandre dans le royaume de Naples, comme elle avait déjà fait dans plusieurs contrées de l'Italie[1]. »

Ce passage est confirmé par le rapport des inquisiteurs au pape Paul III. « En peu d'années le poison infecta un très grand nombre de personnes, tant hommes que femmes, dans le menu

[1] Giannone, *Istoria di Napoli*, t. IV, liv. XXXII, p. 60 et suivantes.

peuple comme dans la noblesse [1]. » Les doctrines les plus chères à l'Eglise catholique, le jeûne, le purgatoire, les indulgences, furent ébranlées, et le salut gratuit offert par la miséricorde divine aux pécheurs devint la consolation de bien des âmes qui n'avaient recouru jusqu'alors qu'aux mérites des saints. La mort de Valdez, en 1540, n'arrêta pas le mouvement dont il n'avait peut-être pas prévu toute l'étendue. Le souvenir du Maître, gravé dans le cœur de ses disciples, se confondait pour ainsi dire avec l'image des lieux où il avait vécu : « Florence est toute belle, écrivait Bonfadio; mais l'aménité du ciel de Naples, ce site enchanteur, ces rivages, siége d'un éternel printemps, où la nature déploie amoureusement sa pompe et sourit dans sa majesté, ne donnent-ils pas l'idée de la suprême beauté? Plût à Dieu que nous pussions nous y trouver réunis comme autrefois, quoique, à vrai dire, je n'ose former un tel souhait depuis que Valdez est mort! C'est une grande perte pour nous et pour le monde entier, car Valdez était un des

[1] Caracciolo, *Vita di Paolo IV.* (Manuscrit du British Museum.)

personnages les plus remarquables de l'Europe, comme l'attestent les écrits qu'il a laissés. Dans ses actes comme dans ses paroles, et dans toutes ses pensées, il était sans nul doute un homme accompli. Avec une parcelle de son âme il soutenait son corps débile et amaigri par la souffrance. Mais la plus noble partie de lui-même, sa belle intelligence, détachée par anticipation des liens terrestres, était absorbée dans la contemplation de la vérité. Je joins mes larmes à celles de Flaminio que Valdez aimait, admirait par-dessus tous les autres [1]. » Ce bel éloge ne semble pas suffisamment justifié par la lecture des écrits de Valdez. Théologien mystique, il n'a ni la douceur de Gerson ni la flamme de sainte Thérèse. Son influence ne s'explique que par un de ces dons supérieurs, dont l'effet irrésistible sur les contemporains demeure un secret pour la postérité.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Valdez ne périt point avec lui. Propagée par Ochino et Martyr, elle continua ses progrès dans le midi de l'Italie.

1. Bonfadio à Carnesecchi, *Lettere volgari.* (Edition aldine, p. 33.)

Nous en retrouvons la trace jusque dans les effusions d'un religieux du Mont-Cassin, Baptista Folengi : « De nos jours, s'écrie-t-il, spectacle véritablement admirable ! les femmes, dont l'esprit est d'ordinaire plus enclin à la vanité qu'à la science, se montrent profondément pénétrées des vérités du salut, et des hommes appartenant aux plus humbles conditions, des soldats même, nous offrent l'exemple de la perfection de la vie chrétienne. Siècle digne de l'âge d'or ! Dans la Campanie où j'écris maintenant, le plus savant prédicateur deviendrait encore plus habile et plus saint par une conversation avec quelques femmes nourries des saintes lettres. J'ai fait la même observation à Mantoue, mon pays natal. Dieu de bonté, quelle abondante effusion du Saint-Esprit ! Quelle ferveur ! Quelle piété parmi ces humbles servantes parées de l'incorruptible couronne du Christ ! J'apprends que dans un grand nombre de cités tout leur plaisir est de se rendre en secret à des réunions de prières, de visiter les malades, de panser les plaies les plus rebutantes de leurs mains délicates plus faites pour manier les bandelettes nuptiales. A ces nouvelles, je me

sens ravi d'admiration, et je me demande quelles merveilles nous présagent ces manifestations étonnantes de foi et de charité [1]. » L'auteur de cette belle page, détachée d'un commentaire sur les psaumes qui rappelle parfois le livre de l'*Imitation*, Baptista Folengi, nous est peu connu. Un mystère douloureux environne sa vie. Lorsqu'à l'âge de soixante-deux ans il achevait son livre, fruit de l'exil, baigné plus d'une fois de ses larmes [2], il se consolait de ses maux en contemplant à l'horizon l'aube d'un jour meilleur pour l'Eglise. Des hauteurs du Mont-Cassin, comme d'un nouveau Sinaï, il saluait de loin la terre promise dans laquelle il ne devait point entrer.

La Réforme de Naples se rattache par les liens les plus étroits à celle de la Toscane, toute pleine encore du souvenir de Savonarole. Quarante ans s'étaient écoulés depuis la mort de l'éloquent dominicain, mais sa mémoire vivait au fond

[1] « Totus sane horreo cum hæc commentor, pavidusque quem finem istius modi sortiri velit novitas expecto. » J. B. Folengii *Commentarii in Psalterium Davidis.* In-4°, Bâle, 1557, p. 388.

[2] « En nostri exilii fructus, en partus nemorum, en fidei meæ confessio. » (*Ibidem*, dédicace, Ides de décembre 1542.)

des cœurs, et son nom glorifié par un de ses disciples, Fra-Benedétto, était l'objet d'un culte pour les âmes pieuses qui soupiraient après la régénération de l'Eglise. Ce rêve était celui de Martyr et d'Ochino, tous deux enfants de la Toscane. Tandis que le premier, s'éloignant de Naples, allait fonder à Lucques une congrégation évangélique dont nous retracerons plus tard les destinées, le second parcourait incessamment l'Italie, et dans ses brillantes missions à Florence, à Venise, il visitait fréquemment Sienne, sa patrie. Les archives de la Seigneurie contiennent de nombreux appels adressés à Ochino, avec ses réponses, qui respirent le plus vif amour pour son pays natal[1]. Durant ses retraites au monastère de son ordre, près de la ville, il recevait de nombreux visiteurs. qui se retiraient également pénétrés de la pureté de sa doctrine et de la sainteté de sa vie. Paléario ne put le voir et l'entendre, sans l'admirer, comme le prouve le bel hommage qu'il rend dans plusieurs de ses écrits à la vertu presque divine de l'homme dont

[1] « Per essere lo amor della patria justo e santo, etc... » (Lettre du 20 mai 1542. Arch. de Sienne. *Lettere*, vol. XXXII.)

l'éloge était alors dans toutes les bouches [1]. L'influence d'Ochino sur ses compatriotes fut égale à sa popularité. Dans les rangs du clergé comme dans ceux de l'université, dans la bourgeoisie comme dans la noblesse, la Réforme fit des progrès attestés plus tard par de nombreuses émigrations. « Sienne et Florence, dit un inquisiteur, ne furent que trop infectées d'hérésie [2]. » La patrie d'Ochino fut aussi celle de Lactanzio Rangone, de Mino de Celsa, l'un des premiers apôtres de la tolérance, et des Socin.

Paléario dut ressentir de bonne heure le souffle de l'esprit nouveau qui préludait par le rajeunissement des lettres à celui de la religion. Né dans une famille pieuse, élevé dans le respect des croyances que l'enseignement de l'Eglise et l'assentiment continu des générations avaient confondues peu à peu avec la foi des premiers âges, il ne séparait pas dans la ferveur de ses

[1] « Summa admiratione colebatur hujus viri incredibilis quædam et divina virtus. » (*Opera*, p. 103, 105, 194.)

[2] « Siena e Firenze furono assai piene d'eresie. » (Caracciolo *Vita di Paolo IV*, manuscrit déjà cité.)

dévotions l'adoration de Jésus-Christ de l'obéissance filiale due à son vicaire. Le pape était pour lui le représentant de Dieu, l'interprète de la vérité, rendant incessamment ses oracles du haut de la chaire de Saint-Pierre. Le spectacle de la cour de Rome n'était pas fait pour confirmer ces naïves impressions de l'enfance, développées dans le cœur de l'adolescent par les leçons de Philonardi. Quel contraste pour une âme sérieuse entre la vie de saint Paul et celle d'un Alexandre VI, d'un Jules II! En face du Colisée, théâtre du baptême sanglant de l'Eglise, au-dessus des catacombes témoins de sa vie cachée et de sa glorieuse victoire après trois siècles, des pompes et des fêtes qui semblaient empruntées au paganisme vaincu! La corruption, élégante et grossière, s'étalant à tous les degrés de la hiérarchie, et jusque dans les rangs du sacré collége; une courtisane, Impéria, l'Aspasie de la Renaissance, recevant des honneurs presque divins; la religion s'élevant comme une ruine de plus dans la ville des ruines! On sait l'impression que produisit sur Luther cette société à la fois superstitieuse et impie, livrée à tous les désordres et à tous les

vices. Entré moine à Rome, il en sortit réformateur. Paléario ne fut pas moins attristé de ces saturnales dont le souvenir le poursuivait sans doute quand il écrivit ces lignes, qui rappellent les plus véhémentes invectives de Luther : « A Rome, la démoralisation s'étale partout, et les pontifes ne rougissent point de prélever un droit sur l'impudicité comme sur l'usure. Ce ne sont partout qu'exactions, violences, simonies, rapts, vente et achat des choses saintes, et pour tout dire enfin, abominations si monstrueuses que quiconque est animé de l'esprit de Jésus-Christ, peut lire clairement ces mots sur le front de la Curie : C'est ici la grande Babylone, la mère des fornications et des impudicités de toute la terre [1]. »

Il est vrai que ce cri d'accusation ne s'éleva du cœur de Paléario [2] qu'après bien des années

[1] Ce langage diffère à peine de celui du pieux Adrien VI : « Scimus in hac sancta sede aliquot jam annis multa abominanda fuisse, etc... » et du rapport adressé en 1537 au pape Paul III : *Consilium delectorum cardinalium et aliorum prælatorum de emendanda ecclesia* (p. 26, 57). L'authenticité de cette pièce embarrassante, attribuée d'abord à la plume des protestants, a été reconnue par le cardinal Quirini. (Voir Mac-Cree, p. 95, 96.) — [2] *Opera*, p. 430.

de luttes intérieures, de vœux incessants pour la réforme de l'Eglise, et d'espérances toujours trompées. Ses lettres ne nous révèlent qu'à demi le secret de cette douloureuse histoire qui fut celle de plus d'un de ses contemporains. Mais Paléario n'était pas homme à gémir sur la décadence de l'Eglise, sans en chercher le remède. Des abus remontant à leur source, il crut saisir la cause du mal dans l'oubli des saintes Ecritures, dans l'abandon des règles apostoliques, dans l'ignorance du clergé s'interposant entre Dieu et les fidèles. Cette cause, il n'hésita pas à la signaler. Dans une lettre à Paul Sadolet, neveu du cardinal, on lit ces mots : « Je vous le dirai, mon cher Paul, avec ma franchise accoutumée; il est une race d'hommes adonnés à la fraude et à toute espèce de vices qui par ostentation ou par intérêt se sont plu à obscurcir des vérités plus éclatantes que la lumière du soleil. Si le dépôt de la science humaine eût été seul altéré entre leurs mains, on pourrait aisément le leur pardonner. Mais que le trésor de la révélation divine elle-même, c'est-à-dire notre vie, notre lumière, le garant de notre immortelle des-

tinée, disparaisse sous les vaines disputes et les volumineuses contentions auxquelles ils se livrent, l'approuve qui voudra, nul homme de bien ne le saurait supporter ! Il est des hommes qui, pareils aux oiseaux de nuit, ne se plaisent que dans les ténèbres. La clarté du jour offense leurs yeux. N'essayez pas de les tirer de leur aveuglement, tous vos efforts seraient inutiles[1]. »

C'est la même plainte qui s'exhale, avec non moins d'énergie, dans une lettre à Antonio Philonardi, neveu d'Ennio, appelé à l'évêché de Véroli : « Je n'ignore pas que depuis des siècles les ténèbres les plus épaisses ont obscurci la philosophie chrétienne, en sorte que le nom du Christ est, pour ainsi dire, effacé de la mémoire des hommes, par la faute de ceux qui, voulant faire étalage de bel esprit, ont substitué à la prédication du pur Evangile de vaines questions, plus dignes de sophistes que de prédicateurs chrétiens. C'est à l'évêque de remédier au mal, avec l'autorité que lui confèrent le titre dont il

[1] « ... Qui veluti noctuæ in latebris gestientes, luce oblata ingemiscunt, a quibus ut inepti esse desinant non est requirendum. » (*Opera*, p. 486.)

est revêtu, le respect du peuple et des magistrats. C'est à lui d'évangéliser, de confier le ministère de la Parole aux hommes d'une saine doctrine et d'une vie pure qui, aiment non les disputes mais la vérité, et ne veulent annoncer que la gloire du Christ, du Fils de Dieu, dans lequel sont cachés, selon saint Paul, tous les trésors de la connaissance et de la sagesse[1]. » Ces deux fragments nous révèlent les tendances de Paléario au sortir de la crise par laquelle sa foi fut douloureusement éprouvée, et ses aspirations, pleines de candeur, vers une religion épurée qui se résumait tout entière dans l'œuvre du Christ. Restaurer l'empire du Christ sur les âmes, tel est le rôle d'une théologie digne de ce nom. Les écrits de Paléario ne seront qu'un hommage rendu au Rédempteur.

La lecture des réformateurs étrangers confirma Paléario dans ces sentiments. Jugée à la clarté de ses méditations et de ses expériences, la Réforme lui apparut non comme un acte d'in-

[1] « Non enim sum nescius id quanti sit, qui sciam nonnullas tenebras multis seculis esse offusas divinæ philosophiæ... » (*Opera*, p. 508.)

crédulité, mais de foi; non comme la négation de toute autorité, mais comme la proclamation d'une autorité supérieure à celle de l'homme. Les livres de Luther, de Mélanchthon, de Calvin excitèrent son admiration, et la conformité des Pères les plus anciens, Irénée, Origène, Ambroise, Augustin, avec les docteurs de l'Allemagne et de la Suisse, acheva de porter la conviction dans son esprit. Dès lors son choix était fixé. Comme Ochino et ses amis, il crut à la nécessité d'une rénovation, mais il espéra qu'elle s'accomplirait, sans violence, sans schisme, par la seule puissance de la foi et de la charité opérant dans les âmes. C'était l'époque où les tendances rénovatrices pénétraient partout, où l'*Oratoire de l'amour divin* réunissait les prélats les plus distingués cherchant dans le recueillement et la prière un remède aux maux de l'Eglise, où plusieurs cardinaux soumettaient au pape Paul III un projet de réforme dans lequel les abus étaient énergiquement dénoncés. Les conférences de Worms et de Ratisbonne donnaient à ces vœux une solennelle consécration, avant que le schisme fût

irrévocablement consommé. Jamais on ne parut plus près de s'entendre, jamais aussi l'impuissance des hommes pour opérer une conciliation entre des principes radicalement opposés, ne parut avec plus d'éclat que dans les conférences de Ratisbonne. Les deux Eglises rivales y apparaissaient représentées par leurs plus célèbres docteurs, Bucer, Mélanchthon, Calvin, du côté des protestants; Gropper, Julius Pflug, Eck, du côté des catholiques. Mais l'âme de ces pacifiques conférences était le légat Contarini, le plus pieux des membres du sacré collége, le fondateur de l'*Oratoire* où de nobles esprits rêvaient une Eglise épurée, la réconciliation des partis par les effusions de la charité. Un moment cet espoir parut sur le point de se réaliser. Le dogme de la justification par la foi fut proclamé par les théologiens des deux partis, et Pole ravi de cet accord inattendu des opinions put écrire à Contarini : « J'ai éprouvé à cette nouvelle un plaisir tel qu'aucune harmonie céleste ne pourrait m'en procurer de semblable. » Mais l'illusion fut de peu de durée. Sous le conciliant langage des hommes, persistait l'invincible dés-

accord entre deux Eglises, dont l'une a pour règle l'autorité de l'Ecriture sainte, humblement interrogée par chaque fidèle; et l'autre, les décisions du pontife, siégeant à Rome comme vicaire du Christ. Les concessions de Mélanchthon et de ses amis parurent excessives à Luther, qui les taxa de faiblesse. Contarini, avant de rentrer en Italie, fut frappé d'un désaveu qui brisa son cœur. Il se tut. Mais que ne dut pas souffrir l'homme dont le caractère était assez élevé, l'âme assez pure pour espérer la pacification des partis, et s'immoler à un tel dessein! Avec lui s'évanouirent sans retour les espérances d'un rapprochement entre les deux cultes, que l'apparition d'Ignace de Loyola et la fondation de l'ordre des Jésuites allait rendre irréconciliables l'un avec l'autre.

L'insuccès des conférences de Ratisbonne annonçait d'avance le peu de résultat qu'il fallait attendre du concile impérieusement demandé par Charles-Quint, concédé à regret par Paul III et convoqué successivement à Bologne, à Man-

toue et à Trente. Ce pape temporisateur, qui ne rêvait que la grandeur de sa famille, et qui, au sortir d'un entretien avec Pole et Sadolet, conférait en secret avec des astrologues, sentait mieux que personne la gravité de la situation et se flattait d'en conjurer les périls. Mais ses velléités réformatrices n'allaient point au delà de quelques concessions insignifiantes, et le concile promis, différé sans cesse, n'était que le mirage trompeur destiné à calmer les impatiences de l'opinion. Paléario ne s'y méprit pas, et désespérant de la sincérité d'une réforme accomplie par un pouvoir trop intéressé au maintien des abus, il exposa ses vues dans un mémoire adressé aux principaux théologiens de l'Allemagne et de la Suisse. Egalement défiant à l'égard de l'épiscopat et de la papauté, il faisait appel aux représentants de l'Eglise universelle, librement élus par elle, organes légitimes de ses vœux et de ses droits : « C'est notre triste sort à nous Italiens, s'écriait-il éloquemment, de n'avoir personne à qui demander secours dans notre détresse, et si nous trouvons un protecteur, de ne pouvoir, sans crime, invoquer son

appui[1]. » Les manéges de la papauté ne doivent tromper personne sur ses intentions. Eluder les vœux des princes en leur donnant une apparente satisfaction, tel est son but. « Malgré son âge et sa santé chancelante, Paul III ne connaît aucun repos. Il s'entoure de gens habiles, et confère jour et nuit avec eux. Juristes, hommes d'affaires, politiques consommés dans l'astuce, théologiens et sophistes avides de disputes, il les appelle tous ensemble à son aide; il les adjure de maintenir à tout prix la majesté de l'Eglise romaine et les droits de la papauté, inséparables de ceux de l'épiscopat. Fortune, dignités, faveurs, rien ne leur sera refusé, s'ils répondent dignement à l'attente de Rome, s'ils savent se montrer prompts à l'attaque, inépuisables en ressources dans la défense... De quel nom appeler tout cela, si ce n'est de la corruption[2]? Mais nous ne sommes pas assez insensés pour abandonner cette grande cause de

[1] « Hæc miserrima est fortuna Italorum, quod neque a quibus implorent auxilium habent, neque si habeant, licet. » (Schelhorn, *Amœnit. Hist. Eccl.*, t. I, p. 458.)

[2] « Nam quid hoc est, nisi ambitus et largitio ad concilium corrumpendum. » (*Ibid.*, p. 448, 449.)

la restauration de l'Eglise au pape et à ses agents. Non, de si graves intérêts ne peuvent être complétement livrés aux évêques qui ne forment pour ainsi dire qu'un seul corps, dont tous les membres obéissant à leur chef, le pontife romain, soutiennent tout ce qu'il approuve, et reçoivent de lui l'impulsion et la vie. Ne leur demandez pas de restreindre une tyrannie dont ils exercent eux-mêmes une part. Leur unique désir est de lutter à outrance pour le maintien des abus, comme pour une propriété personnelle[1]. »

Quel est donc le remède aux maux qui consument la société religieuse? Paléario croit le trouver dans le retour aux pratiques du siècle apostolique, dans la participation des fidèles au gouvernement de l'Eglise, dans l'organisation d'une démocratie chrétienne, capable d'opposer une digue aux débordements du clergé. Comme aux jours de Gerson et de Jean Huss, la chrétienté soupire après la délivrance. Le mot de

[1] « ... Ut pro his tanquam pro aris et focis pugnent. » (Schelhorn, *Amœnit. Hist. Eccl.*, t. I, p. 451, 452.)

concile est dans toutes les bouches. Il ne faut pas que cette assemblée soit un mécompte de plus. Les règles les plus sévères doivent présider à l'élection de ses membres, afin de lui assurer ce triple caractère d'indépendance, d'universalité, de sainteté, sans lequel son œuvre serait également récusée de tous les partis : « Que par l'ordre de l'Empereur, des princes et des cités souveraines, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Espagne et en Italie, on élise quelques personnes instruites dans les saintes lettres, et qui ne puissent être soupçonnées de connivence avec Rome. Que ce choix s'opère dans les rangs du peuple chrétien par le suffrage de tous, et soit déféré à l'empereur ainsi qu'aux monarques intéressés. Que ces délégués s'adjoignent à leur tour un nombre égal de députés pris dans les provinces, tandis que le pape et les cardinaux nommeront douze prélats d'une vie pure et d'une piété éprouvée pour imposer les mains aux *élus* et appeler sur eux la vertu du Saint-Esprit. Ainsi sera constitué le tribunal suprême appelé à juger toutes les questions en litige, à prononcer en dernier ressort.

Que, du reste, il soit loisible à tout fidèle de se présenter devant le concile, d'assister aux débats et de formuler d'humbles requêtes. » Tel était le plan, aussi nouveau que hardi, exposé par Paléario dans une lettre aux théologiens de l'Allemagne et de la Suisse. Mais sa voix ne pouvait être entendue que si les nations réformées, oubliant leurs dissentiments, s'unissaient sous une même bannière. Paléario ne l'ignorait pas, et son mémoire se terminait par une pressante exhortation à la concorde : « J'apprends par des témoignages malheureusement trop certains, qu'il s'est élevé entre vous des sujets de contention et de disputes qui s'opposent à votre réunion, non-seulement dans une même pensée, mais encore dans un même lieu. Ah ! frères bien-aimés, par égard du moins pour le Christ et les nécessités du temps où nous vivons, serrez vos rangs pour que l'adversaire ne puisse soutenir l'impétuosité de votre choc ! Si vous avez rejeté de concert tant d'abus, si vous n'êtes qu'un cœur et qu'une âme pour le rétablissement des institutions apostoliques et la restauration de l'Evangile, quel sujet peut vous diviser encore et

vous armer les uns contre les autres? Vos ennemis s'avancent contre vous en bon ordre, forts de leur union. Ralliez-vous sous l'étendard du Christ, de peur que la victoire ne vous échappe et qu'il n'y ait plus après de république chrétienne à défendre et à sauver !... Si vous différez dans l'interprétation de quelques points particuliers, est-ce une raison pour vous déchirer mutuellement ? Que chacun garde son opinion en respectant celle d'autrui. Dieu, le Père de Jésus-Christ, vous donnera tôt ou tard de parvenir à l'unité dans les choses qui vous divisent présentement ! » Ce langage si élevé ne fut malheureusement pas compris en ce siècle d'intolérance, où les adeptes d'une même foi se jetaient mutuellement l'anathème, et les vœux de Paléario pour la pacification de l'Eglise nouvelle, comme pour la réforme de l'ancienne, demeurèrent également impuissants.

Le moment était venu d'ailleurs où la papauté changeant de système, allait comprimer sans pitié dans la Péninsule les tendances avec lesquelles elle avait paru vouloir transiger au de-

hors. A l'esprit de conciliation représenté par Contarini succédait un esprit violent et farouche personnifié par le cardinal Caraffa, le promoteur de l'inquisition. A la faveur des libres discussions ouvertes en Allemagne et en Suisse, et dont l'écho retentissait incessamment en Italie, les opinions réformées se propageaient avec une rapidité extraordinaire. Leurs adhérents se rencontraient partout, et devenaient plus hardis chaque jour. Ferrare était un des principaux foyers de l'opposition à la cour de Rome. Le luthéranisme, à peine déguisé, montait dans les chaires de Modène, et le cardinal Sadolet, originaire de cette ville, adjurait ses compatriotes de s'arrêter dans la voie du schisme. Venise offrait un asile au Florentin Brucciolì qui revendiquait hardiment pour le peuple le droit de lire la Bible en langue vulgaire. Bologne, Padoue, Vicence étaient entraînées dans le courant des nouveautés. Chaque jour les rapports les plus alarmants parvenaient au pape sur l'état des esprits. Plus de trois mille instituteurs professaient, disait-on, la doctrine luthérienne : les agents de l'inquisition étaient eux-mêmes infec-

tés du venin de l'hérésie [1]. Ce fut dans ces circonstances que Paul III effrayé demanda au cardinal Caraffa par quels moyens on pourrait arrêter les progrès du mal. Celui-ci répondit qu'une inquisition sévère, inflexible, était seule capable de sauver l'Eglise. Le cardinal de Burgos, Alvarès de Tolède, fut du même avis. De ce secret entretien entre ces trois hommes sortit la redoutable institution du saint-office empruntée à l'Espagne, et dont l'Italie avait jusqu'alors ignoré le fléau. La bulle pontificale fut signée le 21 juillet 1542.

Le cardinal Caraffa, muni de pleins pouvoirs, se mit à l'œuvre avec le zèle qui le caractérisait. Quoique pauvre, il n'attendit pas l'argent qui lui était dû par la chambre apostolique, et loua une maison à ses frais pour y installer le nouveau tribunal avec son lugubre appareil de chaînes et d'instruments de tortures. Ce palais de sombre mémoire, agrandi et restauré plus tard par Pie V, s'élève encore dans le Borgo

[1] « Non solo molti vescovi, vicarii, frati e preti, ma anco molti dell' istessa inquisitione erano heretici. » (Caracciolo, manuscrit déjà cité.)

comme un fantôme sinistre du passé [1]. Si les pierres pouvaient parler, que de plaintes accusatrices s'élèveraient de ces cachots pareils à des tombes, où agonisèrent tant de victimes! Caraffa s'était tracé à lui-même les règles suivantes, qui révèlent l'esprit dont il était animé.

« Premièrement, en matière de foi, il ne faut pas perdre un instant, mais au plus léger soupçon mettre la main à l'œuvre avec la plus grande énergie.

« Deuxièmement, il ne faut avoir aucune espèce d'égard soit pour un prince, soit pour un prélat, quelque haut placé qu'il soit.

« Troisièmement, il faut agir avec la plus rigoureuse sévérité contre ceux qui cherchent à se défendre, en se plaçant sous la protection de quelque personnage puissant. Mais il faut traiter avec une douceur et une miséricorde paternelle celui qui fait l'aveu de sa faute.

« Quatrièmement, il ne faut s'abaisser à aucune espèce de tolérance envers les hérétiques

[1] C'est aujourd'hui une caserne occupée par les Français, et dont on a muré les cachots.

et particulièrement envers les calvinistes [1]. »

Le premier soin des inquisiteurs fut d'organiser la plus rigoureuse surveillance autour des prédicateurs suspects d'hétérodoxie. Ochino attirait tous les regards. Elu supérieur général de l'ordre des Capucins, et appelé dans les premiers mois de l'an 1542 à prêcher le carême à Venise, il avait été l'objet des témoignages les plus enivrants de la popularité, à laquelle se mêlaient de secrètes amertumes. Dénoncé par le légat, il s'était défendu avec tant d'énergie que ses adversaires avaient été réduits au silence. Mais quand il apprit que son disciple, son ami le plus cher, Terentiano, incarcéré à Milan, était cité devant le saint-office comme suspect d'hérésie, il ne put se contenir, et montant dans la chaire de Saint-Marc, il éclata dans cette hardie apostrophe : « Que me reste-t-il à faire, Messeigneurs, et pourquoi me fatiguer encore et consumer inutilement mes forces? Noble Venise, reine de l'Adriatique, si la délation, les cachots et les fers attendent les hommes qui t'annon-

[1] Ranke, *Histoire de la papauté*, t. I, p. 192 et suivantes.

cent la vérité, dans quelles cités et dans quelles campagnes la parole sainte trouvera-t-elle un asile? Ah! si nous pouvions la proclamer librement cette vérité, que d'aveugles qui s'en vont aujourd'hui errants dans les ténèbres, verraient enfin la lumière[1]! » A ces mots, le nonce interrompit le prédicateur, et lui intima le silence. Mais telle était la faveur dont Ochino jouissait à Venise qu'il remonta trois jours après en chaire devant un auditoire plus nombreux, qu'il émut vivement par son éloquence. C'étaient là ses derniers triomphes. S'étant rendu à Vérone pour y instruire les religieux de son ordre, il reçut une citation devant le tribunal de l'inquisition à Rome. Il n'hésita pas d'abord à s'y rendre, mais ayant appris que sa condamnation était déjà décidée, il recula devant un sacrifice suprême et résolut de quitter l'Italie.

Les motifs de cette détermination sont exposés dans une lettre à Vittoria Colonna, qui nous fait lire jusqu'au fond dans l'âme ardente et inquiète d'Ochino : « Informé par Pierre Martyr

[1] Boverio, *Annali de' Frati Minori*, p. 427.

et plusieurs autres de mes amis, de la manière dont on procède à Rome contre les prétendus hérétiques, j'ai décidé de n'y point paraître, parce que je n'aurais d'autre alternative que de renier le Christ, ou de mourir dans les tourments. Renier le Christ, je ne le pourrai jamais!... Mourir, j'y suis résolu avec la grâce de Dieu, et selon qu'il l'ordonnera lui-même, mais non en me livrant volontairement à mes bourreaux. Le Seigneur saura me trouver partout, quand il aura besoin de mon sang. Je suis donc l'exemple du Christ, qui m'enseigne lui-même à fuir en Egypte et en Samarie. Je suis le précepte de saint Paul, recommandant à ses disciples chassés d'une ville de passer dans une autre. Que ferais-je d'ailleurs en Italie, assiégé d'espions, réduit à prêcher un Christ masqué, défiguré, si je ne veux retomber dans les confusions et les tumultes qui attendent tout confesseur de la vérité? Pour ces raisons et beaucoup d'autres, je suis résolu à m'éloigner afin de me dérober à la haine de mes ennemis, qui ne veulent que m'arracher une rétractation ou me perdre!... Farnèse, le Théatin, Pulci sont animés contre moi

d'une telle fureur, que si j'avais crucifié le Christ de mes mains, ils ne feraient pas plus de bruit. Je suis tel, Madame, que vous m'avez toujours connu ; ma doctrine est celle que vous avez tant de fois approuvée. Je n'ai même jamais prêché avec plus de réserve et de modestie que dans ces derniers temps. Néanmoins ils me déclarent apostat sans m'entendre, et c'est ainsi qu'ils procèdent à la réforme de l'Eglise. Mon devoir est de déjouer leur fureur. Il m'en coûte, croyez-le, de quitter patrie, parents, amis, sans savoir ce que l'on dira de moi ; mais Dieu le veut pour quelque dessein qui se révélera plus tard. Priez-le pour moi, Madame ; tout mon désir est de le servir plus fidèlement que jamais[1]. »

Peu de jours après avoir écrit cette lettre, Ochino quitta Florence et se dirigea vers la Suisse en traversant Vérone, Milan, et cette vallée d'Aoste que Calvin, comme lui fugitif, proscrit, avait vainement tenté, six ans auparavant, de ravir à l'autorité de Rome. Mais Calvin était jeune, et toute une carrière de foi,

[1] Lettera di frate Bernardino all' Eccellentissima marchesana de Pescara, 22 août 1542. (Manuscrit de la bibl. de Sienne.)

d'activité, de génie s'ouvrait devant lui, tandis qu'Ochino déjà parvenu au déclin de l'âge, voyait se fermer derrière lui tout un monde de faveur et de popularité. Est-il vrai, comme l'affirme l'historien des *Frères Mineurs*, que non loin du Saint-Bernard, sur une cime d'où l'Italie apparaissait une dernière fois à sa vue, il s'arrêta en pleurant et lui adressa de tristes adieux? Ah! sans doute, en un tel moment, toutes les scènes de sa vie passée vinrent s'offrir à ses yeux! Il revit Naples, Sienne, Venise, et les multitudes enthousiastes qui recueillaient partout ses paroles! Un orateur perd tout en perdant sa patrie. L'exil est le tombeau de l'éloquence. Ochino n'hésita point à faire ce dernier sacrifice, et remettant les sceaux de son ordre au frère Mariano qui l'avait accompagné jusque-là, il descendit rapidement les Alpes du Valais et se rendit à Genève[1].

Il y fut reçu avec le plus respectueux empressement, et nommé presque aussitôt pasteur des réfugiés italiens dont la persécution allait incessamment accroître le nombre. Mais toutes ses

[1] Boverio, *Annali...*, p. 440.

pensées étaient tournées vers l'Italie qu'il venait de quitter, vers sa ville natale tout émue de son départ[1]. Dans une lettre aux seigneurs de Sienne, dont le retentissement fut immense, il exposait les motifs de sa conduite, et retraçant les luttes, les agitations par lesquelles il avait passé, il s'honorait de souffrir pour la cause que les martyrs avaient scellée de leur sang : « Pour cette même vérité je suis exilé de l'Italie, anathématisé, traqué jusqu'à la mort par le pontife romain. Mais la cause que je défends est si juste que je trouve en elle ma justification. Si je souffre, c'est avec les saints, c'est avec les apôtres, et c'est avec le Christ lui-même, qui ont été comme moi chassés, maudits, voués à l'ignominie !... Ma doctrine est une hérésie, dites-vous; mais alors jetez au feu l'Evangile, déchirez les épîtres de saint Paul, anéantissez la révélation tout entière; car la Parole de Dieu ne serait plus qu'un mensonge, la grâce du Christ un piége, la religion

[1] « Habemus hic Bernardinum senensem, magnum et præclarum virum, qui suo discessu non parum Italiam commovit. » (Calvin à Mélanchthon, 16 février 1543.)

un blasphème[1] ! » A cette véhémente apologie se mêlaient des accents plus doux. On sentait battre le cœur de l'exilé dans cette invocation suprême à ses compatriotes : « Sienne, ô ma patrie ! si je ne t'ai point écrit jusqu'à ce jour ce n'est pas faute de t'aimer, mais parce que, sachant la douleur qu'en mère tendre et compatissante tu as ressentie de mon départ, je voulais t'offrir les consolations de la religion ! Que tu serais heureuse, ô ma cité bien-aimée, si, rejetant le joug de tant de cérémonies pharisaïques et de vaines superstitions qui sont en abomination devant Dieu, tu prenais pour règle sa pure Parole, celle qu'ont prêchée le Christ, et après lui les apôtres et leurs disciples. Oh ! dis, ne veux-tu pas te tourner vers le Christ, toi que le ciel a dotée de si nobles esprits ? Veux-tu demeurer la dernière à connaître et à adorer ton Rédempteur ? Ouvre, ouvre les yeux, je t'en supplie, afin que la lumière d'en haut t'éclaire, et que, recevant du Fils de Dieu sagesse, justice, paix et salut, tu vives désormais pour lui seul,

[1] « Imperoche l'Evangelio sarebbe un inganno, falsa la fede di Cristo e impia la religione. » (Manuscrit de la bibl. de Sienne.)

et trouves en lui ta gloire et ta félicité [1]. » Ces ardentes prédications retentissaient dans les cités de la Péninsule, et trouvaient un écho prolongé en Toscane. Les sermons d'Ochino publiés à Genève, et par lesquels il rompait sans retour avec l'Eglise dont il avait été l'ornement, étaient avidement lus par ses compatriotes. Le pape Paul III en interdit par un bref la lecture, et Ochino s'adressant au pontife lui-même, se plaignit amèrement dans une lettre qui n'est qu'une invective, parfois éloquente, contre les Farnèse, terminée par une adjuration aux princes de procéder sans retard à la réforme de l'Eglise [2].

L'interdiction des écrits d'Ochino n'était que le prélude des peines sévères prononcées contre ses adhérents. Le tribunal du saint-office, présidé par Caraffa, et muni de pleins pouvoirs pour la répression de l'hérésie, agit avec vigueur. Des agents mystérieux se répandirent partout.

[1] « Apre, apre hora mai li occhi al vero, accioche conoscendo el Figliuol di Dio per ogni tua giustitia... Sempre felice te renda, etc... » (Manuscrit de la bibl. de Sienne.)

[2] Bibl. Laurentienne de Florence. Catalogue Bandini, vol. V, p. 319, n° XIII.

Ils pénétrèrent dans les cloîtres, les palais, les académies, et jusque dans le cercle le plus intime de la vie domestique : un mot, un geste, un regard suffirent à compromettre un homme, à perdre quelquefois une famille tout entière. Les princes furent requis de prêter main-forte aux inquisiteurs, et acceptèrent ce triste rôle. La délation multiplia les suspects, les cachots se remplirent, et l'émigration commença. Sur les pas d'Ochino, de nombreux réfugiés prirent le chemin de la Suisse, tandis que moins heureux des milliers de leurs frères se voyaient arrachés à leurs familles, ensevelis dans les prisons, livrés à la torture. Sous le coup d'un orage aussi imprévu que terrible, leur constance ne fléchit pas. « Dieu soit loué ! écrivait Camille Renato à Bullinger, ministre de Zurich, de ce que nous pouvons nous souvenir sans trop de honte de ce que nous étions, en songeant à ce que nous sommes devenus par la grâce divine. La fureur du pontife romain nous poursuit sans relâche. On nous arrache de nos maisons, on nous sépare de nos familles; nous sommes emprisonnés, torturés, menacés de la mort; mais nous suppor-

tons ces odieux traitements avec une patience que rendent plus facile les précieux témoignages de sympathie qui nous arrivent de toutes parts. Nous éprouvons dans nos cœurs les puissantes consolations du Saint-Esprit, et nous sommes prêts à souffrir plus encore, en regardant à Jésus-Christ l'homme de douleur, la source de toute gloire et de toute félicité. » Tels étaient les sentiments qui animaient les confesseurs italiens, à cette première époque trop ignorée de la persécution dans la Péninsule. En transmettant cette lettre à son ami Joachim Wadian de Saint-Gall, Bullinger se bornait à y ajouter ces simples paroles : « La foi de ce peuple est grande. A Dieu soit gloire et honneur! *Deo laus et gloria*[1] ! »

Une autre lettre écrite à cette époque par les fidèles de Venise et de Vicence aux ministres de Genève, montre les liens qui unissaient les Eglises naissantes de l'Italie à celles de la Suisse : « Nous avons appris, bien-aimés frères, avec quelle affection, quelle ardente charité vous recevez

[1] Bullingerus Wadiano, 19 décembre 1542. (Manuscrit de la bibl. de Saint-Gall.)

chaque jour ceux de nos compatriotes qui sont partis pour la terre d'exil, réalisant à leur égard par vos fraternelles sympathies le précepte du Christ, et portant une part de leur fardeau, à l'exemple de celui qui touché de compassion pour nous, est descendu du ciel sur la terre, et s'est abaissé jusqu'au supplice de la croix pour nous arracher à la mort. Soyez bénis de ce que vous leur prodiguez avec de pieuses exhortations tous les témoignages de la charité chrétienne, en sorte que reprenant force et courage auprès de vous, ils ressentent plus de joie de votre fraternelle hospitalité qu'ils n'ont éprouvé de douleur à la perte des biens les plus précieux, et recueillis comme dans un port tranquille, ils ne se souviennent plus des épreuves qu'ils ont essuyées. Ce sont les voies ordinaires de Dieu envers ses enfants. Il châtie parce qu'il aime. Il console ceux qui ont le cœur brisé, il relève ceux qui sont abattus, il rend la vie à ceux qui sont déjà au bord du sépulcre[1]. »

[1] « Sic enim consuevit Dominus cum suis agere, ut prius corrigat quos amat, quassatos restituat, oppressos erigat, moribundos suscitet. » (Venise, décembre 1542, manuscrit de Gotha, vol. 404, f° 1.)

La correspondance d'un missionnaire italien, Baldassar Altiéri, jette un nouveau jour sur les épreuves des disciples de l'Evangile durant les années qui suivirent la fondation du tribunal de l'Inquisition. « La persécution devient tous les jours plus violente contre nos frères. Les uns sont traînés aux galères, les autres condamnés à une perpétuelle détention. Quelques-uns, hélas ! ont abjuré par crainte de la mort. Tant il est difficile de confesser courageusement le Christ au milieu des tourments ! Beaucoup sont proscrits avec leurs femmes et leurs enfants ! Le plus grand nombre cherche son salut dans la fuite. Ce qui fait notre consolation parmi tant de maux, c'est que Dieu règne. Il ne nous abandonnera pas. Toutes choses concourent à notre salut. La mort est le chemin de la vie !

« Un messager de Venise m'apprend que les fidèles y sont poursuivis avec une extrême rigueur. Ce n'est pas sans péril que j'y retourne, à cause de la haine que m'ont vouée les sectateurs de la papauté. Que mes amis prient pour moi !

« Il a plu à Dieu d'éprouver ma foi, car

j'ignorais encore ce que c'est que la fureur des princes, et l'autorité de leurs menaces, comparées si justement dans les saints écrits à la gueule des lions. Sachez que je suis d'heure en heure exposé au péril de la mort. Il n'est plus un seul lieu où je puisse trouver un asile en Italie. Les méchants n'auront pas de repos qu'ils ne m'aient dévoré tout vivant. Une voix du ciel murmure cependant à mon oreille : « Aie bon courage, je serai avec toi [1] ! »

Là s'arrête le journal du missionnaire proscrit, de ce juste errant de lieu en lieu sans savoir où reposer sa tête, et dont on perd la trace au sortir de Ferrare. Quel fut son sort? Il est aisé de le conjecturer, en songeant aux innombrables victimes disparues dans les cachots du saint-office, sans même léguer un nom au martyrologe italien. D'heureuses circonstances ont dévoilé de nos jours les mystères de l'inquisition en Espagne, et révélé tout un monde de foi, de douleurs,

[1] « Impii nunquam requiescent donec me vivum deglutiverint. Dominus tamen in cordis penetralibus insusurrat ut bono sim animo, affirmans se mihi non defecturum. » (Altiéri à Bullinger, ann. 1549, *Italorum Epistolæ*, vol. XV, p. 36, Arch. de Zurich.)

de sublimes sacrifices. Sous ces voûtes funèbres où luit comme un rayon consolateur la vertu des martyrs, on peut du moins contempler leur attitude, écouter leur voix, suivre leurs pas dans la voie triomphale du prétoire au bûcher. Après avoir longtemps déroulé dans l'ombre ses tortueuses procédures, l'inquisition espagnole a d'ailleurs ses grands jours. Elle aime les spectacles en plein soleil, les *auto-da-fé* pareils aux hécatombes de la Rome païenne, auxquels on convie la multitude, peuple et roi, comme à une fête. Philippe II n'en connut pas de plus belle. L'inquisition italienne, triste emprunt fait à l'étranger, repoussée par l'esprit national, a de tout autres allures. Elle frappe dans les ténèbres, et donne rarement en spectacle ces immolations publiques qui attendrissent les cœurs, et ramènent à la justice par la pitié. La destinée de ces confesseurs obscurs n'en est que plus douloureuse, et l'histoire semble infidèle à sa mission quand elle se tait sur des souffrances ignorées. C'est un motif de plus pour retracer en détail la vie des témoins dont le nom n'a pas péri dans le naufrage de la réforme à laquelle

ils firent le sacrifice de ce qu'ils avaient de plus cher, fortune, famille, patrie; martyrs de l'exil, ballottés sur tous les rivages, et ne trouvant de repos que dans la mort; plus heureux que ceux de leurs frères qui ne purent se décider à quitter le sol natal, et pour lesquels le supplice de l'injure, de la calomnie, de la délation précéda celui du bûcher! C'est l'histoire touchante et triste de Paléario.

CHAPITRE QUATRIÈME

Peu de mois après les événements que nous avons retracés, lorsque l'Italie était encore tout émue de la fuite d'Ochino, et des mesures de rigueur adoptées contre les partisans des nouvelles doctrines, paraissait à Venise un petit livre intitulé : *Le bienfait de Jésus-Christ crucifié* [1]. Quel en était l'auteur? Nul ne le savait, et le mystère qui planait sur l'origine de cet écrit ajoutait à sa popularité. Les uns l'attribuaient à Morone, évêque de Modène, que la hardiesse de ses opinions désigna plus tard aux poursuites

[1] *Trattato utilissimo del beneficio di Giesu Cristo crucifisso verso i cristiani.* Venetiis, apud Bernardinum de Bindonis. 1543. In-12, 72 pages. Dans une courte préface, l'éditeur avertit le public qu'il publie l'ouvrage sans nom d'auteur, « accioche più la cosa vi muova che l'autorità dell' autore. »

du saint-office; les autres, à Pole, l'ami, le confident des dernières pensées de Contarini; un plus grand nombre, à Marc' Antonio Flaminio, qui, dans l'intimité de Valdez, avait puisé des doctrines assez peu éloignées de celles que la Réforme popularisait en Europe; et ces conjectures, également erronées, donnaient un attrait de plus à la lecture du traité sorti des presses de Bindonis[1]. L'édition vénitienne était rapidement épuisée; une nouvelle paraissait à Modène, et Vergerio n'évalue pas à moins de quarante mille le nombre d'exemplaires qui se répandit en peu d'années dans la Péninsule. Pour que rien ne manquât à la fortune extraordinaire de cet ouvrage, il était traduit en plusieurs langues, et provoquait de vives réfutations, parmi lesquelles on remarquait celle du *frate* Ambrogio Catarino, qui le proclamait digne du feu. Enfin le pieux roi Edouard VI en faisait sa lecture favorite. Sur la dernière page d'une traduction anglaise

[1] L'auteur du *Compendium Inquisitorum*, l'attribue à un moine de San-Severino de Naples, disciple de Valdez, et ajoute que l'ouvrage fut revu par Flaminio. C'est l'opinion adoptée en Allemagne par Gieseler et Léopold Ranke, *Hist. de la papauté*, 2e édit., t. I, p. 151.

par Edouard Courtenay, comte de Devonshire, on lit ces mots écrits de la main du jeune roi : *Naître pour mourir, mourir pour revivre*[1] ! C'est le symbole des destinées du livre lui-même, détruit avec rage par l'inquisition, disparu en Italie durant trois siècles, et renaissant de nos jours, grâce à la découverte d'un exemplaire de l'édition originale conservé à Cambridge, et réimprimé avec un soin pieux par M. Babington[2]. Le monde savant d'Angleterre et d'Allemagne s'en est ému, et de vives controverses qui ne paraissent pas épuisées, ont suivi la réimpression du *Beneficio*. Ce n'est pas ici le lieu d'en retracer l'histoire. A vrai dire, le point en litige s'élève pour nous au-dessus de tout débat, et le seul auteur possible du *Beneficio*, est l'homme qui s'en est courageusement attribué la responsabilité devant ses juges, et dont toute la théologie n'est qu'une aspiration vers le Christ, auteur du salut. « Comme on me demandait un jour, raconte Paléario, quel est le premier fondement sur lequel doit s'appuyer la foi du chré-

[1] « Live to die, and die to live again! »
[2] A Londres, 1855, petit in-12.

tien, je répondis : C'est le Christ. Comme on me demandait quel est le second, je répondis : Encore le Christ. Et le troisième : Toujours le Christ[1]. » Paroles remarquables, qui sont le meilleur résumé de l'écrit auquel doit demeurer inséparablement attaché le nom de Paléario[2].

Le moment est venu d'apprécier ce livre, dont le succès merveilleux suivi d'une si prompte disparition, n'est pas sans analogie avec les destinées de la Réforme italienne, dans ses vives aspirations, dans sa généreuse ardeur, dans son rapide déclin. Le christianisme est la religion du Christ, Rédempteur de l'humanité déchue, et la foi de l'Eglise apostolique n'est que la confession de Celui qui mourut volontairement sur la croix, léguant à ses disciples l'exemple d'une vie sainte et d'une vertu jusqu'alors inconnue, celle du martyre. Mais l'image de l'Homme-Dieu, rayon-

[1] « ... Responderim, Christum. Quid secundum? Christum. Quid tertium? Christum. » Lettre à Fausto Bellanti. (*Opera*, p. 519.)

[2] Cette opinion est celle de très nombreux auteurs parmi lesquels il suffit de citer Schelhorn, Gerdès, Mac-Cree, Tischendorf, le Dr Ayre et M. Babington, dont les conclusions, si bien motivées, nous semblent le dernier mot de la critique sur ce sujet.

nant d'un si pur éclat aux premiers âges, pâlit et s'altère aux âges suivants, à mesure que l'Eglise sortant des catacombes fait alliance avec les puissances terrestres, et qu'elle échange le trésor de la pauvreté, l'épreuve de la persécution contre les faveurs corruptrices de l'empire. Malgré l'adoption d'un culte nouveau, l'Italie demeurait à demi païenne, et la basilique du Christ s'élevant sur les temples des faux dieux, se décorant des marbres et des mosaïques ravis à leurs autels, attestait moins la victoire du christianisme que son impur mélange avec le polythéisme antique qui déposa un germe fatal dans son sein. Ainsi s'explique l'altération de la foi, la corruption des mœurs, la décadence de l'esprit chrétien, qu'Arnaud de Brescia, Dante, Savonarole ont si amèrement déplorée. Nul n'a gémi plus éloquemment que le dernier sur la déchéance de l'Eglise, s'affaissant sous le poids des prospérités extérieures et des pompes profanes : « Allez à Rome, s'écrie-t-il, et vous verrez tous les prélats occupés de poésie et d'éloquence, consultant Virgile, Horace, Cicéron pour la direction des âmes. Il n'est pas un d'entre eux qui

n'ait des relations avec un astrologue auquel il demande conseil pour les moindres détails de sa vie. Nos prédicateurs ont abandonné l'Ecriture sainte, pour se donner tout entiers à l'astrologie et à la philosophie qu'ils prêchent maintenant du haut des chaires. Ils font de la philosophie la maîtresse et de l'Ecriture la servante...

« Il est pourtant dans notre temple une chose qui frappe singulièrement les yeux. Il est si bien doré et badigeonné! Ainsi notre Eglise a beaucoup de belles cérémonies. Elle a des ornements magnifiques, des candélabres d'argent et d'or, en sorte que le spectacle qu'elle offre dans les solennités est d'une grande splendeur. Là tu vois à l'autel de gros prélats mitrés, tout étincelants d'or et de pierres précieuses sur la tête, vêtus des costumes les plus riches et les plus pompeux. Tu les entends chanter des vêpres et des matines, *adagio,* avec accompagnement d'orgues et de chœurs nombreux, en sorte que tes oreilles en sont dans l'enchantement. Tu t'imagines que ce sont des hommes vénérables et saints. Tu ne peux croire qu'ils puissent errer. Tu penses que ce qu'ils disent et font on doit l'observer comme

l'Evangile. Ainsi est faite l'Eglise moderne. Les gens se repaissent de sottises, mettent leur plaisir dans les cérémonies, et vont répétant que l'Eglise de Dieu n'a jamais été plus florissante... On peut dire en effet qu'auprès des prélats de nos jours, ceux de l'Eglise primitive n'étaient que de pauvres et petits prélats, des *prelatucci*, car ils étaient humbles et pauvres. Ils n'avaient pas de gros évêchés ni de riches abbayes comme ceux d'à présent. Ils ne portaient pas des mitres chamarrées d'or; ils n'avaient pas tant de calices, et ceux qu'ils avaient, ils s'en dépouillaient pour assister les pauvres, tandis que nos prélats, pour accumuler des calices, dérobent aux pauvres le nécessaire. Comprends-tu ce que je veux dire? Dans l'Eglise primitive, les calices étaient de bois et les prélats d'or. Aujourd'hui l'Eglise a des prélats de bois et des calices d'or. A ce propos, voici ce que disait un jour saint Thomas d'Aquin à un prélat de renom qui était probablement de la même trempe que les nôtres. Ce dernier lui montrait un grand bassin, peut-être même plusieurs remplis de ducats, en s'écriant : « Voyez, maître Thomas, maintenant l'Eglise

« ne peut plus dire comme le fit saint Pierre :
« Je n'ai ni argent ni or. — Cela est vrai, répli-
« qua Thomas, mais aussi elle ne peut dire au-
« jourd'hui comme jadis : Au nom de Jésus-
« Christ le Nazaréen, lève-toi et marche[1] ! »

Le livre de Paléario n'avait rien de l'ironie poignante ou de la verve moqueuse de Savonarole. L'auteur s'abstenait avec soin de toute controverse, pour exposer la doctrine du salut par la foi en Jésus-Christ, dont il retraçait les caractères et signalait les fruits avec une pénétrante émotion. Le *Beneficio* est en effet moins un livre qu'une effusion du cœur. C'est le cri d'une âme pénétrée de tristesse et d'amour, qui se raconte elle-même dans cette douloureuse histoire de l'humanité, sortant libre des mains du Créateur, bientôt asservie au mal, vouée à la mort, mais rachetée par un divin sacrifice. Paléario répand sur ces mystères, qui ont troublé de tout temps la raison humaine, une vive clarté. Il trouve

[1] Th. Paul, *Jérôme Savonarole, précurseur de la Réforme*, t. I, p. 305, ouvrage riche en citations, et malheureusement inachevé.

des accents d'une singulière douceur pour peindre la joie du pardon, et l'assurance du salut gratuitement accordé aux fidèles. « Oh! que bienheureux est l'homme qui, fermant les yeux à tous les spectacles, ne veut lire ni entendre autre chose que Jésus-Christ crucifié, en qui sont cachés tous les trésors de la connaissance et de la sagesse! Que bienheureux est celui qui se rassasie sans cesse de cette nourriture divine, et se désaltère à longs traits à la source de vie éternelle[1]! » Les tentations l'assiégent en vain. Il sait en qui il croit, et trouve dans la Parole sainte une réponse à tous ses doutes : « Pourquoi donc, ô mon âme! t'affligerais-tu? Confie-toi en Dieu qui t'a tant aimée que pour t'arracher à la perdition, il a livré son Fils unique à la mort. Jésus s'est fait pauvre pour que tu fusses riche; il s'est chargé de nos infirmités, pour que nous fussions participants de sa force. Il a revêtu notre chair mortelle pour nous communiquer

[1] « Oh! felice colui che chiude gli occhi a tutti gli altri spettacoli, nè vuole vedere nè intendere altro che Gesu Cristo crucifisso, nel quale tutte le grazie e tutti i tesori della sapienza sono riposti. Felice dico colui che, etc... » (*Beneficio,* édit. de Turin, 1860, p. 59.)

son immortalité. Il est descendu sur la terre, pour que nous pussions monter au ciel, devenir enfants de Dieu, semblables à lui. Et maintenant qui nous accusera? Le Christ nous justifie. Qui nous condamnera? Le Christ est mort pour nous. Que dis-je? Il est ressuscité, et intercède pour nous à la droite du Père[1]... » Toute la sagesse du chrétien est de regarder à lui, et de dire avec un des plus grands docteurs de l'Eglise : « Sa mort est mon mérite, mon refuge, mon salut, ma résurrection et ma vie. »

Sans tomber ici dans l'erreur des mystiques qui voient dans la contemplation des choses célestes, et dans l'abdication de toute activité extérieure, le dernier terme de la perfection, Paléario montre le lien qui existe entre la foi et les œuvres : « La foi qui justifie est comme une flamme qui ne peut pas ne pas resplendir; mais comme la flamme seule consume le bois sans le secours de la lumière qu'elle projette, et pourtant ne saurait exister sans produire la lumière, ainsi en est-il de la foi. Seule elle consume en nous le

[1] *Beneficio*, édit. de Turin, 1860, p. 57, 75.

péché sans le secours des œuvres, mais elle n'existe jamais sans celles-ci. En voyant une flamme qui ne répand pas de lumière, vous dites : C'est une flamme peinte et vaine. De même, si vous ne voyez pas dans un homme la lumière des bonnes œuvres, vous pouvez dire : Il n'a pas la vraie foi, celle que Dieu inspire par son Esprit, pour la justification et la gloire de ses élus... La foi qui mérite ce nom est dans l'âme du chrétien comme une divinité cachée; sa vertu agit merveilleusement au dehors, et ne se repose jamais[1]. » Cette théologie toute de sentiment, jaillissant du cœur comme la prière, et supprimant tout intermédiaire humain entre l'âme et le Christ, devait obtenir le plus grand succès en un temps où le clergé se montrait si inférieur à sa mission, et où les pompes du culte, le pharisaïsme sacerdotal, ne suffisaient plus à déguiser son impuissance.

La publication de cet écrit ajoutait un péril de plus à ceux qui menaçaient Paléario, et sur

[1] « Una divinita nell' anima del cristiano, il quale opera mirabilmente, ne mai si trova stanco dalle buone opere. » (*Beneficio*, édit. de Turin, 1860, p. 39.)

lesquels il ne pouvait se faire illusion[1]. Animé d'une piété sincère mais affranchie de toute superstition, ennemi du formalisme qui tarit la véritable adoration à sa source, il ne laissait échapper aucune occasion de manifester ses sentiments. Sa candeur, sa franchise, la hardiesse avec laquelle il démasquait l'hypocrisie en toute rencontre, l'exposaient à de redoutables inimitiés. En 1540, un moine dominicain vint prêcher le carême à Colle; son éloge était dans toutes les bouches, et il était le premier à se louer. Pour se faire valoir, il allait répétant partout qu'il était en train d'écrire un ouvrage contre le cardinal Caietan, dont les écrits fourmillaient d'erreurs. Il ajoutait, pour obtenir plus de crédit, qu'il allait publier des volumes contre les sectateurs de Luther. Tout le monde accourait à ses prédications; Paléario s'abstint d'y paraître, à la suite d'un entretien qui lui révéla l'ignorance et la présomption du *frate*. Celui-ci ne le lui pardonna pas, et du haut de la chaire

[1] La suite de ce récit fournira la preuve que le *Beneficio* reçut une première publicité en Toscane, avant l'édition anonyme publiée en 1543 à Venise.

le dénonça comme un homme imbu des opinions les plus dangereuses. Ses accusations retentirent à Sienne, à Florence. Paléario n'y répondit d'abord que par le dédain. Cédant enfin aux sollicitations de ses amis, il écrivit une courte *apologie*, dont un exemplaire déposé aux mains de Vettori, et communiqué à son adversaire, le réduisit pour un temps au silence[1].

Dans une autre circonstance, Paléario consulta moins l'intérêt de son repos que les devoirs de l'amitié, qui était pour lui comme une seconde religion. Deux moines quêteurs s'étant furtivement introduits dans le palais Bellanti, y dérobèrent une somme considérable. Appelés devant le juge, ils n'hésitèrent point à affirmer par serment leur innocence, et retournant ensuite à l'autel, ils y célébrèrent les saints offices « avec autant d'insensibilité que s'ils étaient de bois. » Mais dans leur cœur couvait un senti-

[1] « Scripsi biduo apologiam per quam incuterem primum homini impudentissimo timorem... misique eam ad Petrum Victorium. » (*Opera,* p. 528, 529.) L'*apologie* dont il est ici question, a été confondue à tort par Hallbauer, avec le *discours* que Paléario prononça pour sa défense deux ans après. (Lazeri, *Miscellanea,* t. II, p. 124, 125.)

ment de haine profonde contre l'homme qui avait eu le courage de soutenir devant le tribunal la juste réclamation des Bellanti, et cet homme était Paléario. Tôt ou tard ils devaient saisir l'occasion de se venger. Leur ressentiment trouvait des auxiliaires dans les rangs du clergé, parmi les chanoines dont la mollesse et les vices étaient un sujet de scandale universel : « Blasio s'agenouille chaque jour très dévotement devant les images des saints, mais il ne songe point à payer ses dettes. Il vit dans l'abondance, l'or et l'argent couvrent sa table, tandis que ses créanciers croupissent dans le dénûment et la misère. Espère-t-il, par son hypocrisie, tromper Dieu comme il trompe les hommes? Je ne l'aurais, en vérité, jamais cru capable de tant d'artifices[1]. » Ces paroles généreuses, mais imprudentes, échappées à Paléario dans une conversation familière, furent répétées partout; Blasio ne les oublia pas.

Une circonstance qui s'offrit bientôt, donna

[1] « Risi Blasium theologum qui quum quotidie bene mane ad pedes statuæ se abjiciat, æs tamen alienum non dissolvit, etc... » (*Opera*, p. 545.)

la mesure de la puissance des inimitiés qui s'étaient lentement formées contre Paléario. Une chaire devint vacante à l'université de Sienne. Voué depuis sept années à l'enseignement privé, Paléario avait élevé ses fonctions à la hauteur d'un sacerdoce. Il avait inspiré à ses disciples autant de goût pour l'antiquité que d'enthousiasme pour le maître qui leur en expliquait chaque jour les leçons. Aussi, par ses talents, son savoir, était-il naturellement désigné pour occuper la chaire vacante, et le suffrage de plusieurs des citoyens les plus distingués, membres du conseil des Huit ou du sénat, lui était assuré. Ses adversaires lui opposèrent un rival peu digne de lui, Marco Blaterone, qui possédait à peine les premiers éléments de la langue grecque et latine, et dont l'ignorance n'était égalée que par la présomption. Justement flétri par l'Arétin qui l'avait mis en scène dans sa comédie de *la Cortigiana,* obséquieux jusqu'à la bassesse avec les grands, insolent envers les petits, tel était le compétiteur de Paléario. Un seul trait manquait à la peinture satirique de l'Arétin, l'hypocrisie par laquelle Blaterone sut

se concilier la faveur des moines, et l'appui du clergé. Ses protecteurs, parmi lesquels on remarquait le chanoine Blasio, allaient répétant partout que c'en était fait de la religion, si Paléario était élu, si l'hérésie obtenait une seule chaire à l'université de Sienne[1]. Après de vifs débats, Blaterone fut nommé, au grand désappointement de ceux qui voulaient introduire dans l'enseignement un esprit plus élevé. Paléario ne s'était prêté qu'à regret à des démarches dont il pressentait le résultat. « Si vos amis m'avaient cru, écrivait-il à Placidi, nos adversaires auraient moins de sujet de s'enorgueillir et nous aurions, du moins, la satisfaction d'avoir paru dédaigner ce que nous ne pouvions obtenir. J'ai prévu, dès l'origine, tout ce qui devait arriver. Je connaissais trop l'ignorance des uns, l'esprit factieux des autres, l'inconstance de tous, pour fonder quelque espoir sur ceux qui ne regardent qu'à leur intérêt personnel, et qui, dénués de tout savoir, veulent passer

[1] « Ne interpretationis munus demandaretur homini (ut tuis verbis utar) hæretico. » (*Opera*, p. 90, 531.)

pour les plus sages des hommes. Pour moi, je me suis toujours vu oublié ou méconnu. J'ai supporté l'oubli sans me plaindre. J'ai repoussé la calomnie comme un homme qui avait droit d'espérer autre chose en retour des services qu'il a rendus à la jeunesse. Mes leçons de philosophie morale et d'éloquence n'ont pas peu contribué à l'essor des esprits en Toscane. Si l'art d'écrire n'est pas entièrement en décadence dans cette cité, si le goût des lettres n'a pas disparu au sein de la génération nouvelle, n'est-ce pas en partie le fruit de mes leçons? Tout mon désir était, il est vrai, de me consacrer à l'enseignement de la littérature sacrée, mais je n'ai jamais caché mon éloignement de toute superstition. C'est assez pour être frappé d'incapacité aux yeux de plusieurs, malgré le témoignage de ma vie tout entière. Ce qui accroît ma douleur, c'est la conduite de quelques-uns que je considérais comme mes amis. C'est un motif de plus pour moi de ne pas attacher trop de prix aux faveurs de ce monde, d'apprendre à supporter patiemment les injures, à pardonner les injustices dont je suis l'objet. Mais pendant que je m'ef-

force d'arracher les traits qui me blessent aux endroits les plus sensibles, mes ennemis ne cessent de me harceler, en dirigeant contre moi de nouveaux coups. Ne vous étonnez pas si dans l'intérêt de ma juste défense, je laisse échapper un cri, une plainte, témoignages de ma douleur [1]. »

Cette exclusion de l'université n'était que le prélude de la redoutable accusation qui allait être dirigée contre Paléario, et du procès qui forme le plus dramatique épisode de son séjour à Sienne. Ce n'était pas assez pour ses ennemis de lui interdire l'accès de l'enseignement public, de fermer la chaire d'éloquence à cette voix courageuse et libre qui éveillait tant de sympathies au cœur de la jeunesse. Il fallait étouffer cette voix, et le plus sûr moyen pour y parvenir, était une accusation d'hérésie. Un moine dominicain en donna le signal, celui-là même, avec lequel Paléario avait eu des démêlés deux ans aupa-

[1] « Nihil mirum videri debet si vel in revellendis vel excipiendis telis vocem aliquam emisero, vel miserabiliter ingemiscens significem dolorem meum. » (*Opera*, p. 545, 547.)

ravant, et dont la haine cachée sous une apparente réconciliation, était d'autant plus à craindre qu'elle trouvait de dangereuses complicités à Rome et en Toscane.

A un mille de Sienne, sur la riante colline de la Capriola, s'élève le monastère de l'*Observance,* fondé par les premiers disciples de saint François, et dont les bois épais, les grottes consacrées par la superstition, prêtèrent leur ombre aux conciliabules où se tramait la perte de Paléario. La chapelle de Saint-Sébastien abrita plus d'une fois aussi les chefs de la conjuration monastique dont le secret ne transpira pas au dehors. Trois cents membres de la confrérie de Saint-Jean (tel était leur nom) s'unirent par un serment solennel. Prenant les saints à témoin, ils jurèrent de n'allumer les flambeaux sur l'autel, de ne participer aux saintes cérémonies, que lorsqu'ils se seraient débarrassés de Paléario[1]. Douze d'entre eux, les plus acharnés à sa perte, Marco Pieri, Scipione della Bava, Melio

[1] « Trecentos ex istis (quos *Joannellos* vocant) admotos altaribus per lapidem jurasse nunquam se lampadas divis accensuros, nisi prius eorum opera me perdidissent. » (*Opera,* p. 95.)

Cotta, Gregorio Primpili..., se partagèrent les principaux rôles, comme accusateurs ou comme témoins. Prêtres, moines, laïques, tous semblaient transportés d'une même fureur. Ils comptaient des adhérents dans le sénat et l'université, parmi les hommes qui, comme Marco Blaterone, ne pouvaient pardonner à Paléario les succès qu'il avait obtenus comme professeur et comme poëte. Une libre académie s'était déjà formée autour de lui, et les jeunes gens les plus distingués, les Placidi, les Mino Celsa, les Malevolti se montraient d'autant plus empressés à ses leçons, que l'ostracisme dont il était frappé semblait un coup dirigé contre leurs propres familles.

Le moment choisi pour attaquer Paléario fut son absence de Sienne, au commencement de l'année 1542. Sur l'invitation de quelques-uns de ses amis, Sadolet, Maffei, il s'était rendu à Rome, quand il y reçut une lettre de son élève Fausto Bellanti, l'informant du complot et l'invitant à différer son retour. « Les motifs de l'accusation nous sont inconnus, nous ne connaissons pas davantage les noms des accusateurs.

Le bruit court cependant que les chefs de la république sont excités contre vous par des rapports calomnieux, touchant la religion. Ma mère croit, et non sans raison, que les moines mendiants ont conjuré votre perte, parce que vous n'êtes pas dupe des superstitions au nom desquelles ils ont si longtemps pillé notre patrimoine. Je ne puis admettre, toutefois, que des hommes de rien aient pu former contre vous une telle conspiration, s'ils ne sont soutenus. Le complot a des racines profondes..... J'irai à Sienne demain; je conférerai avec nos parents, nos amis; j'appellerai, s'il le faut, un avocat; je donnerai l'argent nécessaire, et prendrai toutes les mesures pour vous défendre, fût-ce au péril de ma vie[1]. Tranquillisez-vous en attendant, et opposez à l'adversité un front serein. » Cette nouvelle ne surprit point Paléario. Il savait les haines auxquelles il était en butte, et sous le poids desquelles il devait tôt ou tard succomber. « Mon seul espoir, écrivait-il, est dans le Christ,

[1] « Dabitur pecunia, eroque omnibus rebus, vel vitæ periculo ad te defendendum paratus. » (Faustus Bellantes Paleario, *Opera*, p. 517, 519.)

que j'ai toujours fidèlement servi et que j'adore d'un cœur pur[1]. Toutefois, si je puis obtenir que les témoins subornés comparaissent devant moi, la victoire est certaine. Ils ne pourront supporter le feu de mon regard. Mais je connais ces artisans de mensonge : ils se garderont bien de se montrer. Ils préfèrent agir dans l'ombre, attiser des haines, ameuter la multitude. Ils m'arracheront les yeux, s'ils peuvent, par la main des furies qu'ils déchaînent contre moi... N'importe, instruisez-moi de tout ; je vous ferai part à mon tour de mes résolutions. »

Avant de quitter Rome, Paléario songeait à faire un voyage, peut-être le dernier, à Véroli : « Mes compatriotes m'attendent, mais la route est longue et n'est pas sans péril. La forêt de l'Algide est plus que jamais infestée de brigands ; les défilés de la montagne sont, dit-on, fermés de toutes parts ; les Colonna sont sous les armes. » Au moment d'entreprendre ce périlleux voyage, sa pensée se reportait avec attendrissement sur sa femme et ses enfants qu'il

[1] « Christus tamen meus mihi spem facit quem sancte et auguste semper colui. » (*Opera*, p. 520.)

avait laissés à Cécignano. « Surtout, écrivait-il à Bellanti, ne laisse rien soupçonner à ma femme déjà inquiète plus qu'il ne convient, de peur d'ajouter à ses craintes, car, à ce que j'apprends, et je ne le dis pas sans larmes, elle est la plus désolée des femmes. Nos épreuves excèdent ses forces. Elle passe ses journées dans le deuil, et se laisse accabler par la tristesse. En compagne fidèle, en femme prudente, elle repasse continuellement dans son esprit tous les malheurs qui pourraient m'arriver, et dont j'ai été, grâce à Dieu, préservé jusqu'à ce jour. Console-la en mon nom, si elle est en ce moment à Colle. Prie aussi ta mère de se diriger de ce côté, en te rendant toi-même à Métiano. Si vous n'avez pas d'espérance réelle à lui donner, donnez-lui-en plutôt d'illusoires, pour l'arracher à sa mortelle douleur... Pour moi, mon cœur est sans crainte; j'ai appris à ne pas m'émouvoir des menaces des hommes. Si quelque malheur vient à me frapper, je te recommande mes enfants. Protége-les, élève-les comme s'ils étaient tiens[1]...

[1] « Si quid adversi accidat, commendo tibi liberos meos suscipe ac tuere pro tuis. » (*Opera*, p. 522, 523.)

Ton père s'éloignant de Padoue, peu de jours avant de mourir, te recommanda, toi et tes frères, à mon amitié. J'entends encore ses dernières paroles. Elles sont gravées dans mon cœur, comme une de ces recommandations que je t'adresse à mon tour, et qui survivent aux morts ! »

Cette lettre, écrite au mois de mars 1542, nous laisse ignorer la date du retour de Paléario en Toscane. L'ingénieuse amitié de Maffei, d'accord avec les vœux de Bellanti, le retint longtemps encore à Rome. « Grâce aux attentions de Maffei et de Censi, je me trouve, écrivait-il, presque aussi heureux ici que dans mon domaine de Cécignano ou dans celui d'Aréola. Le premier est si prévenant qu'il ne laisse passer aucune occasion de me distraire et de me consoler. Comme il sait que dès ma jeunesse je me suis occupé de ces études de l'antiquité qui lui ont valu tant de réputation, il me lit une sorte d'histoire, où les événements sont commentés, éclaircis par les inscriptions et les médailles les plus anciennes. Cet ouvrage, écrit d'un style élégant et pur auquel ne manque ni le nombre,

ni l'harmonie, me charme à tel point que nos lectures se prolongent jusqu'à une heure avancée de la nuit[1]. » Il fallut partir cependant, et s'arracher à la douceur de ces entretiens pour retourner en Toscane. Informé plus en détails à Viterbe des périls qui l'attendaient à Sienne, il se dirigea secrètement vers le château d'Aréola, résidence de la famille Bellanti. De là, franchissant les monts au milieu de la nuit par le Val Marzio, il rejoignit à Colle sa famille, qui n'était qu'imparfaitement instruite des dangers dont il était menacé.

Informés de son retour, ses ennemis précipitèrent leurs attaques. Une double accusation d'hérésie fut lancée contre Paléario, l'une devant la seigneurie de Sienne, l'autre à Rome devant le tribunal du saint office. Sans attendre le résultat de l'enquête ordonnée par les magistrats, les conjurés se réunirent tumultueusement sur une des places de la ville, et se dirigèrent ensuite vers la résidence épiscopale. A leur tête on remarquait Mélio Cotta, Marco Pieri, Grégo-

[1] *Opera*, p. 521.

rio Primpili, Scipione della Bava, que suivait une tourbe de moines proférant des menaces de mort. La foule grossissait sur leur passage. Effrayés du tumulte, les citoyens paisibles se hâtaient de rentrer dans leurs demeures. Quelques femmes attirées par le bruit, se montraient çà et là aux fenêtres, en demandant quel était le criminel que l'on conduisait ainsi au supplice[1]. L'homme contre lequel cette manifestation était dirigée, se trouvait heureusement absent de la ville. Ses amis intimidés gardaient le silence, et cachaient au fond de leur cœur les sympathies dont l'expression les eût désignés à l'aveugle fureur de la multitude.

Sienne avait alors pour archevêque Francesco Bandini, de la noble famille des Piccolomini, prélat éclairé, ami des lettres, et l'un des fondateurs de l'académie des *Intronati* dont les membres se vouaient exclusivement à l'étude de la langue italienne. Bandini connaissait Paléario. Il appréciait son caractère, ses talents. Réveillé par

[1] « Ita per viam fremebant ut nonnullæ mulierculæ ad fenestram accurrerent, et prospectarent sæpe numquis ad supplicium duceretur. » (*Opera*, p. 96.)

les clameurs des conjurés, il donna l'ordre d'introduire leurs chefs. A leurs dénonciations passionnées, à la violence de leur langage, il opposa le calme et la modération d'un évêque qui ne sépare pas les devoirs de la vigilance de ceux de la charité. Il blâma hautement une manifestation qui lui paraissait une atteinte portée à la dignité de la religion, aux droits de l'innocence ou de la justice. « Les motifs de l'accusation, dit-il, sont trop légers pour être accueillis! » Il fut interrompu à ces mots par un des conjurés, Alexis de Lucrino, qui déclara que trois cents Siennois étaient prêts à signer l'acte d'accusation contre Paléario. « Et moi, répondit l'évêque, j'en trouverai six cents pour affirmer par serment que tu n'es qu'un usurier. Dois-je les croire sur parole[1]? » A cette réponse, l'accusateur pâlit et resta muet, comme accablé par le témoignage de sa conscience; mais les autres conjurés se jetant aux pieds de l'évêque et invoquant à grands cris la loi qui punissait du

[1] « Habeo ego sexcentos qui te acerbissimum fœneratorem vel jurati dicunt... Obmotuit nebulo... » (*Opera*, p. 96, 97.)

feu tout homme convaincu d'hérésie, obtinrent, à force d'instances, la mise en accusation de Paléario.

Pendant que l'horizon s'obscurcissait en Toscane, la menace d'un procès était heureusement détournée à Rome, par l'intervention des amis de Paléario qui siégeaient au sacré collége. Bembo et Sadolet, instruits des trames formées contre lui, et convaincus de son innocence, n'eurent pas de peine à le justifier près du maître des sacrés offices, Tomazzo Badia, et à prévenir toutes poursuites devant le tribunal de l'inquisition. Irrités de cet échec, les ennemis de Paléario jurèrent de prendre leur revanche à Sienne. Ils multiplièrent les démarches auprès de l'évêque et du gouverneur, Francesco Sfondrati, pour obtenir un jugement et une sentence conforme à leurs vœux. Dans une lettre habile, éloquente, Paléario essaya de regagner la faveur du prélat qui s'était déjà visiblement refroidi à son égard : « Voilà six mois uniquement employés par mes adversaires à préparer la plus inique des accusations, à exciter contre moi les principaux citoyens de la ville, à réunir des té-

moins, choisis, les uns, dans la lie du peuple, et tellement ignorants des matières sur lesquelles ils sont appelés à témoigner, que je consens à mourir si dans un interrogatoire ils font autre chose que se répéter, ou se contredire; les autres, sortis des rangs de la noblesse et animés de toute la fureur des factions, et d'autant moins aptes à me juger que je n'ai jamais eu de rapport, de conversation avec eux, qu'ils n'ont pas même lu mes écrits... Qui ne voit que leur unique but est d'imprimer une tache d'infamie à mon nom? Mais y eut-il jamais sur la terre un homme juste qui pût se croire à couvert des complots des méchants? J'omets Socrate, Scipion, Rutilius, Métellus, dont la vie si pure n'était peut-être pas exempte de tout reproche. Mais n'a-t-on pas vu le Saint et le Juste en personne, le Christ lui-même circonvenu par les embûches des méchants[1]? Il est facile d'arracher à l'ignorance, à l'envie des paroles incon-

[1] « Quo nemo melior, nemo sanctior, circumventus est innocentissimus Christus? » (Francesco Bandino, *Opera* p. 533.)

sidérées dont la haine s'empare. On les répète autrement qu'elles ont été dites; on leur donne un sens qu'elles n'avaient pas dans la bouche de celui qui les a prononcées. Quel sera le refuge des hommes de bien? Qui appelleront-ils à leur aide, si leurs paroles, et jusqu'à leurs plus intimes pensées sont épiées par des gens intéressés à les dénaturer? » Paléario demandait à être confronté avec ses accusateurs, en présence de l'archevêque lui-même. Mais ceux-ci voulaient moins un débat contradictoire, qu'une condamnation. Ils refusèrent de paraître. Le traité de *La mort du Christ* ayant été présenté à Bandini par un des témoins, Paléario n'hésita pas à s'en reconnaître l'auteur, tout en réfutant les calomnies dont cet écrit avait fourni matière à ses ennemis, et en invoquant la loi contre les calomniateurs. « Quoi! s'écria-t-il, pour un livre consacré à l'éloge du Christ, je me vois accusé, cité, conspué, presque atteint d'une condamnation capitale, et les faux témoignages demeurent impunis; et leurs auteurs ne daignent pas même répondre à une citation épiscopale! n'est-ce pas la plus mortelle injure qu'ils puissent

faire à celui que par respect je m'interdis de nommer[1]? »

Ce fut dans ces circonstances qu'une voix respectée de tous les partis se fit entendre en faveur de Paléario; ce fut celle de Sadolet. Mandé à Rome pour assister de ses conseils le pape Paul III dans les graves conjonctures où se trouvait l'Eglise, l'évêque de Carpentras n'avait quitté qu'à regret son diocèse pour recevoir le titre de légat, et s'acheminer vers Bologne où devait s'accomplir l'entrevue du pontife et de Charles-Quint. Arrivé à Sienne au mois de septembre 1542, au moment où l'agitation des esprits était au comble, il essaya de la calmer. Dans ses entretiens avec Bandini, il ne laissa échapper aucune occasion de justifier Paléario, de rendre témoignage à l'élévation de son caractère et à la pureté de sa foi. Paléario étant

[1] « Allato *Libello de Christi morte*, repetitum est testimonium a Volaterno. Falsum inventum est. Quid tum postea? Nihil est. Ego ob *Christi laudationem* accusatus toties, vocatus toties, ejectus toties, capitis prope fui condemnatus, etc... » (*Oratio pro se ipso*, p. 105.) Ce passage important prouve deux choses: que Paléario était bien l'auteur du *Beneficio*, et qu'en 1542, un an avant l'édition anonyme de Venise, ce livre était répandu en Toscane.

venu au palais épiscopal saluer le légat, fut accueilli avec l'empressement le plus flatteur. Sadolet le traita comme un homme auquel il était uni par les liens d'une ancienne amitié cimentée par la fraternité des études. Après les premiers compliments, l'entretien tomba sur le grave sujet qui préoccupait alors tous les esprits; l'archevêque y prit part, et laissa percer les préventions qu'on lui avait inspirées. Sadolet prit chaleureusement la défense de Paléario : « Je le connais, dit-il; nous nous sommes plus d'une fois entretenus à Rome sur ces graves matières, et je l'ai toujours trouvé de l'avis qui compte les plus augustes témoignages[1]. » Bandini revint à la charge, cita des rapports, invoqua des témoignages. Paléario répondit avec une franchise tempérée par le respect dû à ses nobles interlocuteurs[2]. L'entretien se prolongea quelque temps encore entremêlé des témoignages les plus affectueux de Sadolet. « Il faut

[1] « Me de iis rebus quæ in quæstionem vocantur, Romæ secum disseruisse, et nunquam discessisse alia opinione quam quæ firmissima semper est habita. » (*Opera*, p. 536.)

[2] « Respondi tamen modeste et humaniter. » (*Ibid.*, p. 534.)

se garder, dit-il en finissant, de toutes nouveautés ! — A Dieu ne plaise, répondit Paléario, que je me laisse entraîner par l'amour des innovations ! Il n'y a rien de plus ancien que la vérité[1]. » Sadolet lui tendit la main, et le retenant amicalement, lui réitéra les mêmes recommandations : « Je n'ai pas d'autres sentiments, répondit Paléario, que ceux que tout chrétien doit avouer. Ma foi est celle de l'Eglise catholique et apostolique !... » Il n'ajouta pas un mot de plus, et cette réserve significative indiquait assez qu'il y avait pour lui une autorité plus haute que celle de Rome.

Cet entretien inexactement reproduit au dehors, et commenté de la manière la plus perfide, fournit une arme de plus aux ennemis de Paléario. Après le départ du légat, leurs attaques devinrent plus vives, et les magistrats cédant à la pression populaire, citèrent Paléario devant leur tribunal, comme prévenu d'hérésie. Il se rendit au palais de la seigneurie, où dix ans

[1] « Me novarum rerum non esse studiosum, qui putassem nunquam quidquam esse veritate antiquius. » (*Opera*, p. 536, 537.)

auparavant sa voix s'était élevée en faveur d'un citoyen proscrit par la fureur des factions politiques, et où maintenant il allait se défendre lui-même contre une accusation plus redoutable encore, car elle touchait à la foi. Sur le tribunal siégeaient le gouverneur Francesco Sfondrati et le capitaine de justice, Crassi, entourés des membres du sénat et du conseil des Huit, les uns hostiles à l'accusé et ne cachant pas leur haine, les autres faisant en secret des vœux pour son acquittement. Les passions qui animaient les juges, agitaient la foule tumultueuse qui se pressait aux abords du prétoire; d'un côté, Mélio Cotta, Marco Blaterone et tous les membres de la faction monacale qui attisaient les haines de la multitude, en lui présentant Paléario comme un homme impie, ennemi de toute religion, parce qu'il avait osé signaler les désordres de ses ministres; de l'autre, quelques amis fidèles au malheur, parmi lesquels on distinguait Ambrogio Spannochi, Camillo Chigi, et le père Egidio, un des membres les plus vénérés de l'ordre des Augustiniens. Tel était le cortége de l'accusé qui s'avançait appuyé sur son élève le

plus cher, Fausto Bellanti. A vrai dire, la grandeur du débat dépassait ses acteurs. D'un côté, le servile esprit du moyen âge, ce monachisme grossier qui n'a que malédictions pour le progrès, et qui voudrait enfermer le monde dans le cercle de ses puériles observances; de l'autre, l'esprit de la Renaissance épuré par la foi, ne rêvant l'émancipation des âmes que pour les ramener captives sous le joug du Christ!

Le discours de Paléario fut à la hauteur de ce grand débat entre les choses anciennes et les choses nouvelles, qui se reproduisait alors dans presque tous les pays de l'Europe, et l'on ne saurait trop admirer le mélange de finesse et de simplicité, d'héroïsme et de candeur avec lequel il se défendit devant ses juges : « C'est un malheur de naître en un temps où ni la piété, ni la vertu, ni l'amour de Dieu et des hommes, ni le désir d'honorer la Divinité avec un cœur pur, ne peuvent obtenir le respect!... Qui le croirait? Il y a des hommes assez acerbes, assez durs, assez prompts à incriminer les actes les plus innocents, pour qu'on ne puisse impunément devant eux rendre gloire au Christ, l'auteur du

salut, le roi de toutes les nations. Parce que j'ai composé cette année, en langue toscane, un livre où j'exaltais les bienfaits qui découlent de la mort du Christ sur le genre humain tout entier, on en a fait le sujet d'une accusation capitale contre moi. Peut-on rien imaginer de plus odieux? Je disais : Puisque Celui en qui réside toute divinité a versé avec tant d'amour son sang pour notre salut, nous ne devons plus douter de la faveur céleste, mais nous devons jouir d'une paix et d'une tranquillité parfaite. J'affirmais, appuyé sur les monuments les plus sacrés de l'antiquité, que quiconque tourne ses regards vers Jésus-Christ crucifié, se fie à ses promesses et n'espère qu'en lui seul, obtient de lui le pardon de ses péchés, le remède à tous ses maux, parce qu'il ne saurait tromper notre attente[1]. Et voilà ce qui a paru si amer, si détes-

[1] Est-il besoin de signaler à quel point tous les traits de ce remarquable passage s'appliquent au *Beneficio?* — « *Cujus ex morte quanta commoda allata sint humano generi, cum hoc ipso anno, Thusce scripsissem, objectum fuit in accusatione*, etc... » (*Opera*, p. 101, 102.) Il n'est pas jusqu'aux Pères mentionnés plus loin dont le nom ne se retrouve également dans l'écrit contesté à Paléario. S'il n'en est pas l'auteur, à quel autre ouvrage italien du seizième siècle faut-il rapporter

table, si exécrable à ces douze bêtes féroces (car je ne puis leur donner le nom d'hommes) qu'ils ont déclaré tout d'une voix que l'auteur devait être livré aux flammes ! Si je dois souffrir ce supplice pour le témoignage que j'ai rendu (car je regarde mon écrit plutôt comme un témoignage que comme un livre) alors, Messeigneurs, rien ne peut m'arriver de plus heureux. Dans un temps comme celui où nous vivons, je ne pense pas qu'il soit d'un chrétien de mourir dans son lit[1]. Qu'importe d'être accusé, incarcéré, battu de verges, pendu, cousu dans un sac, jeté aux bêtes féroces, ou livré aux flammes, si par ces supplices la vérité est remise en pleine lumière[2]? »

En même temps qu'il confessait hautement ces doctrines de la grâce auxquelles il avait consacré ses veilles, et qu'il devait un jour sceller

les déclarations si nettes et si catégoriques de son discours ? C'est la question que nous osons soumettre à M. Léopold Ranke.

[1] « Nihil est me beatius, P. C., neque enim puto christianum esse hoc tempore in lectulo mori. » (*Opera*, p. 102.)

[2] « Si his suppliciis in lucem veritas est proferenda. » (*Ibidem.*)

de son sang, Paléario ne craignait pas d'avouer, en un temps où cet aveu était plein de péril, ses sympathies pour les réformateurs étrangers. « Vous m'accusez, disait-il à ses adversaires, d'avoir les mêmes opinions que les Allemands. Grand Dieu! quelle imputation banale! Entendez-vous par là tous les Allemands? Sont-ils tous pervers?... Et si vous n'accusez que les seuls théologiens, est-ce à bon droit? L'Allemagne n'a-t-elle pas des théologiens excellents? Dans la grande diversité d'opinions qui les sépare, m'accuser de faire cause commune avec eux, c'est parler pour ne rien dire. Mais votre accusation si frivole en apparence, a, je le sais, un aiguillon caché, comme un serpent son venin. Par les Allemands vous entendez, sans doute, Œcolampade, Bucer, Erasme, Mélanchthon, Luther, Poméranus, et d'autres encore que l'on a taxés d'hérésie. Mais assurément, il n'y a pas parmi nous de théologien si borné qui ne confesse que leurs écrits renferment des vérités dignes de tout éloge, exposées avec autant de savoir que de fidélité, tirées des Pères qui nous ont légué la doctrine du salut, ou de ces

commentaires de l'Eglise grecque et latine, qui sans pouvoir être égalés aux monuments de la primitive Eglise, ne méritent pas moins notre respect. Tels sont Origène, Chrysostome, Cyrille, Irénée, Jérôme, Augustin, que vous devez accuser aussi; je les ai pris pour modèles. Suffit-il que la trace de ces saints hommes soit suivie par les Allemands, pour que je doive me détourner de ceux-ci avec horreur?... Vous approuvez donc, direz-vous, tout ce que font les Allemands? Je ne crains pas de répondre : J'approuve une partie de ce qui s'est fait par eux; je blâme l'autre. Sans m'engager dans de minutieux détails, je loue les Allemands, et je crois que tout homme leur doit de la reconnaissance, pour leur zèle à dissiper les ténèbres de la barbarie. Les lettres sacrées languissaient sans honneur dans l'ombre des monastères; ils les ont restituées à notre amour; je les honore pour cela! Si ces nobles études revivent en Allemagne; si l'on voit s'y former, de toutes parts, des bibliothèques chaldaïques, grecques, latines; si l'on y imprime à grands frais les plus belles éditions des saints livres, quoi de plus beau, je

vous le demande, et de plus digne d'une éternelle renommée ! Après cela, on a vu en Allemagne des discordes civiles, des guerres intestines, des séditions, des révoltes avec tous les maux qui les accompagnent. Je le déplore, à cause de ce lien de charité qui doit unir tous les chrétiens entre eux. Comme on ne saurait trop louer les belles actions des Allemands, ainsi ne peut-on trop déplorer leurs fautes et leurs malheurs ! »

A cette éloquente apologie de l'Allemagne, Paléario opposa le triste tableau de la situation de l'Italie, soupirant vainement après un concile tant de fois promis, et livrée à toutes les rigueurs de l'inquisition. Il osa comparer les sentences du saint office à un poignard toujours levé sur la tête des écrivains, et sans cesse prêt à immoler la vertu, la foi, le génie[1]. Il rappela les censures dirigées contre Sadolet lui-même, dont les commentaires sur saint Paul avaient encouru le reproche d'hérésie. Le nom d'Ochino était présent à tous les esprits, et sans

[1] « Desperaremus posse fieri, ut sica ista districta in omnes scriptores, de manibus eorum extorqueatur. » (*Opera*, p. 102.)

doute bien des cœurs furent émus, bien des yeux se mouillèrent de larmes, lorsque tomba de la bouche du courageux orateur ce magnifique éloge du plus illustre des enfants de Sienne, se dérobant par la fuite à la mort : « N'est-ce pas, je vous le demande, à la fureur de ces hommes ignorants et sanguinaires que nous devons imputer le triste sort d'Ochino, cet homme d'une vie si austère et si sainte, qui se voyant livré sans défense à la rage de ses ennemis, a dû chercher son salut dans la fuite? Et maintenant, je le dis avec douleur, le plus illustre de vos concitoyens, banni de l'Italie, chassé de sa ville natale, erre au loin sur la terre étrangère! Quelles cités, quels rivages inconnus ne se réjouiraient de posséder un tel homme! Heureuses les populations qui sauront le fixer dans leur sein, et recueillir les fruits de ses vertus et de son génie! Il n'est pas de terre si barbare qui puisse demeurer insensible aux charmes de son éloquence[1]. Peut-être sa destinée l'a-t-elle conduit

[1] « Nulla gens tam fera est, nulla tam barbara, tam immanis quæ ejus oratione flecti non possit, etc... » (*Opera*, p. 102.)

dans ces contrées que déchire l'anarchie des opinions, afin qu'à sa voix ceux qui se sont éloignés de la règle du Christ, se rapprochent et se réconcilient, et que la vérité trouve enfin un lieu de repos sur la terre ! Vos regards et vos larmes me disent assez, Messeigneurs, tout ce qu'a perdu la Toscane, l'Italie tout entière dont les cités n'avaient pas d'enceintes assez vastes, d'applaudissements assez enthousiastes pour la vertu et le génie d'un homme aujourd'hui voué à toutes les détresses de l'exil ! »

Paléario ne fut pas moins heureusement inspiré, quand apostrophant l'un après l'autre ses accusateurs, il démasqua leur bassesse, leur hypocrisie, les viles passions qui étaient l'âme du complot formé contre lui : « Te crois-tu donc chrétien, Cotta, parce que tu portes sur une robe de pourpre le signe du Christ, lorsque cependant tu foules aux pieds un de tes frères, un innocent, cette vivante image du Christ?... et quand tu venais chaque jour distiller le mensonge, insinuer la calomnie à l'oreille des Huit, pensais-tu faire une œuvre pie, un acte méritoire, comme un pèlerinage à Jérusalem ou à

Notre-Dame de Lorette[1]? » Mais il trouva surtout des paroles d'un superbe dédain pour ces moines acharnés à le perdre, parce qu'il avait dévoilé leurs turpitudes : « Que dirai-je de Pansa et de Ciano, ces voleurs émérites, qui, cités en justice par moi pour larcin domestique, ont voulu, sans doute, me faire subir la peine du talion? Mais on peut accabler l'innocence, on ne la confond point, tandis que le vol travesti en fraude pieuse, demeure sans excuse. Triste spectacle, en vérité, de voir ces tartufes de religion rôdant çà et là dans la cité, pillant nos maisons, se livrant avec impunité à leurs friponneries[2]! J'ai osé les nommer, c'est mon crime. Je savais, en le faisant, que j'affrontais l'inimitié de toute la gent encapuchonnée. Pareils à un troupeau de bêtes immondes, l'un d'eux est-il blessé, toute la bande se rue sur l'agresseur[3]. » Mais Paléario comptait aussi des adversaires dans les rangs plus élevés du clergé,

[1] *Opera*, p. 89.
[2] « Monstra religionis tam libere vagari in civitate, ut exhauriant domos et impune furentur. » (*Ibid.*, p. 101.)
[3] « Uno læso, gregatim ingruunt universi. » (*Ibid.*)

de l'Académie, et jusque dans le palais épiscopal. Il le savait, et par un touchant retour sur lui-même, il se glorifia de sa faiblesse et de sa pauvreté : « Mon humble patrimoine n'a rien de commun avec le luxe et la magnificence de quelques-uns de ceux qui m'attaquent. Modeste est mon train de maison; mais au dedans de moi est une conscience tranquille, joyeuse, sereine, qu'aucun remords n'assiége le jour, que la nuit aucune furie n'effraye de ses torches brûlantes. Ils se vantent de siéger sur des chaises dorées, de porter un diadème, de revêtir la pourpre, de fouler sous leurs pieds de précieux tapis. Pour moi, vivre dans ma bibliothèque, assis sur un simple banc, est tout mon bonheur. Une couverture de laine pour me garantir du froid, un linge pour essuyer la sueur de mon front, un lit pour me reposer, c'est tout ce qu'il me faut! Et puisses-tu, ô Christ bienfaisant! me conserver, m'augmenter ces dons que je tiens de toi! Tu y as joint le mépris des biens de la terre, et la ferme résolution de ne point parler selon mes sens et ma volonté propre, mais conformément à la vérité! Daigne ajouter à ces biens la piété,

la modération, la continence et me couronner de toutes les vertus qui te sont agréables dans tes enfants[1] ! »

En terminant son discours, Paléario invoqua, non sans exciter une vive émotion dans l'auditoire, la présence des nombreux témoins venus de Colle, sa ville adoptive, pour attester son innocence. « Je vois parmi eux, s'écriait-il, Francesconi, le plus intègre des citoyens, et ce jurisconsulte éminent, Hieronimo Bandinelli, fils de Gini, dont la probité n'a d'égale que son obligeance. Voici la noble famille des Pétrucci, et avec eux les Tancredi, les Placidi, les Malevolti, et tant d'autres....., qui dans les jours de deuil de la république, cherchèrent un asile à Colle, et y trouvèrent la plus généreuse hospitalité! Voici les frères Bellanti, la fleur de la jeunesse de Sienne. Leurs regards sont fixés sur moi de telle façon que je ne puis retenir mes larmes, et qu'ils ne peuvent s'empêcher de pleurer. Comment se consoleraient-ils de me voir en

[1] « Iis rebus cumules quas tibi et tuis scio esse gratissimas. » (*Opera*, p. 94.)

butte à tant de haines, exposé à la mort pour avoir pris courageusement la défense de leur père et de leur maison?... Et toi, le compagnon de mes études, noble Bono, pourquoi redoubles-tu ma douleur par le spectacle de la tienne, et par le souvenir de ton amitié? Pourquoi m'avoir retenu, quand je voulais quitter la Toscane? Tu ne me verrais pas réduit aujourd'hui à une si cruelle extrémité, et toi-même, après la perte de Caroli, et les pleurs qu'il nous a coûtés, tu ne serais pas condamné à voir la ruine de ton ami, à presser la main de ses juges, à solliciter leur pitié pour celui que tu voulais voir heureux, entouré d'estime et d'honneur dans ta patrie! Mais qu'ai-je vu? Est-ce bien toi, ô compagne de ma vie, qui parais devant ce tribunal, accompagnée des plus nobles et des plus pieuses matrones, pour te jeter en robe de deuil, au pied de mes juges, avec tes enfants? Retire-toi, Marietta, toi qui m'es plus chère que la lumière du jour! retourne à la maison, élève nos enfants. Le Christ leur servira de père; il est le tuteur des orphelins. Mais, dans l'excès de sa douleur, elle s'évanouit. Soutenez-la, vous qui fûtes pour

moi une seconde mère, essayez de la consoler[1]. » Telles étaient les dernières pages d'un plaidoyer que l'on peut comparer aux plus belles harangues de Cicéron et de Démosthènes. L'impression produite sur les juges fut vive et profonde. Etranger aux passions de la multitude, le gouverneur Francesco Sfondrati proclama l'innocence de Paléario et prononça son acquittement.

Ce triomphe ne fit que redoubler la fureur de ses adversaires. Ils n'avaient pu obtenir la condamnation de Paléario, mais par l'éclat, le retentissement donné à l'accusation, ils lui avaient fermé à jamais les chaires de l'université de Sienne; ils l'avaient rendu suspect à Rome, semant ainsi dans l'avenir les germes d'une accusation plus fatale à Paléario. Ses amis le comprirent, et lui représentant les dangers qui menaçaient les novateurs, l'exhortèrent à renoncer aux études théologiques, et à se contenter, par égard aux circonstances, de revêtir les

[1] « Excipe istam..... reduc si potes, amove causam lacrymarum. » (*Opera*, p. 108.)

idées péripatéticiennes d'un style élégant. Tel était le sens d'une lettre de Sadolet, où la plus vive affection pour Paléario se mêlait aux hommages les plus flatteurs rendus à son caractère et à son talent : « Il était juste que les lettres cultivées par vous avec tant d'amour, dès votre enfance, ne fissent point défaut à celui qui n'invoqua d'abord leur secours que pour assurer le salut d'autrui. Vous avez composé pour votre défense une harangue pleine d'élégance et de force, à laquelle ne manque en vérité aucun genre de beauté. Je le dis sans flatterie, votre éloquence éclate et brille comme la foudre[1]. En vous lisant je me sens ému, électrisé par la véhémente impétuosité du discours. Il vole comme un javelot lancé par un bras vigoureux, et dont le frémissement produit d'innombrables vibrations dans les cœurs!... Toutefois, je vous en supplie au nom de Bembo et au mien, écoutez deux hommes qui vous aiment et n'ont rien

[1] « In qua mihi tonare et fulgurare videris, neque id assentatorie... Cum tua lego, sic afficior ut inflammer et impetu quodam rapiar vehementis orationis. » (*Epist. famil.*, *Opera*, p. 557.)

de plus cher que vos intérêts. Puisque nous vivons en un temps où la délation épie nos moindres paroles et dénature toutes nos pensées, cherchez un sujet plus favorable au développement de votre génie. Pourquoi ne pas vous consacrer, par exemple, à l'étude des questions morales, qui sont la gloire des péripatéticiens, mais que l'on n'a jamais revêtues des formes d'une latinité pure, élégante? Ce sont là des sujets que l'on peut traiter, approfondir sans péril. Il ne vous est point interdit de consulter les intérêts de votre repos[1]. » L'âme de Sadolet se peint tout entière dans ce langage affectueux et pacifique. Les conseils d'une prudente amitié ne sont pas déplacés aux jours des révolutions. Il est bon de les suivre, et beau de les oublier quelquefois, en se souvenant de cette divine parole : « Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon père qui est aux cieux! » Le Christ a promis également des couronnes aux débonnaires qui soupirent en

[1] « Postremum illud est ut tranquillitati servias. » (*Opera* p. 557.)

secret vers le ciel, et aux violents qui le ravissent.

Paléario ne pouvait méconnaître, cependant, la sagesse des conseils de Sadolet, et la victoire qu'il venait de remporter sur ses ennemis ne l'abusait point sur les périls de sa situation : « C'est mon malheureux sort, écrivait-il à Francesco Ricci de Florence, d'avoir eu à lutter pendant deux années contre ces larves monacales, et si votre crédit m'a soutenu dans la lutte, je n'en dois pas moins m'appliquer désormais à n'avoir rien à démêler avec ces gens-là. Peut-être devrai-je renoncer pour un temps aux commentaires théologiques, aux éloges et aux discours que j'avais commencés soit en vers, soit en prose, jusqu'à ce que le poignard soit arraché aux mains de l'ignorance et de l'envie. Nos adversaires ne peuvent souffrir la renaissance des lettres sacrées. Ils aiment mieux mettre la lumière sous le boisseau et vivre dans les ténèbres que d'obéir à la voix du Christ, et de placer le chandelier sur la haute montagne d'où ses rayons vivifiants porteraient la joie et la consolation dans le cœur des hommes. Que si

par la bonté de Dieu, les rois et les princes qui président au gouvernement de la république chrétienne, se décident à convoquer jamais un concile pieux et savant, pour flétrir les abus et remettre la vérité en honneur, soyez sûr que ces saintes résolutions ne trouveront pas de plus violents adversaires que ces faux docteurs, qui, depuis des siècles, se sont plu à obscurcir non-seulement la science humaine, mais cette science divine de laquelle découle toute lumière et toute vie. » Vivement frappés des périls auxquels Paléario demeurait exposé, ses amis se préoccupaient de lui ménager une position, dans laquelle il pût déployer ses rares talents comme professeur. Leurs regards se portaient tour à tour sur Florence et sur Lucques, où la protection des Médicis pouvait le soutenir efficacement. Le séjour de Florence, où il comptait d'illustres amitiés, ne pouvait que plaire à Paléario. « En vérité, si je suis à jamais délivré des soucis que me donne une dette contractée ici, nulle part il ne me sera plus doux de vivre et de mourir que dans la brillante cité où se trouvent réunis tous ceux que j'aime, Verini. Vettori, Cam-

pano, Ricci, qui rivalisent de bonté, de zèle affectueux à mon égard. Si la fortune réalise le meilleur de mes vœux, ils seront mes patrons, mes modèles; si dans ma faiblesse je ne puis que suivre leurs traces, j'aurai du moins la consolation de louer leurs vertus[1]. »

Ce n'était pourtant pas à Florence que devait être fixée la destinée de Paléario, mais dans une cité plus voisine de Pise. L'université de Lucques, après avoir jeté le plus vif éclat, était entrée dans une période de décadence aggravée par la retraite ou la mort de ses plus habiles professeurs. Le Lucquois Gherardo Sergiusti avait obtenu beaucoup de succès dans l'explication des lettres latines. Il mourut en 1542, et Robertello, appelé peu de temps après à Pise, laissa dans l'académie un vide difficile à remplir. Déjà préoccupé de trouver un successeur, il avait jetě les yeux sur Paléario dont les talents lui étaient connus. Il écrivait en 1540 à Vettori : « Nous avons vivement à cœur les in-

[1] « Quos ego si mea tenuitate non queam imitari, ero tamen virtutum laudator. » (*Opera*, p. 514.)

térêts d'Aonio. Nous l'aimons et nous l'admirons pour son rare savoir et son esprit[1]. » Une intrigue habilement ourdie fit appeler à Lucques Marco Blaterone, cet implacable ennemi de Paléario, et dès lors la haine et l'envie ne cessèrent de s'acharner contre ce dernier. Instruit par un des magistrats lucquois de l'existence de cette cabale, Paléario écrivait : « Vous craignez, dites-vous, qu'on ait adressé quelques rapports calomnieux contre moi aux chefs de la république. Je vous dirai, si vous l'ignorez, quel en est l'auteur : C'est Marco Blaterone, cet homme impudent, justement flétri dans une comédie de l'Arétin, et aussi ignorant de la langue latine que les sauvages habitants du Taurus. Pendant son séjour à Sienne, il n'a cessé de cabaler contre moi pour empêcher ma nomination à la chaire de littérature latine, et il l'a occupée avec tant de honte, qu'il n'a obtenu que les sobriquets les plus humiliants de ses élèves. Plût à Dieu qu'il fût aussi bien connu à Lucques qu'à Venise!...

[1] « Amamus et admiramur ob singularem doctrinam et ingenium. » (Manuscrit Bandini.)

Ne vous étonnez pas si ce maître expert dans l'art de mentir a répandu contre moi les mêmes calomnies dont il usait à Sienne pour écarter un compétiteur dangereux. Je me vengerai de la seule façon qui convienne à un homme de bien. On ne peut infliger à un homme qui se targue d'un vain savoir, une plus rude punition, qu'en le provoquant par écrit, en le fustigeant de quelque satire en vers ou en prose. La plume, c'est la seule arme des gens de lettres. Que Blaterone me frappe, s'il peut ! Je méprise l'écrivain ; je ne redoute que le calomniateur. Si, comme je dois le conjecturer, les magistrats de Lucques ont été induits par ses mensonges à quelque fausse opinion à mon égard, avertissez-les amicalement, suppliez-les de ne rien croire légèrement à mon sujet ; dites-leur que Paléario n'est pas un impie, mais un chrétien prêt à mourir s'il le faut pour la gloire du Christ[1]. »

Ce ne fut pas trop des recommandations de Vettori, auxquelles se joignirent celles de Sadolet

[1] « Christianum hominem esse me, atque eum qui, si usu veniat, pro Christo emori possum. » (*Opera*, p. 553, 554.)

et de Bembo, pour dissiper les préventions répandues dans les esprits, et réduire Blaterone au silence. Dans les premiers mois de l'an 1546, Paléario fut élu professeur d'éloquence à l'université de Lucques.

Une lettre écrite à cette époque contient l'expression de ses remercîments à la seigneurie : « Quoique je ne puisse me flatter de posséder le savoir, les talents dont me gratifient d'illustres amis, je m'estime très heureux d'être appelé dans une cité de la Toscane justement renommée par la sagesse de ses lois. Vos vertus ne sont ignorées de personne. L'Italie tout entière admire la prudence et la modération que vous déployez dans le gouvernement d'une république qui n'a pas cessé, grâce à vous, de fleurir et de prospérer dans les jours les plus difficiles... A ces mérites vous en joignez un autre sur lequel il m'est doux d'insister particulièrement, l'amour des lettres. Si la persévérance et l'ardeur ne vous font jamais défaut, quand il s'agit de franchir les mers pour reculer les limites de votre commerce, et ouvrir une source de richesses nouvelles à votre patrie, vous ne mon-

trez pas moins de zèle pour le développement de l'instruction publique. Je n'en veux pour preuve que le choix des hommes éminents préposés par vous à l'éducation de la jeunesse, et le goût que manifestent un si grand nombre de citoyens pour les études libérales. Puissé-je à mon tour justifier votre attente par les heureux fruits d'un enseignement auquel m'ont préparé les travaux de toute ma vie!... Je ne négligerai rien pour mériter votre approbation. S'il est des professeurs plus habiles ou plus éloquents que moi, il n'en est aucun, vous le reconnaîtrez bientôt, qui soit plus désireux de vous plaire, en contribuant à la prospérité de vos écoles. »

La date précise de l'établissement de Paléario à Lucques nous est inconnue. Seize années de sa vie s'étaient écoulées depuis son arrivée à Sienne. Malgré les épreuves qui avaient marqué les dernières, ce ne fut sans doute pas sans regret qu'il quitta cette ville, et l'hospitalière cité de Colle où son souvenir n'est pas effacé après trois siècles. Dans le faubourg de Sainte-Catherine, s'élève encore la maison qu'une tradition pieusement conservée désigne

comme sa demeure, et les magistrats municipaux, fidèles gardiens des gloires locales, se sont récemment honorés en décidant qu'une inscription commémorative y serait placée[1]. Ce n'est pas sans émotion que nous y avons lu ces mots, qui ressuscitaient à nos yeux tout un passé digne de mémoire : *Ici vécut Aonio Paléario.*

[1] « Considerando che il fine di perpetuare la memoria del luogo abitato da persona nota nella storia e sempre commendevole, etc. » (Délibération du 23 novembre 1851.)

CHAPITRE CINQUIÈME

Parmi les villes de la Toscane, aucune ne présente un aspect plus riant que Lucques. Au sortir de Sienne et de Florence dont les rues étroites et les sombres palais, pareils à des forteresses, rappellent l'existence orageuse des républiques du moyen âge; à quelques milles de Pise, mélancolique témoin d'un passé qui s'est endormi sans retour sous les dalles du *Campo-Santo,* c'est une charmante apparition que celle de la cité qui s'épanouit entre le Serchio et l'Ozzori. Si Lucques ne possède aucun de ces monuments où l'art déploie ses merveilles, et où semble s'incarner le génie d'un siècle ou d'un homme; si la vieille basilique lombarde de San-Frédiano ne peut lutter avec les églises dont les cités de

l'Arno sont si fières, la nature prodiguant pour elle ses faveurs, l'a plus richement dotée que ses rivales. Ses champs cultivés comme un jardin produisent le maïs, l'orange et l'olive. Le raisin mûrit sur ses coteaux, et les neiges de l'Apennin n'apparaissent au-dessus de ce radieux paysage du Midi que pour relever par un heureux contraste la fertilité d'un sol que parent les fruits de tous les climats, et où l'industrie et l'agriculture répandent à l'envi leurs bienfaits. Par une singulière harmonie que les ambassadeurs vénitiens signalaient déjà au seizième siècle, le caractère des habitants semble emprunter quelque chose à la douceur de l'air qu'ils respirent : « Les citoyens de cette république sont naturellement polis, modestes, avec beaucoup de bienveillance et de libéralité dans la conduite de leurs affaires[1]. »

L'histoire de Lucques, comme celle de la plupart des villes d'Italie, n'offre, avant le seizième siècle, qu'une longue série de discordes et de

[1] « ... Naturalmente cortesi e modesti, e di molta bonta, perche procedono liberalmente nelle cose loro. » (Fonds Vatican, vol. 6786, f° 332.)

troubles interrompus seulement par la guerre étrangère. Convoitée de bonne heure par les Médicis, la petite république se jeta dans les bras de Charles-Quint, et en obtint, au prix de dix mille écus d'or, la confirmation de ses privilèges. L'Empereur ne dédaigna pas de la visiter en 1536. Faisant à cheval le tour des remparts aujourd'hui transformés en riante promenade, il parut très frappé des avantages de sa position, et dit au marquis de Guasto qui l'accompagnait : « Cette ville n'est pas seulement une agréable maison de plaisance, mais elle est si forte que bien munie d'hommes et de munitions, elle soutiendrait un long siége. » Malgré cet éloge alarmant pour sa liberté, Lucques ne subit pas l'affront d'une garnison espagnole, et par quelques subsides offerts à propos, sut se ménager une position intermédiaire entre la dépendance et la liberté. L'Empereur y revint en 1543, pour conférer avec Paul III sur les moyens de rétablir la paix dans l'Eglise. Depuis le jour où César, Crassus et Pompée s'étaient réunis dans cette ville pour le renouvellement du triumvirat, elle n'avait pas vu affluer

dans ses murs d'aussi nobles visiteurs. L'Empereur logeait dans le palais de la famille Diodati. Une nuit il est réveillé par un bruit étrange, des cris, des gémissements suivis de pas précipités dans l'escalier. La dame du logis venait de mettre au monde un fils. Charles-Quint voulut le présenter au baptême. Le pape officia. Cet enfant, que les deux plus augustes représentants de l'ordre politique et religieux accueillaient à son entrée dans la vie, fut le père de Jean Diodati, le traducteur de la Bible en italien, et le digne précurseur d'une famille distinguée dans les saintes lettres[1].

La Réforme avait depuis longtemps pénétré dans la république de Lucques. Voués au commerce de la soie, source de leur richesse, les principaux citoyens, les Micheli, les Balbani, les Arnolfini, faisaient de fréquents voyages de l'autre côté des Alpes. Ils avaient des comptoirs à Lyon, où fermentait l'esprit nouveau, des correspondants à Genève en lutte avec ses

[1] Vulliemin, *Histoire de la Confédération suisse*, t. XI, p. 392, note 4.

évêques, et qu'une double révolution allait bientôt affranchir de l'autorité des ducs de Savoie et de Rome. Ils rapportaient dans leur patrie, avec l'or de la France et de l'Allemagne, les écrits des réformateurs dont la lecture agitait les esprits. Dès le 10 mars 1525, un décret des *Anziani* interdit l'introduction des écrits luthériens à Lucques, sous peine d'une amende de cinquante ducats[1]. Mais cet édit ne fit que multiplier les lecteurs des ouvrages prohibés, et la Réforme compta bientôt plus d'un disciple au sein des familles lucquoises. Ses progrès furent accélérés par un événement qui transforma la petite république, vassale de Charles-Quint, en un des principaux foyers de l'hérésie dans la Péninsule.

Au mois de juin 1541, arrivait dans ses murs un étranger de chétive apparence, quoique son nom fût célèbre, et relevant à peine d'une grave maladie causée par les fatigues de la prédication à Naples. C'était Pierre Martyr. Nommé visiteur général de son ordre, celui des Augus-

[1] *Archivio storico italiano,* t. X, p. 62 de l'Appendice.

tiniens, qu'il avait essayé vainement de ramener à une règle plus austère, il ne tarda pas à échanger ce titre contre celui de prieur du monastère de San-Frédiano, et il venait chercher sous le ciel de Lucques un repos que réclamait sa santé chancelante. Accueilli d'abord avec quelque froideur, comme Florentin, ses qualités aimables, ses talents, dissipèrent bientôt les préventions et lui gagnèrent tous les cœurs. Il en profita pour commencer en secret une œuvre réformatrice, dans laquelle il fut secondé par quelques hommes distingués, ses disciples ou ses amis, Paolo Lacisio de Vérone, le comte Celso Martinengo de Brescia, Emmanuele Tremelli de Ferrare, Girolamo Zanchi de Bergame, auxquels s'adjoignit un célèbre réfugié piémontais, Celio Secondo Curione, qui, proscrit dans sa patrie, et ne trouvant plus un sûr asile à la cour de Ferrare, était entré comme précepteur dans la famille Arnolfini. Un collége de langue grecque et hébraïque, où les saintes Ecritures étaient étudiées avec profondeur et originalité, se forma sous la direction de Pierre Martyr. Il prêchait lui-même tous les diman-

ches dans la chapelle de San-Frédiano, et les épîtres de saint Paul lui fournissaient l'occasion d'exposer les doctrines de la grâce devant un auditoire nombreux et recueilli. On y remarquait de jeunes patriciens qui manifestaient le goût le plus vif pour la vérité, dégagée de toutes superstitions. Près d'eux on remarquait de jeunes femmes, élevées dans toutes les délicatesses du luxe, et qui surent plus tard affronter l'exil, la pauvreté, toutes les épreuves d'une vie errante, pour la profession du pur Evangile qu'elles avaient silencieusement recueilli dans leur cœur. Lucques ne connut jamais de plus beaux jours que ceux de la renaissance évangélique à laquelle demeurent associés les noms de Curione et de Martyr[1].

L'orage qui s'éleva en 1542 sur l'Italie, et détruisit ou dispersa tant de germes qui commençaient à lever, ne devait pas épargner Lucques. Pendant qu'Ochino traversant Vérone et Milan, s'acheminait vers la Suisse, et que le tribunal du saint office donnait le signal des rigueurs

[1] Ch. Eynard, *Lucques et les Burlamacchi*, p. 90 et suiv.

dans la Péninsule, le cardinal Bartolomeo Guidiccione, alors à Rome, se plaignait amèrement des progrès de l'hérésie dans son diocèse : « Nous avons appris par diverses voies combien sont multipliées ces erreurs pestiférées de la secte abominable de Luther dans notre cité, lesquelles tout en paraissant éteintes, n'ont fait que dormir pour se réveiller plus menaçantes, comme on le voit. Il est de mon devoir, étant membre de cette cité, revêtu de la double dignité d'évêque et de cardinal, et sachant combien Dieu est offensé, de porter remède au mal, pendant qu'il est temps encore, et de vous certifier que si vous ne mettez promptement la main à l'œuvre, d'autres agiront à votre place et d'une manière qui ne vous plaira point[1]. » Guidiccione désignait particulièrement les couvents de Saint-Augustin et de Frégionara comme infectés de l'esprit nouveau. Sans oser désigner Pierre Martyr, il demandait immédiatement l'arrestation de l'hôte des Arnolfini, Celio Secondo Curione[2],

[1] *Archivio storico italiano*, t. X. Appendice.
[2] « Quel Celio che sta in casa di messer Niccolo Arnolfino. » (*Ibid.* Lettre du 22 juillet 1542.)

et l'adoption des mesures les plus rigoureuses contre les fauteurs d'hérésie. Grande fut la perplexité des magistrats Lucquois, également désireux de calmer l'irritation de la cour romaine et de sauver deux hommes pieux, savants qu'entouraient l'estime et la considération publique. Après quelques hésitations, Curione consentit à s'éloigner, et se retira dans le pays des Grisons. Martyr, cité devant le supérieur de son ordre à Gênes, et craignant un piége, suivit l'exemple d'Ochino, et après avoir célébré la Cène avec ses disciples à Pise, il se dirigea vers Ferrare, première étape de l'exil qui devait le fixer d'abord à Strasbourg.

Il y fut reçu avec les égards les plus respectueux, tandis que sa fuite causait à Lucques une profonde consternation. La congrégation évangélique, privée de son chef, ne perdit pas cependant tout courage. Elle continua de se réunir, sous la direction de ministres formés dans son sein, et reçut les instructions de ses anciens pasteurs, malgré la rigueur des édits qui interdisaient, sous peine de confiscation et de mort, toute correspondance avec les bannis.

« Vous avez fait, leur écrivait Pierre Martyr, des progrès si consolants dans l'Evangile que je n'ai pas eu besoin de ranimer votre zèle par mes lettres, et que mon unique soin a été de vous nommer avec honneur en tous lieux, et de remercier notre Père céleste des abondantes bénédictions qu'il a répandues sur vous... J'étais heureux de penser que ma main avait inauguré l'œuvre spirituelle qui n'a pas été sans utilité parmi vous, malgré la faiblesse de ses commencements. Ma joie s'est accrue lorsque j'ai su que la Providence vous avait envoyé après moi des maîtres plus habiles, dont les soins éclairés, les instructions salutaires vous ont confirmés dans la doctrine du salut[1]. » Ainsi la Réforme continuait obscurément ses progrès à Lucques, lorsqu'elle était étouffée ailleurs. La Bible était lue dans le secret du foyer domestique; le Christ retrouvait de sincères adorateurs, et ses enseignements gravés dans les âmes, y déposaient le germe de stoïques résolutions et de religieux sacrifices dans l'avenir!

[1] *Loci Communes*, p. 771.

Ce fut au milieu de ces conjonctures que Paléario arriva à Lucques. Après l'éclat du procès qui lui avait été intenté à Sienne, et le retentissement du discours qu'il avait prononcé devant ses juges, ses sentiments n'étaient plus un mystère en Toscane. La prudence lui commandait toutefois d'en refouler l'expression au fond de son cœur. Il avait d'ailleurs contracté, vis-à-vis de ses amis, Bembo, Sadolet, l'engagement de se taire, au moins en public, sur les sujets auxquels on ne pouvait toucher sans péril, et si l'on en juge par les discours qu'il prononça durant les onze années de son séjour à Lucques, il tint parole[1]. La première de ces harangues académiques était consacrée à l'éloge de l'éloquence.

[1] Ces Discours, au nombre de neuf, ne sont que le développement de lieux communs de philosophie morale, comme l'indique leur titre. Un seul : *De Optimis studiis defensis*, fait exception. Un autre : *De Felicitate*, contient une touchante allusion au silence que Paléario s'était imposé, comme professeur, sur ses croyances les plus chères. Il y faudrait joindre l'élégant plaidoyer pour Sulpicius, *in Murænam*, qu'il composa en réponse au Discours de Cicéron, *pro Muræna*, et qui valut à son auteur les éloges du jurisconsulte Alciat. C'est un de ces pastiches ingénieux qu'aimait la Renaissance et qui sont peut-être trop dédaignés aujourd'hui. Voir la Lettre d'Alciat (*Opera*, p. 599, 600).

Rappelant les ténèbres qui avaient enveloppé l'esprit humain dans la longue période du moyen âge, il glorifia la renaissance des lettres et des arts, en rendant hommage aux croyances qui peuvent seules entretenir dans la jeunesse le sentiment de l'immortalité. Il montra la philosophie morale, la jurisprudence, la médecine reprenant un nouvel essor, et empruntant à l'art de la parole cette puissance communicative, cette splendeur oratoire qui double l'empire de la vérité. L'éloquence est une vertu quand elle s'unit au patriotisme dans l'âme des Gracques et de Caton. Sparte, Athènes, Rome témoignent assez des services qu'elle peut rendre aux républiques même à leur déclin. Mais il n'y a pas d'éloquence digne de ce nom sans liberté, et ses derniers accents peuvent consoler un peuple, mais non le relever de la servitude où l'ont précipité ses fautes encore aggravées par les malheurs du temps.

Le discours de Paléario, animé de nobles pensées, inaugurait dignement son enseignement à Lucques. A défaut de l'antiquité sacrée qu'il devait s'interdire avec soin, la littérature grecque

et romaine lui ouvrait ses trésors. Aristote, Cicéron étaient les auteurs qu'il se proposait d'expliquer. Le premier lui offrait ses admirables analyses des opérations de l'esprit humain, où le bon sens s'unit à la profondeur; le second, ces modèles de l'art oratoire, où il n'entre pas moins de science que de génie. « Pour être utile à la jeunesse de cette ville et aux studieux amateurs de la langue grecque, je commencerai par l'interprétation de la *Logique* d'Aristote, afin de puiser la sagesse antique non aux ruisseaux qui en dérivent, mais à la source même[1]. Mes leçons seront également appropriées à ceux qui aiment l'éloquence et la philosophie, car sans la science du raisonnement il est impossible de s'élever à la théorie de nos devoirs... Que s'il est parmi mes jeunes auditeurs quelque noble esprit assez heureusement doué du ciel pour se sentir entraîné par je ne sais quelle secrète impulsion à l'étude des vérités éternelles, il trouvera du moins dans cette discipline intellectuelle un moyen de se guider dans le labyrinthe des

[1] « Ut non ex rivulis quorumdam, sed ex fonte ipso habeant juvenes quod hauriant. » (*Opera*, p. 119.)

controverses théologiques. » Ce trait indique assez que Paléario ne renonçait pas sans regret à l'enseignement de la science qui domine autant toutes les autres, que les choses du ciel l'emportent sur celles de la terre. On en trouve une nouvelle preuve dans le bel éloge que, dans une lettre à Bartolomeo Ricci, il consacrait à la duchesse de Ferrare, dont les talents et la piété étaient également connus en Italie : « Où trouver un exemple plus digne d'être cité que celui d'une princesse, fille d'un roi, et compagne d'un prince distingué, qui ne dédaigne pas de s'occuper des mêmes études que nous et qui y excelle? Ne savons-nous pas qu'Anne et Lucrèce, ces brillantes filles de Renée, n'ignorent aucun des secrets de la langue grecque et latine? Leur mère ne s'est point arrêtée à l'étude des lettres profanes; mais ne consultant que ses goûts élevés, et cette passion de la sainteté qui imprime un sceau presque divin à ses actions, elle consacre sa maturité à l'étude de la religion et à la méditation des choses du ciel[1]. »

[1] « Maturiore ætate se ad cœlestes artes et disciplinas theologorum retulit. » (*Opera*, p. 564.)

C'est dans la correspondance de Paléario avec Bartolomeo Ricci qu'il faut chercher les premières impressions de Paléario à Lucques, et les secrets désenchantements qui se mêlèrent à l'accomplissement de ses devoirs comme professeur : « Si je vous écris moins souvent que ne l'exigerait notre commune amitié, vous devez l'attribuer non à la négligence ou à l'oubli, mais à l'impuissance où je suis de vous témoigner dignement ma gratitude. Dieu m'est témoin que je déplore chaque jour davantage mes insipides travaux d'interprète d'auteurs grecs et latins, tâche ingrate à laquelle je suis condamné moins par ma faute que par la nécessité. J'ai toujours estimé, comme le prouvent assez mes études favorites, qu'il est honteux pour un homme capable de choses plus élevées, d'abdiquer son indépendance et de prostituer ses talents à reproduire servilement la pensée d'autrui. Mais la modicité de mon patrimoine, jointe à la dépense que m'imposent une femme élevée dans un certain luxe, des enfants habitués à ne manquer de rien, m'obligent à rester dans une condition pour laquelle je n'eus jamais aucun

goût... Je dois prendre la parole tous les jours presque sans préparation, ce qui ne convient qu'aux sophistes. Pour ne pas imiter leur exemple, je consacre toujours quelques heures à la méditation, et c'est sur le repos de la nuit que je les prends. » Malgré cet aveu échappé à Paléario dans un moment de fatigue et de tristesse, ses leçons obtinrent le plus grand succès, et attirèrent de nombreux élèves à Lucques. Engagé d'abord pour un an comme professeur, il vit son mandat renouvelé pour trois années, et l'amitié des citoyens les plus distingués qui se disputaient le privilége de le recevoir dans leurs somptueuses villas, est la meilleure preuve de la considération qu'il sut promptement obtenir par son caractère et ses talents.

Ce fut au milieu des préoccupations de cette laborieuse existence qu'il reçut la nouvelle de la mort de Bembo, auquel il rendit un public hommage dans un discours prononcé au mois de février 1547[1]. La perte de cet illustre ami, qui avait été pour lui un patron bienveillant

[1] De Republica, *Opera*, p. 127.

dans la carrière des lettres, précéda de quelques mois un deuil plus sensible encore à Paléario. Sadolet mourut à Rome, le 18 octobre de la même année, après avoir assisté, comme Contarini, à la ruine de ses espérances et à l'avortement de ses plus nobles desseins. La pacification de l'Europe troublée par la rivalité des maisons de France et d'Autriche, la réforme de l'Eglise par l'accord des princes chrétiens réconciliés au nom du Christ, tel avait été le rêve de toute sa vie, et ce rêve était déçu ! Rien de plus affligeant que ses dernières lettres. « Jours de confusions, s'écrie-t-il; siècle de troubles et de malheurs, où tout ce que l'on saisit pour raffermir la société chancelante, croule sous la main comme un mur en ruines ! » Dans sa demeure du Quirinal, entouré des hommages d'une population qui le vénérait comme un saint, il ne songeait qu'à retourner dans son humble diocèse. La maladie ne lui en laissa pas le temps. Ses derniers jours s'écoulèrent dans une indicible tristesse. « C'est à regret que je demeure à Rome, et que je mène un train de vie si contraire aux plans que j'avais formés pour

ma vieillesse !... Le silence, la solitude, voilà les seuls biens après lesquels je soupire. Ce n'est plus Carpentras, ni Saint-Félix avec ses riants jardins qu'il me faut. C'est un désert où je puisse reposer ma tête fatiguée, et mourir en paix[1] ! Cet intervalle de repos entre le temps et l'éternité que tant d'hommes ont souhaité vainement, ne fut pas accordé à Sadolet. Il expira entre les bras de son neveu qui devait perpétuer ses vertus, et avec lui disparut une des plus belles âmes qui aient honoré les lettres et la religion !

La mort de Sadolet et de Bembo privait l'Eglise de deux hommes dont la modération et la sagesse étaient estimées de tous les partis. De la génération dont ils étaient l'honneur, il ne restait plus en Italie que Pole et Flaminio, le premier alors animé de cet esprit tolérant et pur qu'il démentit plus tard si tristement en Angleterre, le second s'élevant dans ses écrits aux plus hauts degrés de la spiritualité, et célébrant

[1] « Nihil mihi tam dulce præter solitudinem et silentium... » (*Epist. Famil.* Edition romaine, p. 1106, 1107.) Voir aussi l'intéressante Thèse de M. Joly, *Etude sur Sadolet*, in-8°. Paris, 1856.

en vers dignes de Tibulle les ravissements de la foi chrétienne. Paléario aimait Pole et Flaminio; il en était aimé. A son dernier voyage à Rome, il avait trouvé près d'eux l'accueil le plus flatteur. Aussi ne laissait-il échapper aucune occasion de se rappeler à leur souvenir. Lilio Silvestri, jeune patricien lucquois, étant allé passer quelques mois à Rome, il le recommanda vivement à Flaminio, qui ne pouvait que l'encourager dans l'étude des lettres sacrées. « J'apprends, écrivait Paléario à Silvestri, que vous lisez en ce moment les épîtres de saint Paul. C'est assurément Flaminio, votre ami et le mien, qui vous a fait goûter la théologie. Dieu le bénisse abondamment pour vous avoir révélé, avec la source du vrai bonheur, la règle d'une vie pure et chrétienne!... Si je ne me trompe pas, et malgré tout mon désir de vous revoir, gardez-vous de quitter Rome et de sortir de la maison de Flaminio. Peut-être est-il en ce moment réuni à Pole. Quels fruits ne devez-vous pas retirer de vos entretiens avec de tels hommes! Moi qui ne souhaitais que votre retour, je n'y songerai plus maintenant. Patrie, famille, amis,

ce que vous avez de plus cher au monde, rien ne doit être préféré par vous aux avantages d'une si sainte compagnie[1] ! » Dans une autre lettre de Paléario, les noms de Pole et de Flaminio étaient unis dans les mêmes salutations à ceux du protonotaire Carnesecchi, « âmes pieuses et pures, » alors unies par un fraternel accord qui ne laissait pas pressentir, même à l'œil le plus clairvoyant, la triste diversité de leurs destinées.

Flaminio ne vécut point assez pour voir, dans les vicissitudes du siècle, Pole persécuteur, Carnesecchi martyr. Il mourut le 21 mars 1550, à peine âgé de cinquante-sept ans, pleuré de ses plus illustres contemporains, regretté de tous. Nul ne sut mieux exprimer ces regrets que Paléario : « La blessure faite à mon cœur par la mort de Bembo et de Sadolet n'était pas encore cicatrisée, quand il a reçu un nouveau coup, par la perte d'un homme auquel m'unissait une étroite amitié !... Mon unique occupation est de penser à Flaminio, de parler de lui, et c'est aussi le

[1] « Nullæ meæ litteræ, nullæ preces... tanti esse debent, si cum Flaminio apud Polum es, ut te loco moveas. » (*Opera*, p. 562.)

seul adoucissement à ma peine. Comme je sens que je ne saurais épuiser la douleur que me cause la perte de trois amis si précieux, j'essaye de me faire illusion, et je n'y parviens un moment qu'en me rappelant les vertus dont ils étaient ornés. J'oublie alors la tristesse des temps auxquels ces trois hommes ont été ravis, et je n'ose penser aux jours qui vont suivre. Comme l'on voit en effet une longue disette succéder tout à coup à des années heureuses où la fertilité de la terre et la faveur du ciel ont produit une grande abondance de fruits, ainsi notre âge qui a vu naître plus d'orateurs et de poëtes qu'aucun autre siècle, doit être suivi, je le crains, d'une époque stérile en génies, malgré ses agitations. En tous cas, les Bembo, les Sadolet, les Flaminio ne peuvent renaître, et avec eux toute lumière semble retirée de ce monde[1]. » Les regrets de Vettori, de Maffei, s'associèrent à ceux de Paléario, digne hommage rendu au disciple de Valdès, à l'ami de Vittoria Colonna, au poëte religieux qui par ses

[1] « Et istis occidentibus quasi solem excidisse e mundo. » (*Opera*, p. 601.)

aspirations appartient à la Réforme, mais que ses goûts pacifiques retinrent dans une Eglise qui n'a pas cessé de se glorifier de son nom, tout en censurant ses écrits.

L'année 1550, orageux solstice du siècle entre la Réforme et les guerres de religion, semble avoir été un temps d'épreuve pour Paléario. Il y a des époques dans la vie où les âmes les plus fortes sont saisies d'un profond sentiment de lassitude, où la disproportion entre l'idéal qu'elles poursuivent, et l'œuvre qu'il leur est donné d'accomplir ici-bas, leur apparaît tout à coup et les remplit de tristesse. Paléario l'éprouva. Le succès de son enseignement à Lucques ne pouvait lui faire illusion sur la stérilité du domaine où se déployait son activité, sur la décadence croissante de la religion, sur le déplorable état de l'Eglise dont il avait tant de fois sondé les plaies. Un de ses amis d'enfance, Francesco Corsini, le pressant de faire un voyage à Véroli, il lui répond tristement : « Tu me demandes quand nous nous reverrons. Hélas ! je ne le sais. J'espère cependant aller à Rome aux vacances d'été, et passer trois jours

avec vous. Mais la route est longue, ma santé délicate, et je devrai m'arrêter plus d'une fois. Te le dirai-je d'ailleurs ? Sans le désir que j'éprouve de revoir encore une fois ceux près desquels il me serait si doux de vivre et de mourir, je n'ai nul motif de souhaiter ce voyage. Tu ne saurais croire combien je suis dégoûté des pompes du sacré-collége, et l'aversion que m'inspirent certains personnages qui vivent dans le déréglement, en affichant un égal mépris pour Dieu et les hommes. Je ne saurais en vérité voir en indifférent un tel spectacle. A chaque pas je rencontrerais de nouveaux sujets d'affliction. J'avais cru que les désordres du clergé trouveraient un frein dans les censures épiscopales. Si les évêques comprenaient leurs devoirs, on verrait renaître la religion, revivre la justice et la sainteté. Puisqu'il en est autrement, qu'irais-je faire à Rome? Toi qui ne peux supporter les scandales dont tant d'autres s'accommodent si bien, vis heureux au pays des Herniques[1]. Jouis en paix des vertus, de la sainte

[1] « In Hernicis vive, fruere integritate Philonardi, sanctissimi viri, etc... » (*Opera*, p. 596.)

société de Philonardi. Je passerais plus volontiers un jour avec lui dans sa villa de Fibrène, que toute ma vie dans les palais de ces contempteurs de la religion ! »

On retrouve les mêmes sentiments dans une lettre à Giuseppe Jova, secrétaire du prince de Salerne : « Nous vivons en un temps et avec de tels hommes, que le mieux serait de fuir toute compagnie. Mais puisque cela ne se peut, résignons-nous à vivre !... Pour moi, je me prends à détester le genre humain tout entier, rendu comme méconnaissable par les enchantements d'une nouvelle Circé. Est-ce esprit de routine? Est-ce lâcheté? Il n'est plus d'homme digne de ce nom[1] ! » Dans ces jours d'amertume et de désenchantement, Paléario trouvait sans doute un accueil plus affectueux auprès des familles lucquoises qui gémissaient avec lui des maux du temps, et puisaient dans l'Evangile des motifs d'espérance et de consolation; mais il aimait surtout à reprendre le chemin de Colle, à se ré-

[1] « Cepit me incredibile odium generis humani quod vel a consuetudine, vel ignavia, veluti ab aliqua Circe est immutatum... » (*Ibid.*, p. 590.)

fugier dans son humble domaine de Cécignano. Il y a dans l'aspect des lieux qu'on aime une vertu fortifiante et consolatrice. La nature est une amie qui berce nos joies et nos douleurs : « Oh ! l'agréable et l'innocente vie que celle des champs ! s'écrie un ancien. Que ce loisir est aimable et honnête, et cette oisiveté préférable aux plus illustres emplois ! Mer, rivage, retraite paisible, vous n'inspirez que de nobles et heureuses pensées ! » Ces ravissements de Pline dans son domaine d'Ostie, Paléario les éprouvait à Cécignano, comme l'attestent ses lettres familières : « Dieu soit loué ! écrit-il à Ptérix, de ce que tu te portes bien, ainsi que ta femme et tes enfants. Pour moi, je ne puis plus supporter ce climat. Je perds la santé, et nul remède ne me soulage. Aux maux du corps s'ajoute une tristesse presque continuelle, soit que le malaise physique influant sur le moral me prédispose à cette mélancolie, soit que je ne puisse me consoler de la perte de tant d'illustres amis qui m'ont été enlevés durant ces dernières années, Bembo, Sadolet, Flaminio, Sfondrati, ces tuteurs de mon innocence, ces généreux patrons

de mes écrits, soit enfin que je voie le monde tel qu'il est, c'est-à-dire plein d'êtres envieux et méchants auxquels il faut se heurter tôt ou tard. Que ne puis-je me réfugier près de toi? Tu ne saurais croire à quel point je suis dégoûté de tout, même de l'étude. Nous passerions là-bas des journées entières, assis au soleil sur la terrasse de Cécignano. Dès le matin ou l'après-midi, nous nous promènerions à l'aventure autour de nos rustiques villas avec nos chers enfants Phédro, Lampridio, avec ta femme et la mienne. C'est à coup sûr le défaut d'exercice qui me rend malade. Ici la pluie tombe par torrents, et l'on ne peut mettre le pied dehors; là-bas le ciel est presque toujours serein. Les fermiers, dis-tu, m'attendent avec plaisir... Prépare-toi donc à me recevoir. Fais en sorte qu'il y ait à la ferme une scie, une hache, un coin, un hoyau, une bêche, une houe pour m'occuper. En attendant, vu le triste état de ma santé, nous planterons des arbres dont nos arrière-neveux béniront les ombrages [1]. »

[1] « Interea dum non bellissime nos habemus, seramus arbores alteri seculo profuturas. » (*Opera*, p. 611.)

C'est de Cécignano qu'est datée cette lettre charmante à Andrea Marino, de Milan : « Je ne faisais que d'arriver de la rivière de Gênes, quand je rencontrai ton messager avec la lettre qui m'apportait une nouvelle agréable, celle de la naissance de ton fils. A ma place qu'aurais-tu fait? Le cœur plein des sentiments que j'éprouve pour toi, n'aurais-tu pas ressenti le plus vif plaisir ? Dieu m'est témoin que je me réjouis plus de ton bonheur que du mien. Comme aux premières couches d'une dame, il y a généralement chez elle un grand concours de voisines, chacune apportant son offrande, j'ai cru que l'amitié qui nous lie me faisait un devoir de t'offrir quelque cadeau, gage visible de mon affection. J'ai chez moi de jolies statuettes représentant les Muses. Elles ne se sentent point étrangères chez des hommes d'études comme nous. Les veux-tu? Préfères-tu la peinture? Je t'enverrai les tableaux que tu voudras pour l'ornement de ta maison, car j'ai la manie de faire des acquisitions comme le Damasippe d'Horace. Si ton ambition se borne à offrir un banquet à tes amis, je t'enverrai des écrevisses

et les meilleurs poissons de nos villas voisines de la mer, pourvu toutefois que l'on n'ait pas porté chez vous de loi somptuaire, car s'il y en a une, il ne faut pas trop la violer. Je t'enverrai du moins bien des choses que la loi n'interdit pas, des fruits, des champignons, des choux exquis, des herbes odoriférantes, des violettes et des roses, ainsi que des fleurs de troène aussi abondantes chez nous dans cette saison qu'elles sont rares dans vos jardins... Tout ce que je possède est à ta disposition; tu en seras l'usufruitier comme j'en suis le propriétaire[1]. »

Ces pages, enjouées ou tristes, également inspirées par l'amour des champs, sont déjà comme une révélation de la vie domestique de Paléario. Il avait deux fils, Lampridio et Phédro, qu'il instruisait lui-même dans les lettres antiques. Deux filles, Aspasia, Sophonisba, complétaient le cercle de famille dans lequel il trouvait repos et bonheur. Père plein de sollicitude, Paléario portait dans l'affection conjugale une vi-

[1] Lettres de la Biblioth. Ambroisienne de Milan. — Lazeri, *Miscellanea*, t. II, p. 154, 155.

vacité de sentiment, une exaltation tendre et passionnée que les ans n'avaient pas amortie. Qu'on en juge par ce trait emprunté à une lettre touchante de Marco Casali, durant une séparation des deux époux. Marietta était gravement malade à Cécignano, pendant que Paléario, souffrant lui-même, attendait avec anxiété des nouvelles à Lucques. Quelques amis arrivent, avec un message rassurant. Paléario n'y peut croire, et dans une sorte de pieux délire, entrecoupé de sanglots et de larmes, il compose les vers suivants, qu'on retrouve sous son chevet au matin :

« Si mon espoir n'était dans le Christ que tu as servie fidèlement avec moi, je ne pourrais, compagne chérie, survivre à ta perte. Mais il a promis de recueillir ses enfants au séjour d'éternelle lumière. Cette espérance me console et me nourrit comme d'un nouvel amour. L'heure est proche! Attends-moi, Marietta. Je vais te rejoindre au séjour céleste! »

« Expecta campis uxor in Elysiis[1] ! »

[1] *Opera*, p. 606.

Marietta vécut, et Paléario ne connut point l'épreuve du veuvage réservée à la compagne de ses derniers jours! Ce fut peut-être en témoignage de reconnaissance pour le rétablissement inespéré de celle dont il avait pleuré la mort, qu'il fit don à l'église de la *Pieve,* de Colle, d'une somme annuelle, inscrite sur son testament, à la condition que tous les dimanches on y lirait un fragment de l'Evangile en langue vulgaire. Si cette condition cessait d'être remplie, le legs devait être reporté sur l'hospice de Santa-Maria-Novella de Florence[1].

Le temps n'était pas éloigné où les fléaux de la guerre et de la famine allaient se déchaîner sur ces paisibles régions qui avaient tant de fois offert un asile à Paléario. Sienne supportait impatiemment le joug des Espagnols, devenu de jour en jour plus pesant. Le gouverneur Jean de la Luna ayant construit une forteresse, et tenté d'y mettre garnison, fut chassé de la ville (7 février 1545). Son successeur, don Diégo Hurtado de Mendoza fit de vains efforts pour réta-

[1] Bibliothèque de Sienne, vol. A, B. X, p. 192.

blir l'autorité impériale. Elle était sourdement minée par une conspiration qui s'étendait jusqu'à Lucques, Arezzo, Pérouse, et dont le but était l'affranchissement de la Toscane, avec le concours de la France, et des bannis florentins fuyant la tyrannie de Côme I[er]. Déjà douze ans auparavant (1538) Philippe Strozzi avait donné le signal de la lutte contre les Médicis. Surpris à Montemurlo et tombé au pouvoir de ses ennemis, il n'échappa au supplice que par une mort volontaire. Mais avant de se percer de son épée, il écrivit son sublime testament, et il évoqua un vengeur. Ce fut son fils Pierre Strozzi, et avec lui cette poignée de Français qui, commandés par Montluc, se jetèrent dans Sienne, et y tinrent longtemps en échec les forces de Côme et de Charles-Quint (1554-1555). Durant ce siége mémorable, on vit se réveiller les patriotiques vertus qui avaient porté si haut la gloire des républiques d'Italie. Toutes les classes de la population rivalisèrent d'ardeur pour la défense de la patrie commune. L'héroïsme des femmes arrache un cri d'admiration à Montluc dans ses *Mémoires :* « Il ne sera jamais dit, ô dames sien-

noises, que je n'immortalise vostre nom, tant que le livre de Montluc vivra, car à la vérité vous estes dignes d'une immortelle louange. Au commencement de la belle résolution que fit ce peuple de défendre sa liberté, toutes les dames se départirent en trois bandes. La première estoit conduite par la signora Forteguerra, qui estoit vestue de violet, et toutes celles qui la suivoient aussi. La seconde estoit la signora Piccolomini, vestue de satin incarnat, et sa troupe de la mesme livrée. La troisième estoit la signora Livia Fausta, vestue toute de blanc, comme estoit sa suite avec son enseigne blanche et avoient de belles devises; je voudrois avoir donné beaucoup et m'en souvenir. Ces trois escadrons estoient composés de trois mille dames, gentilsfames ou bourgeoises. Leurs armes estoient des pics, des pelles, des hottes et des fascines... Mesme elles avoient fait un chant à l'honneur de la France, quand elles alloient à leurs fortifications. Je voudrois avoir donné le meilleur cheval que j'aye et avoir ce chant pour le mettre icy[1]. » Cette glorieuse résistance qui

[1] *Mémoires*, t. II, p. 249.

trouva un historien digne d'elle, ne pouvait indéfiniment se prolonger. Vaincu à Luzignano, Strozzi ne put couvrir à temps l'héroïque cité qui s'immolait pour la cause de l'indépendance italienne. Elle ouvrit ses portes à Marignan le 21 avril 1555. La liberté trouva un asile, et comme un dernier autel à Montalcino. Sienne, passant de l'orageuse existence des républiques du moyen âge sous le joug des Médicis, ne tomba pas sans honneur.

Ces événements qui se déroulèrent durant plusieurs années, retentirent douloureusement dans le cœur de Paléario : « Oublierai-je Sienne, si je puis prononcer ce nom sans douleur[1], Sienne toujours si hospitalière pour moi malgré la guerre qui a désolé son territoire, affamé ses habitants? » La vieille cité gibeline luttant contre un empereur, ne fut pas seule à souffrir des maux qu'enfante une guerre d'extermination. Chaque bourg, chaque point fortifié de l'Apennin à la mer, fut disputé avec un acharnement inouï par les Français et les Espagnols.

[1] « Mitto Senas, si possunt Senæ sine dolore mitti!... » Lettre à Vettori. (Manuscrit de Bâle.)

Le marquis de Marignan, lieutenant de Charles-Quint, exerça partout les plus effroyables barbaries. Point de pitié pour les partisans de Strozzi, point de grâce pour les prisonniers. Ils étaient immédiatement pendus. La terre demeura sans culture; le pays situé entre l'Arno et l'Ombrone devint un désert. C'est la Maremme, envahie dès lors par les marais dont les miasmes pestilentiels donnent la mort. La population de Sienne était tombée de trente à dix mille habitants. Cinquante mille paysans avaient péri [1]. Le domaine de Cécignano, pillé à plusieurs reprises, n'offrit durant plusieurs années aucune sécurité à ses maîtres.

Paléario ne se souvenait-il pas de ces jours de désolation, lorsque retraçant quelques années après les calamités de la guerre sur un autre théâtre, il déplorait le sort des populations visitées par ce fléau : « Ah! qui n'en connaît les tristes réalités, les moissons brûlées, les oliviers coupés, les vignes détruites, de vastes régions en proie à l'incendie, châteaux et bourgades

[1] Sismondi, *Républiques italiennes*, t. X, p. 189, 192.

s'écroulant, comme frappés de la foudre, sous le tonnerre de l'artillerie? Ceux-là le savent, hélas! qui ont assisté eux-mêmes au pillage de leur maison, au sac de leur ville; qui se voyant arracher une femme, des enfants, ont demandé la mort à grands cris sans pouvoir l'obtenir! Je me tais sur des horreurs que la plume ne saurait retracer!... Quel est l'homme assez cruel, assez ennemi de l'homme pour ne pas se réjouir de la paix, seul remède à tant de maux[1]? »

La situation de Lucques, plus heureuse en apparence, ne recélait pas moins de germes funestes pour l'avenir. Le complot d'un de ses plus illustres citoyens, Francesco Burlamachi, qui aspirait à délivrer sa patrie de toute dépendance à l'égard de la papauté et de l'Empire, avait excité de vives défiances à Rome et à Madrid, tout en rallumant les convoitises des Médicis, qui, dominateurs absolus de Florence, maîtres de Pise, ne songeaient qu'à étendre leur autorité sur toute la Toscane. Une raison parti-

[1] *Oratio de Pace*, p. 221.

culière désignait d'ailleurs Lucques à la sévérité du pontife romain. Malgré les rigoureux édits de la seigneurie, la Réforme n'avait pas cessé de s'y maintenir et d'y faire des progrès. La Parole sainte, autrefois expliquée sous les voûtes de San-Frédiano par la voix de Martyr, trouvait un asile au foyer des pauvres comme au palais des plus nobles familles. Elle était lue, méditée dans des réunions furtives, mystérieuses, dont les membres s'abstenaient de toute participation aux actes du culte catholique. L'inquisition s'en émut, et par divers décrets, dont le dernier porte la date du 24 septembre 1549, elle ordonna, sous les peines les plus sévères, que tous les citoyens sans exception fussent tenus d'assister aux cérémonies de l'Eglise romaine. Cet édit parut insuffisant, et le saint-office, devenu plus défiant, enjoignit à l'évêque de Lucques, Bartolomeo Guïdiccione, de se porter comme commissaire inquisiteur pour l'extirpation de l'hérésie dans son diocèse. A cette nouvelle la consternation se répandit dans la cité. Un sénateur, apparenté à plusieurs membres du sacré collége, Jacopo Arnolfini, fut dépêché à Rome pour essayer de

conjurer l'orage. Ses protestations et ses prières obtinrent à la république quelques années de répit. L'avénement de Caraffa, sous le nom de Paul IV, y mit un terme. A l'âge de soixante-dix-neuf ans, cet implacable vieillard semblait ne tenir à la vie que par l'orgueil du pouvoir exalté jusqu'au délire, et une haine sans borne contre l'hérésie. Sa légende favorite était le mot du psalmiste : *Super aspidem et basiliscum ambulabis*[1], qu'il appliquait à la fois aux protestants et aux Espagnols. L'ambassadeur vénitien, Navagero, l'a peint en traits expressifs, que l'on n'oublie plus : « D'une nature bilieuse et sèche, d'une solennité extraordinaire dans toutes ses actions, il semble né pour tout faire plier sous sa volonté. Quand il marche, c'est à peine s'il touche terre. Son corps est tout nerfs. Dans ses regards et dans tous ses mouvements éclate une vigueur juvénile... Il est véhément et bouillant dans toutes ses actions, mais pour ce qui est de l'inquisition, cette véhémence est indicible. Sa Sainteté néglige souvent les jours

1 « Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic. »

qu'elle a réservés au consistoire. Mais nul événement ne pourrait l'empêcher de paraître aux séances du jeudi, consacrées aux délibérations du saint office. Je me rappelle que tout le monde courait aux armes dans Rome, quand vint la nouvelle de la prise d'Anagni par les Espagnols, car chacun était dans l'épouvante de perdre la vie et les biens. C'était un jeudi, jour de l'inquisition. Le pape seul demeura impassible, traitant et parlant des choses de cet office, comme si les ennemis n'avaient pas été aux portes de Rome[1]. » Ce pontife terrible, qui n'eut de faiblesse que pour ses neveux, trouvait un digne instrument dans le grand inquisiteur, Michele Ghislieri, plus tard Pie V. L'Eglise évangélique de Lucques ne pouvait échapper à leur attention. Saisis par les agents du saint office, plongés dans les cachots, soumis à la torture, les réformés lucquois furent appelés à donner des preuves de leur constance dans la persécution. Beaucoup cédèrent, et obtinrent la

[1] Armand Baschet, *La Diplomatie vénitienne* et *les Princes de l'Europe au seizième siècle*, p. 188, 189.

vie au prix d'une rétractation solennelle. Cette nouvelle, accueillie à Rome par un cri de triomphe, se répandit hors de l'Italie, dans les rangs des exilés religieux, comme un sujet d'humiliation et de deuil. De sa retraite de Strasbourg, Pierre Martyr, toujours attentif aux épreuves de ses compatriotes, épancha sa douleur dans une éloquente lettre aux réformés lucquois : « Comment pourrais-je retenir mes gémissements, quand je pense qu'une tempête affreuse a désolé la florissante Eglise de Lucques, sans en laisser pour ainsi dire de vestiges ! Ceux qui vous connaissent pouvaient craindre que vous fussiez trop faibles pour tenir tête à l'orage. Mais moi j'étais loin de m'attendre à vous voir succomber si honteusement. Vous connaissiez la fureur de l'Antechrist et le danger qui menaçait vos têtes, quand vous refusiez de fuir et de profiter de ce que certaines personnes nomment la ressource des faibles, et de ce que j'appelle, moi, une précaution sage dans certaines circonstances. Ceux qui estimaient votre courage disaient : Ces généreux soldats du Christ ne fuiront point, parce qu'ils sont déterminés à assu-

rer au prix de leur sang les progrès de l'Evangile dans leur patrie, parce qu'ils ne veulent pas rester au-dessous des glorieux exemples que leurs frères leur donnent chaque jour, en France, en Belgique, en Angleterre! Ah! que ces nobles espérances ont été cruellement déçues! Quel sujet d'orgueil et de joie pour nos oppresseurs! C'est avec des larmes plutôt qu'avec des paroles qu'il faut déplorer cette lamentable catastrophe[1]! » La lettre de Pierre Martyr, apportée à Lucques à travers mille périls, produisit dans les cœurs une humiliation salutaire. Trop faibles pour affronter courageusement le martyre, les protestants lucquois n'étaient point incapables d'accomplir un sacrifice pour les croyances qui leur étaient chères. Ils envisagèrent avec calme la pensée de l'émigration, et s'y préparèrent en silence. Ils dirent adieu à leur beau pays, à leur ciel si doux et si pur, à leurs riantes demeures qu'ils allaient échanger contre les misères de l'exil. Les premiers départs s'effectuèrent en 1555. Vincenzo Mei, Philippo Rustici, Paolo

[1] Petri Martyris *Opera*, p. 171, 172.

Arnolfini donnèrent l'exemple que suivirent à diverses époques les Micheli, les Diodati, les Burlamachi, les Calandrini et bien d'autres dont le nom est inscrit sur le livre d'or du Refuge. Genève les reçut, et ne compta pas de meilleurs citoyens que ces bannis volontaires dont l'esprit ou le nom s'est perpétué jusqu'à nos jours dans les plus nobles familles de la république[1].

Paléario ne fut pas témoin de ces derniers événements, mais il les pressentit, et toutes les épreuves de la congrégation évangélique de Lucques furent les siennes. Ses lettres au réfugié italien, Celio Secondo Curione, malheureusement perdues, pourraient seules nous éclairer sur son attitude et son rôle, durant les jours qui précédèrent la dissolution d'une Eglise à laquelle il appartenait à tant de titres, et que sa voix avait plus d'une fois sans doute instruite ou édifiée en secret. Suspect en matière de foi, il ne l'était pas moins, comme professeur, aux yeux des partisans des vieilles traditions scolastiques, et l'esprit de routine allié à l'envie ne lui épar-

[1] Charles Eynard, *Lucques et les Burlamachi*, p. 183, 185.

gnait pas des attaques auxquelles il se montrait trop sensible. Déjà, en 1550, un second professeur d'éloquence latine, Antonio Bandinelli, avait été appelé à Lucques, à la requête des adversaires de Paléario, qui l'accusaient de téméraires innovations, et l'académie avait été pour ainsi dire divisée en deux camps[1]. Paléario crut devoir justifier devant le conseil des *Anziani* la méthode d'enseignement qu'il avait suivie. A ses yeux, l'étude de l'éloquence ne pouvait se séparer de la philosophie et du droit, et ce n'était pas trop des efforts réunis de la critique, de l'imagination et du goût pour commenter dignement Cicéron et Démosthènes. Malgré son enthousiasme pour les monuments de l'antiquité sacrée, il rendait hommage à la noble influence exercée par les philosophes grecs, suivant ainsi l'exemple des premiers apologètes de l'Eglise qui voyaient dans la culture antique une préparation à la foi chrétienne : « Comme de jeunes

[1] Lucchesini, *Storia di Lucca*, t. IX, p. 41, 42. Malgré le témoignage de Castelvetro, Tiraboschi s'est trompé sur la date de l'arrivée de Bandinelli, et sur les motifs de la retraite volontaire de Paléario cinq ans après. (T. VII, p. 1454.)

arbres, nés sur un sol ingrat et transplantés sur un terrain fertile, se couvrent des plus beaux fruits, ainsi les lettres ont prospéré sous le ciel de la Grèce, et grandi sous l'influence d'une langue riche, élégante, harmonieuse. Les diverses parties de la science réunies en faisceau, se sont fondues pour ainsi dire en une philosophie amie de la vérité, éprise à la fois du divin et de l'humain, offrant une règle à la vie, contenant le secret du bonheur sur la terre, de l'immortalité dans le ciel. La Grèce a resplendi de l'éclat des systèmes et des sages, comme le firmament d'étoiles[1]. » Victorieuse par les armes, Rome emprunta la civilisation des vaincus, et transmit au monde l'héritage précieux dont chaque nation, chaque cité doit réclamer sa part. C'est le rôle des hommes préposés à l'éducation de la jeunesse de ne pas laisser périr ces nobles traditions, de maintenir dans les âmes le culte du bien et du beau, que l'éloquence doit raviver sans cesse. Faisant un retour sur lui-même et sur son enseignement tant calomnié, il rappela,

[1] « Illustrata est Græcia disciplinis et ornata sapientibus, veluti sideribus cœlum. » (*Opera*, p. 154.)

non sans fierté, les services qu'il avait rendus à l'université de Lucques : « J'ai essayé de briser dans vos murs les chaînes de la barbarie scolastique, de dissiper l'ignorance dans laquelle la jeunesse était retenue captive. J'ai discouru des journées entières à la maison, à l'académie, au sénat. Il n'a pas dépendu de moi que ce fût à la tribune[1]. J'espérais, ô sénateurs! obtenir en retour votre faveur. Ce n'est donc pas sans étonnement que je me vois exposé aux chuchotements ou aux attaques ouvertes de l'envie. Alors que je m'y attendais le moins, et que je ne sollicitais pas même une prolongation de mes fonctions, tant elle semblait assurée, quelques-uns de mes amis ayant également à cœur les intérêts de la jurisprudence et de l'art oratoire, ont demandé le renouvellement de mon mandat, et n'ont essuyé qu'un refus!... Est-ce là, je vous le demande, le prix de mes veilles, la récompense de mes travaux, dans une cité que j'espérais pouvoir honorer par mes leçons et par mes écrits? » Le langage de Paléario ne blessa pas

[1] « Declamavi totos dies domi, in ludo, ante curiam, utinam licuisset in senatu! » (*Opera*, p. 159.)

les magistrats auxquels il était adressé, et sa plainte parut légitime. Mus par un sentiment de justice, désireux de retenir un homme dont les talents répandaient un vif éclat sur l'académie, ils le pressèrent d'y continuer ses leçons. Il se rendit à leurs prières, et reprit ses fonctions jusqu'à la fin de l'année 1554. De graves événements allaient s'accomplir. Paléario ne put les voir approcher sans douleur. En recueillant dans le secret de l'intimité les confidences de tant de citoyens distingués, ses élèves ou ses amis, déjà résolus à quitter leur patrie, il dut sentir se relâcher les liens qui l'attachaient lui-même à la république lucquoise. Parmi les sombres perspectives qui se présentaient de toutes parts aux disciples de l'Evangile, la pensée de l'émigration s'offrit-elle à son esprit? Peut-être un instant, mais il la repoussa. Il était de ces âmes tendres, mais fortes, auxquelles il en coûte plus de faire le sacrifice de la patrie que celui de la vie. On ne doit pas le regretter pour sa gloire. S'il eût suivi l'exemple que lui donnaient tant d'autres enfants de la Péninsule, la réforme italienne eût compté une tombe de plus sur la terre

étrangère, un martyr de moins sur son propre sol, et le sang d'un martyr n'est jamais perdu!

Quoi qu'il en soit, la résolution de quitter Lucques semble avoir été prise par Paléario avant les plus mauvais jours de la république. La péroraison d'un discours sur le bonheur (*De Felicitate*), le dernier qu'il ait prononcé devant la seigneurie, contient le passage suivant, qui est une révélation et un adieu : « Connaître Dieu, le servir, tel est le but de la vie... Il n'est pas d'aliment plus nécessaire à l'âme que la méditation des choses célestes. Telle est, ô sénateurs! l'ardeur du désir qui me presse de m'y consacrer tout entier que je vous supplie en présence du peuple, dans ce moment le plus favorable pour demander et obtenir une grâce, de me permettre de déposer dans la maturité de l'âge ce fardeau de l'enseignement qui paraîtra plus léger à ceux qui sont dans la vigueur du talent et de la jeunesse. Ainsi je pourrai mieux répondre non à l'appel de l'homme, mais à celui de Dieu, qui est l'inspirateur de toute bonne pensée, et qui produit en nous le vouloir et l'exécution selon son bon plaisir. Mais tu nous

commandes, ô Dieu! la reconnaissance, et comment la témoignerai-je dignement à ceux qui m'ont nourri, entretenu avec tant d'amour pendant plusieurs années? C'est à toi, tout-puissant et tout bon, que je veux les recommander. Protége, conserve cette république où les lettres ont toujours été en honneur, et qui n'a jamais fait de tort à personne. Bénis cette cité hospitalière et bienveillante, qui ne veut pas régner par la terreur, et ne répand que des bienfaits sur ses voisins. Roi du ciel et de la terre, bénis ce peuple; comble-le de tes meilleures prospérités! »

Ces sentiments demeuraient gravés dans le cœur de Paléario, quand il quitta la Toscane pour se rendre à Milan, au mois d'octobre 1555. Le célèbre Majoraggio, professeur de belles-lettres à l'université de cette ville, étant mort le 4 avril précédent, les magistrats milanais, jaloux de maintenir la renommée de leurs écoles, ne crurent pouvoir lui donner un plus digne successeur que Paléario. Il n'hésita pas à répondre à leur appel.

CHAPITRE SIXIÈME

Le jésuite Lazeri comparant la vie de Paléario à une tragédie, la divise en cinq actes correspondant aux lieux où il vécut. Sa jeunesse s'écoule à Rome, au milieu des enchantements du siècle de Léon X, interrompus par la catastrophe de Bourbon. Sienne nous offre le tableau de sa virilité aux prises avec les premières difficultés de la vie. Lucques est une halte pleine de mélancolie entre l'âge mûr et la vieillesse. Enfin Milan nous livre le secret des dernières pensées, des suprêmes aspirations couronnées par le sacrifice dont le théâtre nous ramène au point de départ de cette étude. Paléario rentrant à Rome, captif de l'inquisition, nous rappelle les confesseurs de la primitive Eglise,

venus d'Antioche ou d'Ephèse sous la garde d'un centurion, pour expirer dans les jardins de César ou sur l'arène du Colisée, douloureux rapprochement qui s'impose à l'histoire comme la seule apologie digne de ceux qui, dans la Rome païenne ou la Rome catholique, scellèrent également leur foi de leur sang.

C'est trop anticiper sur l'avenir, que d'évoquer les derniers jours de Paléario, au milieu des témoignages de considération et de faveur qui lui furent prodigués à Milan. Il les retraçait en ces termes dans une lettre à ses fils qu'il avait dû laisser avec leur mère en Toscane, et dont il fut séparé pendant une année. Les souvenirs du lettré, les touchantes sollicitudes de l'époux et du père préoccupé de l'avenir de ses enfants, et leur adressant les plus sages conseils, donnent un intérêt à part à ces pages de correspondance domestique qui s'intercalent naturellement dans le récit : « Je suis arrivé à Milan le 17 octobre. La ville m'a paru si agréable que si je n'étais séparé des êtres qui me sont le plus chers, j'aimerais ce pays et j'oublierais la Toscane. Mais il n'est pas de lieu qui puisse me plaire, de cité

qui ne me semble un désert loin de vous. Crassi m'a très bien reçu, et je loge encore dans son palais. D'après ses conseils, j'ai visité l'un après l'autre tous les membres du sénat, personnages distingués qui m'ont accueilli très gracieusement, et qui sont venus me voir à leur tour. Le 4 des calendes de novembre (29 octobre), j'ai fait un discours à Sainte-Marie de Scala, en présence du sénat, du gouverneur et des magistrats de tous les ordres réunis, auxquels s'étaient joints les professeurs de la faculté de droit et des lettres. L'affluence était telle non-seulement dans l'église, mais dans les rues voisines, que l'on pouvait à peine circuler. Le lendemain, j'ai été installé au gymnase, dans lequel, si j'en crois un des seigneurs de Milan, saint Augustin a rempli les mêmes fonctions que moi, avec cette différence toutefois qu'il n'avait à expliquer que les auteurs latins, et que je dois aussi expliquer les auteurs grecs. Je vous donne tous ces détails, afin que vous les transmettiez à nos amis dont je connais la sollicitude, et aussi pour vous encourager à la vertu, à l'amour des lettres, seul patrimoine

que je puisse vous laisser. Notre fortune est peu de chose, et notre domaine, s'il mérite ce nom, est de plus d'agrément que de profit, en un temps surtout où la guerre qui désole le territoire de Sienne, nous prive du plus clair de nos revenus, celui de notre troupeau. L'impôt de la ville a été doublé. Chaque jour amène de nouvelles taxes qui nous épuisent. C'est vous dire assez, mes chers enfants, quelle est notre position. Vos sœurs grandissent; il faudra bientôt les marier, leur donner une dot, et il ne reste pas un denier à la maison. La récolte du blé peut manquer, et nous n'avons de ressources que dans une extrême économie. Je tâcherai de réduire mes dépenses pour épargner, non sans peine, sur mes modestes appointements, car la guerre avec la France rend tout plus cher ici. Dieu veuille que je trouve à Lucques des gendres, tels que je puis en souhaiter pour mes filles, d'honnêtes marchands qui nous viennent en aide, car autrement nous serions exposés à manquer du nécessaire. La libéralité des Lucquois est presque royale. C'est à toi, mon cher Lampridio, en ta qualité de fils aîné, de cultiver

leurs dispositions bienveillantes à notre égard, afin que l'absence ne les refroidisse point. On l'a dit avec raison : Il en est de l'amitié comme des fleurs que vivifie la rosée. Ce sont les égards, les petits soins qui l'entretiennent. Console, s'il en est besoin, ta mère chérie. Le courage ne lui manque pas; mais elle est femme. Veille sur tes sœurs. Prends garde que Phédro, mon fils bien-aimé, ne se laisse entraîner par les mauvaises compagnies, si dangereuses à son âge. Résiste toi-même aux conseils qui pourraient t'égarer. Je regrette doublement notre séparation qui vous laisse sans appuis, dans un âge si tendre. Tu peux être, Lampridio, le soutien de la famille, et j'aurai alors ce bonheur, d'obtenir de mon vivant un privilége qui n'est pas toujours accordé aux morts. J'approuve fort les projets de votre mère à l'égard de nos fermiers. Ne faites rien sans elle. Révérez son autorité, comme celle d'une personne que je chéris plus que ma propre vie. Les nouvelles de vos études m'ont comblé de joie. Je désire, mon cher Lampridio, que tu deviennes toujours plus savant dans les lettres grecques, puisque tu te destines

à la philosophie. Quant à toi, Phédro, tu dois t'appliquer surtout à la langue latine, puisque tu préfères le droit. Puissent les hommes reconnaître en vous non-seulement de bons fils, mais encore des élèves qui font honneur à leurs maîtres[1] ! »

Ces préoccupations domestiques étaient un aiguillon de plus à l'activité de Paléario comme professeur. Son discours d'installation répondit à l'attente générale, et parut digne de l'université qui avait inscrit au nombre de ses maîtres le célèbre Alciat, et qui rivalisait d'éclat avec celle de Pavie. Cette émulation profitait à toutes deux : « L'université de Pavie, une des plus renommées de l'Europe, est voisine de votre cité. Ses professeurs viennent vous demander quelquefois l'hospitalité qu'ils vous rendent à leur tour. Ce que les vacances d'été retranchent aux études pavésannes, elles vous le donnent en doctes entretiens, en controverses académiques pleines d'intérêt et de vie. De là vient qu'ha-

[1] « Non modo filios mihi jucundissimos obligisse, sed alumnos etiam disciplinæ meæ. » (*Opera*, p. 614.)

bitués pour ainsi dire dès le berceau à parler, à discourir élégamment; les jeunes Milanais ont horreur de la barbarie. Instruits à l'école de la vraie philosophie, ils ne sauraient se contenter de vains discours, responsabilité qui n'est pas sans péril pour un maître, si l'indulgence de ses élèves n'égale leur amour du savoir[1]. » Aux écoles de Milan se formaient ces jeunes patriciens, qui, dans les provinces de la Péninsule soumise à la domination espagnole, représentaient avec un esprit plus flexible l'autorité de Philippe II. La connaissance du droit ne leur était pas moins nécessaire que celle des lettres, et Paléario était également capable de les diriger dans cette double étude. Des cités de l'Espagne, comme de celles de la Belgique et de l'Italie, on accourut bientôt à ses leçons. Matteo Toscano, un de ses disciples les plus distingués, se rappelle avec bonheur le jour où il l'entendit pour la première fois discourant sur l'antiquité comme un contemporain d'Auguste et de Périclès : « Si j'ai acquis, dit-il, quelque intelligence

[1] Oratio XIII, *Opera*, p. 200.

de la littérature grecque et latine, c'est à lui que je le dois. Il a composé des vers dignes du poëte de Mantoue[1]. » Dans une lettre à Francesco Bolognetti, Lollio de Ferrare, déplorant la mort de Corradio, l'oracle de l'université de Bologne, déclare Paléario seul capable de le remplacer. « Il a été donné, remarque-t-il, à peu d'hommes de nos jours d'exceller comme lui dans l'éloquence et la poésie[2]. » Les seigneurs de Milan ne pouvaient méconnaître les services d'un homme dont l'enseignement donnait tant d'éclat à leur université. Jaloux de l'y retenir, ils lui décernèrent le droit de bourgeoisie, ainsi que plusieurs immunités municipales, et ils augmentèrent son traitement, afin qu'il pût vivre honorablement avec sa famille. « Votre libéralité, leur écrivait Paléario, dépasse toute mesure. Un de vos bienfaits n'attend pas l'autre; on dirait que non contents de me combler de vos faveurs, vous voulez en quelque sorte m'en accabler. Aussi, malgré tout mon désir de vous témoi-

[1] *Peplus Italiæ*, cité dans le manuscrit Bandini de Florence.
[2] Bartolomei Riccii *Epistolæ*, lib. I, p. 77.

gner ma gratitude, je dois confesser mon impuissance et m'avouer vaincu dans la lutte[1]. »

Les lettres conservées à la Bibliothèque Ambroisienne, et publiées par Lazeri, répandent une lumière inattendue sur le séjour de Paléario à Milan. On y voit, par une requête adressée au sénat vers 1560, qu'il habitait une maison voisine de Saint-Benoît, dont le loyer s'élevait à trente-six écus par an. Pour en rendre le séjour plus agréable à sa famille, il y fit d'importantes réparations. Derrière la maison était un terrain couvert de ronces et de débris. Il le fit déblayer avec soin, et y traça un jardin avec lequel on communiquait par une galerie. Une allée exposée au midi lui offrait une promenade quotidienne, à laquelle s'associaient quelques-uns de ses élèves attirés par le charme de ses entretiens[2]. Des fleurs réjouissaient ses yeux, et la vigne entrelaçant ses rameaux aux arbres fruitiers plantés de distance en distance, lui rappelait le domaine de Cécignano qu'il ne revit plus

[1] Lazeri, *Miscellanea*, t. II, p. 162.

[2] « Et aliquando cum juvenibus ad se venientibus disserendo in hortis spatiari. » (*Ibid.*, p. 175.)

que rarement. Rien ne parut manquer à son bonheur quand sa femme et ses enfants vinrent le rejoindre après une longue séparation.

Mais l'époque où vivait Paléario n'était pas de celles qui promettent le repos, et s'il y a des âmes faciles au bonheur, il en est qui portent noblement le poids des tristesses de leur temps, et qui ne veulent point être consolées. Moins heureux que ceux de ses amis qui avaient quitté l'Italie, et obtenu comme prix de ce sacrifice la libre profession de l'Evangile sur la terre étrangère, Paléario devait refouler dans son cœur l'expression des sentiments qui lui étaient le plus chers, assister, muet témoin, aux épreuves de ceux dont il partageait la foi, se consumer dans l'attente incessamment trompée d'un concile qui mettrait un terme aux maux de la chrétienté. Durant ces tristes années de servitude et de silence, son unique consolation fut l'étude de la Parole sainte et des docteurs qui l'avaient commentée avec le plus de savoir et de piété. Le séjour de Milan était particulièrement favorable à ses méditations. La vieille basilique de Saint-Ambroise lui rappelait les premiers âges

de l'Eglise chrétienne, et en errant sous ses voûtes, il se croyait le contemporain du grand évêque qui avait plaidé victorieusement la cause du christianisme contre Symmaque, et donné à l'Empire en dissolution l'exemple de toutes les vertus. Il y retrouvait également les traces de l'homme le plus étonnant de l'Eglise latine, « de celui qui porta le plus d'imagination dans la théologie, d'éloquence et même de sensibilité dans la scolastique[1]. » Errant d'Afrique en Italie, professeur à Milan comme il l'avait été à Tagaste et à Carthage, mais déjà touché des exhortations d'Ambroise, Augustin passait du panégyrique d'un consul aux spéculations sublimes qui entr'ouvraient un monde nouveau à son génie ardent, à son âme tourmentée du double besoin de croire et d'aimer. Dans son enthousiasme pour Augustin, Paléario dut relire plus d'une fois cette page incomparable des *Confessions*, où le fils de Monique a décrit l'événement décisif de sa vie. Quelle scène que

[1] Villemain, *De l'Eloquence chrétienne dans le quatrième siècle.*

celle qui n'eut qu'Alype pour témoin, saint délire de la pénitence, mystérieux combat d'une âme qui lutte avec Dieu comme Jacob avec l'Ange, et qui demeure victorieuse! « Je me jetai à terre sous un figuier, je ne sais pourquoi, et je donnai un libre cours à mes larmes. Elles jaillissaient à grands flots comme une offrande agréable pour toi, ô mon Dieu! et je t'adressais mille choses, non pas avec ces paroles, mais dans ce sens : O Seigneur! jusques à quand t'irriteras-tu contre moi? Ne te souviens plus de mes anciennes iniquités! car je sentais qu'elles me retenaient encore. Je laissais échapper ces mots dignes de pitié : Quand, quel jour, demain, après-demain, pourquoi pas encore? Pourquoi cette heure n'est-elle pas la fin de ma honte? Je me disais ces choses, et je pleurais avec amertume dans la contrition de mon cœur. Voilà que j'entends sortir d'une maison une voix, comme celle d'un enfant et d'une jeune fille qui chantait, et répétait en refrain ces mots : Prends, lis! Prends, lis[1]! » Cette voix, qui fut comme

[1] Nous reproduisons la belle traduction de M. Villemain, *Mélanges*, t. III, p. 461, 462.

une révélation pour Augustin et le conduisit au port du salut après les orages de sa jeunesse, Paléario l'avait entendue encore adolescent dans le secret de son cœur, et il avait cherché dans l'Ecriture sainte la règle de sa foi, l'idéal de l'Eglise qui doit porter le message du Christ à tous les peuples de la terre. Mais à quelle distance n'était pas cet idéal de la réalité qui s'offrait à ses yeux ! Infidèle à sa mission, égarée dans les voies du siècle, l'Eglise avait perdu la trace de son divin fondateur, et les discordes, les schismes, les apostasies avaient été le châtiment de son infidélité. Le remède à tant de maux était la réconciliation des princes chrétiens, et la réunion d'une assemblée comptant dans son sein les hommes les plus religieux de l'Europe. Ce n'était pas trop de leurs efforts réunis, pour abolir les abus, restaurer la saine doctrine, et reconstituer « l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. »

Ce vœu de Paléario et de ses plus illustres amis, déçu en 1541 aux conférences de Ratisbonne, ne devait pas rencontrer moins d'obstacles quinze ans plus tard. L'état politique de

l'Europe avait subi, il est vrai, d'importants changements. La rivalité de la France et de l'Autriche qui avait rempli la première moitié du siècle, semblait toucher à son terme. Les grands acteurs qui avaient si longtemps occupé la scène, Henri VIII, François 1er, Soliman, avaient disparu tour à tour. Charles-Quint retiré à Saint-Juste, n'emportait de son rêve de monarchie universelle que le désenchantement d'une âme qui survit à sa fortune. Philippe II s'essayait à régner, et nul ne savait encore ce que devait déchaîner de maux sur ses contemporains ce petit-fils de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle. Le trône impérial était échu à un prince aimé de ses sujets, et qui, dans ses Etats héréditaires, manifestait un esprit de tolérance supérieur à son temps. L'élévation de Ferdinand excita partout les plus vives espérances. Paléario s'en rendit l'interprète : « Je ne saurais vous exprimer, écrivit-il à ce prince, les sentiments de confiance et de joie que votre avénement a ranimés dans le cœur des hommes de bien. Moi qui ne me consolais que par la pensée de vous voir empereur avant ma mort,

je mourrai content[1]. Mais écoutez, je vous en supplie, ce que le Christ lui-même vous dit par ma bouche. Tous vos efforts doivent tendre à relever la république chrétienne déchirée par les sectes, affaiblie par les luttes des princes, déshonorée par les vices de ceux qui devaient lui donner de tout autres exemples. Mettez-vous à l'œuvre courageusement. A votre signal, les docteurs les plus pieux accourront pour vous aider de leurs conseils, et vous aider dans cette noble entreprise. » Mais le calme était nécessaire pour l'accomplissement d'un si grand dessein, et la trêve de Vaucelle ne fut qu'un court armistice entre la France et l'Espagne. Henri II continuait François Ier; le duc de Guise franchissant les Alpes à la voix de Paul IV, donnait le signal de la *guerre sainte* en Italie. La voix de Paléario se perdit au milieu du tumulte des armes. La paix de Cateau-Cambrésis (avril 1559) lui rendit l'espérance. Une entrevue solennelle entre les souverains catholiques était annoncée; Milan devait en être le théâtre. Paléario com-

[1] « Nunquam profecto moriar quin beatius moriar. » (Lazeri, t. II, p. 163.)

posa pour cette circonstance une harangue où il exaltait les bienfaits de la paix rendue à l'Europe, et de la restauration religieuse qui pouvait en sortir : « La république chrétienne traverse une crise difficile. C'est à votre sagesse, ô princes, d'y remédier. Un grand cri s'est élevé du fond de l'Allemagne, dénonçant la décadence de la foi, et tous les cœurs se sont émus. C'est le privilége de tout homme, mais surtout du disciple de Jésus-Christ, de porter en soi un sens du divin qui ne saurait être impunément violé... De toutes parts donc les théologiens ont été invoqués, et la variété de leurs interprétations popularisées par l'éloquence a enfanté une telle diversité de sectes, qu'il n'est pas de ville, de bourg, de château, ou même de rustique chaumière qui ne soit agitée par la discorde des opinions. L'Allemagne et la Suisse sont partagées en deux camps; la Hongrie, la Bohême et l'Autriche sont frémissantes; l'Angleterre est entraînée vers le schisme; la France ressent les premiers ébranlements causés par les novateurs religieux; l'Espagne les poursuit sans pitié; l'Italie les bannit de son sein. Par-

tout des tumultes, des révoltes, des supplices, et dans les schismes qui en sont la conséquence, le lien de la charité se relâche et se rompt. Quoi de plus opportun que l'union des princes en de telles circonstances! Pour rendre la paix au monde, il faut convoquer des assemblées régulières où les députés des princes et des peuples soient entendus, où il soit loisible à chacun de se présenter et de dire son avis, sans avoir à craindre aucun mal... Le souverain pontife, dans sa sagesse, ne s'opposera pas à la réunion d'un concile où les représentants de la chrétienté tout entière puissent conférer entre eux, discuter les points en litige, poser les bases d'un accord entre les divers membres de la république chrétienne. Si ce jour luit enfin pour nous, vous verrez ce beau spectacle que je contemple déjà des yeux de la foi, la concorde produisant son divin fruit, les nations abdiquant leurs haines séculaires prêtes à se rallier sous l'étendard du Christ toujours redouté des infidèles[1]. » Cette harangue où les

[1] Oratio de Pace. (*Opera*, p. 222, 223.)

idées de réforme étaient habilement mêlées aux projets de croisade, ne fut pas prononcée. L'entrevue de Milan n'eut pas lieu. Un article secret du traité de Cateau-Cambrésis stipulait, il est vrai, la convocation d'un concile pour l'apaisement des troubles religieux de l'Europe. Mais les monarques qui l'avaient signé, songeaient moins à régler l'esprit d'innovation qu'à le comprimer dans leurs Etats respectifs. A peine rentré en Espagne, Philippe II inaugurait ses *auto-da-fé*. L'arrestation d'Anne Dubourg en plein parlement précédait de quelques jours à peine la fin tragique de Henri II. Le pape Paul IV, un pied dans la tombe, protestait de son dédain pour l'œuvre commencée à Trente, et repoussait tout plan de réforme qui n'émanerait pas de lui seul : « Qu'ai-je besoin d'un concile, s'écriait-il, puisque je suis au-dessus de tout? N'est-il pas dérisoire d'envoyer délibérer dans les montagnes quelques pauvres évêques, assistés de docteurs aussi ignorants qu'eux? Croit-on que ces gens-là soient plus propres à réformer le monde que le vicaire du Christ, assisté de ses cardinaux, l'élite et les

colonnes de la chrétienté? » En s'exprimant avec cette brutale franchise, Paul IV trahissait les vrais sentiments de la papauté à l'égard d'un concile, même restreint à l'épiscopat catholique, et il justifiait l'amer langage de Calvin : « Or je ne vois nulle raison pourquoi les papes doivent tant craindre les conciles, sinon que le tremblement accompagne inséparablement la mauvaise conscience. Ils ont fui un tel remède, ni plus ni moins qu'un malade ayant le corps tout couvert de plaies, craint tout attouchement du médecin, tant doux et pitoyable qu'il puisse être [1]. »

Le successeur de Paul, Jean de Médicis, pape sous le nom de Pie IV, semblait plus disposé à satisfaire les vœux de la chrétienté. D'un caractère bienveillant, d'un visage serein, d'un abord facile, il espérait, disait-il, accomplir, avec la grâce de Dieu, quelque chose de bien. Mais il ajoutait tristement : « Nous sommes seul pour un si grand fardeau! » Ce n'est pas qu'il ne fût

[1] Commentaire des Epîtres canoniques. — Lettre au roi d'Angleterre, 28 janvier 1551.

vivement pressé par les princes de tenir la solennelle promesse qu'il avait faite en conclave. La France, joignant la menace aux prières, parlait de réunir un concile gallican, cet épouvantail de la papauté. L'Empereur allait plus loin, et le petit-fils de la Catholique Isabelle ne demandait pas moins que la réforme des abus de la cour romaine, l'épuration du clergé, un culte plus édifiant, l'instruction du peuple par la prédication et les écoles. Il exigeait que des lettres de convocation fussent adressées aux nations protestantes. Quoique le schisme parût définitivement accompli dans une moitié de l'Allemagne, en Suisse et en Angleterre, Calvin ne repoussait pas l'idée d'un concile libre et universel, qui serait comme les états généraux de la chrétienté : « Qu'on nous octroye, disait-il, un concile auquel il nous soit permis de maintenir la cause de la vraie religion, et de parler franchement, et si nous refusons de nous y trouver, on pourra nous condamner comme rebelles et obstinés. Mais tant s'en faut que nous y puissions avoir autorité de bien et droitement parler, qu'il ne faut point douter que

nous ne serions pas même reçus à nos défenses justes et raisonnables. Car ceux qui ne peuvent porter aucunes admonitions et remontrances, tant douces et bénignes soient-elles, voire comme un petit bruit sourd, de quelles oreilles pourraient-ils recevoir les tonnerres résonnants de la vérité [1] ? » Les tergiversations du pape marchandant un sauf-conduit aux députés protestants, disaient assez l'accueil qui leur était réservé. En déclarant que le concile rouvert à Trente n'était que la continuation de celui qui avait déjà condamné deux fois les doctrines nouvelles, Pie IV en excluait les dissidents. La situation de ces derniers n'était plus d'ailleurs, en 1560, ce qu'elle était à l'ouverture du concile quinze ans auparavant. Du rôle de suppliants ils avaient passé à celui d'égaux. Victorieuse dans une moitié de l'Europe, la Réforme devait traiter de puissance à puissance avec le catholicisme. Il ne lui convenait plus de paraître en accusée devant un concile italien, pour y être condamnée sans même être entendue.

[1] Lettre déjà citée.

Le concile tant de fois annoncé se rouvrit enfin à Trente, le 18 janvier 1562, sous la présidence du cardinal de Mantoue. Nous n'avons pas à le raconter. Il ne fallait pas moins que le génie pénétrant d'un Sarpi pour développer, à travers la discussion du dogme sans cesse interrompue, la politique tortueuse des papes, les intrigues des légats, la servilité des évêques pour la plupart italiens, sur laquelle se détache la hautaine orthodoxie des prélats espagnols. Unis contre la papauté, les princes pouvaient obtenir de sérieuses réformes; divisés, ils étaient d'avance vaincus. Quelques réformes disciplinaires, jetées en pâture à l'opinion, masquèrent leur défaite. De la lassitude des partis naquit un accord plus apparent que réel. La communion sous les deux espèces fut repoussée; le célibat fut maintenu; la hiérarchie soumise à des règles plus sévères et entièrement soustraite à la juridiction laïque, fut concentrée dans la main du chef de l'Eglise. Comme les dictatures improvisées en un jour de péril, la papauté sortit plus forte des discussions destinées à limiter son pouvoir. Le dogme de l'infaillibilité,

audacieusement formulé par Lainez, inaugura pour l'épiscopat une ère de soumission que les Pères de Constance et de Bâle n'auraient point acceptée. L'assemblée qui consacra cette dérogation au droit primitif, a été jugée plus sévèrement par un de ses membres que nous ne saurions le faire nous-même : « Que pouvait-il sortir de bon d'un concile où les avis se comptaient et ne se pesaient pas? A chacun des nôtres, le pape en opposait des centaines des siens, et si les centaines ne suffisaient point, ne pouvait-il en créer des milliers? Il fallait voir arriver chaque jour à Trente ces prélats faméliques, pour la plupart imberbes adolescents, perdus de débauche, enrôlés pour voter sur un signe du légat, ignorants et stupides, mais dont l'audace et l'impudence pouvait rendre d'utiles services. Qu'a jamais eu à faire le Saint-Esprit avec ce concile!... Il fallait voir les courriers voler vers Rome nuit et jour, pour reporter au pape tout ce qui se faisait. C'est de là, comme de Dodone et de Delphes, qu'on attendait les oracles. Ce Saint-Esprit, qu'ils se vantent d'avoir de moitié dans leurs conseils, voyageait

enfermé dans la sacoche d'un messager. Quand les fleuves étaient débordés, il lui fallait attendre, pour arriver à Trente, que l'inondation eût cessé, et le Saint-Esprit n'était pas porté sur les eaux, comme le dit la Genèse, mais le long des eaux. Les légats notifiaient la volonté du saint-père, et les évêques italiens gagés sur sa cassette, quelques-uns même évêques en l'air, sans résidence et sans diocèse, votaient fidèlement, suivant la consigne, car s'en écarter eût été un crime capital [1]. » Cet accord faillit cependant être troublé plus d'une fois, et il fallut des prodiges d'habileté du cardinal de Mantoue pour éviter le scandale d'une rupture. Divisés sur la plupart des questions, les Pères de Trente ne se montrèrent unanimes que dans le solennel anathème jeté à l'hérésie.

Ce n'était pas là le concile si longtemps rêvé par Paléario pour remettre l'Evangile en honneur et rendre la paix à l'Eglise : « Dieu m'est témoin que j'ai souvent désiré la convocation d'une sainte assemblée composée des hommes

[1] Lettre de l'évêque de Tina, citée par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. (*Histoire d'Espagne*, t. VIII, p. 488, 489.)

doctes et pieux de toute l'Europe, délibérant sous la protection des princes, et je ne souhaitais rien tant que de paraître devant cette auguste réunion, pour y porter un fidèle témoignage, et donner, s'il le fallait, ma vie pour le Christ. Voyant les années s'écouler et les princes occupés de tout autres soins, averti d'ailleurs par des signes certains que mon délogement est proche, j'ai écrit un témoignage, et par suite une accusation contre les pontifes romains et leurs adhérents, afin que si la mort, que j'attends sans terreur, venait me surprendre, je pusse encore être utile à mes frères, dont les maux ne peuvent trouver un remède que dans un concile digne de ce nom. Cet ouvrage, écrit avec autant de candeur que de pureté, je le dépose entre les mains de personnages vénérés, pour qu'il soit conservé jusqu'à l'assemblée libre, sainte, œcuménique, qui viendra en son temps; et pour accélérer, si possible, cet heureux jour, j'adresse ma plus fervente prière au Dieu tout-puissant, père de Jésus-Christ[1]... » C'est avec

[1] *Actio in Pontifices romanos et eorum asseclas*, etc... (*Opera*, p. 227 à 438.) Cet ouvrage, le plus important de Pa-

un solennel langage que Paléario revient ailleurs sur l'écrit en question, et sur le sentiment qui l'a dicté : « Ce n'est ni la haine, ni l'envie, ni la recherche d'une vaine gloire, mais le seul amour de la vérité qui me décident à parler!... Si quelqu'un méprise mon témoignage, j'en appelle au Christ lui-même, le Roi des nations, le Prince de tous les siècles. O homme, qui que tu sois, tu vas comparaître bientôt devant son tribunal, et tu y rendras compte de ton mépris pour celui qui t'adjure de lui être en aide, au nom du Christ, juge souverain des vivants et des morts[1] ! »

Le titre de l'ouvrage de Paléario en révèle l'esprit. C'est un témoignage suprême, et un cri d'accusation longtemps contenu contre Rome. L'auteur ne se contente plus d'exposer la doctrine de la justification par le Christ, telle qu'il l'avait puisée dans les écrits apostoliques, en

léario, écrit à une époque antérieure à son séjour à Milan, mais revu par lui dans les dernières années de sa vie, a été publié pour la première fois à Leipsick, en 1606, trente-six ans après la mort de son auteur. Il a été récemment traduit en italien par M. L. de Sanctis. (Turin, 1861.)

[1] *Testimonium* XX, p. 245, 246.

s'abstenant de toute controverse contre les dogmes et les institutions de l'Eglise romaine. L'*Actio* est un écrit vigoureux, véhément, où l'argumentation théologique, revêtue de l'appareil oratoire, contraste singulièrement avec le langage plein de douceur et les touchantes effusions du *Beneficio*. C'est que dans le grand combat du siècle, dans la lutte entre le catholicisme et la Réforme, l'auteur a cessé d'espérer une transaction. Il a pris parti pour la nouvelle Eglise, et rompu sans retour avec l'ancienne. Il oppose l'Ecriture sainte à la tradition, le ministère évangélique à l'épiscopat, la liberté apostolique à la tyrannie de Rome. Il attaque sans ménagement les vœux, le célibat, la messe, le purgatoire et les vaines cérémonies qui sont comme autant de voiles jetés sur les mérites du Christ. Ses arguments à cet égard ne diffèrent pas de ceux des réformateurs. Mais ses coups les plus hardis sont dirigés contre la papauté, à laquelle il impute à la fois les maux de l'Eglise et ceux de l'Italie. Le pape n'est à ses yeux que l'usurpateur prédit par l'Apôtre, « l'homme qui s'élève au-dessus de tout afin qu'on l'adore, et

qui ose s'asseoir comme un dieu dans le temple de Dieu, voulant passer pour un Dieu[1]. »

Ce n'est pas seulement au point de vue religieux, dans ses prétentions à la primatie spirituelle et à l'infaillibilité doctrinale, que Paléario s'élève contre la papauté. Il condamne le pontificat temporel, triste legs de la politique à la religion, fatal mélange de profane et de sacré qui a été de tout temps le scandale des âmes pieuses, et l'âpreté de son langage ne s'explique que par la profondeur du mal qu'il signale : « Je le dirai en face des princes ou de leurs ambassadeurs qui m'écoutent, devant le Dieu du ciel et de la terre. Les apôtres ont brillé non-seulement par la pureté de leur vie, mais par leur renoncement et leur pauvreté. Jésus-Christ n'a pas été seulement pauvre, il a été la pauvreté même. « Les renards ont des tanières, et « les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils « de l'homme n'a pas un lieu où reposer sa « tête. » Pourriez-vous, ô pontifes, tenir le même langage? Vous dites, il est vrai, que vous ne

[1] Seconde Epître aux Thessaloniciens, ch. II, v. 3 et 4.

possédez rien en propre, et que vos domaines, vos Etats appartiennent non à vous, mais au Christ. Je ne sais, mais ce que l'histoire m'apprend, c'est que vos neveux, vos fils naturels, et jusqu'à d'impures courtisanes, ont régné trop souvent sur ces héritages du Christ, et que pour notre malheur l'avarice et la cupidité ont été plus d'une fois unies sur la chaire de Saint-Pierre à un pouvoir sans frein. La plupart des maux qui ont affligé l'Italie, et se sont répandus ensuite sur la république chrétienne, sont l'œuvre des pontifes romains. Ces maux nous eussent été épargnés si, par une fatale imprudence, des princes peu éclairés n'avaient permis aux évêques d'échanger leur pauvreté primitive contre les trésors de la terre. L'Eglise serait plus pure, plus honorée; l'Italie serait moins malheureuse [1]... Du jour où ils sont devenus rois, les pontifes n'ont connu que les soucis du pouvoir. La crainte de le perdre, le désir de le conserver et de l'augmenter à tout prix, ont été leur unique préoccupation. On les a vus

[1] « Quidquid mali habuit Italia, id omne a pontificibus romanis conflatum est, etc. » (*Testimonium* XVI, p. 399.)

s'enfoncer de plus en plus dans les intérêts séculiers, auxquels l'Apôtre déclare que tout serviteur de Dieu doit demeurer étranger. Les princes qui croyaient, en les dotant, servir la cause de la religion, lui ont porté le coup le plus funeste [1]. »

Le siècle où vivait Paléario ne fournissait que trop d'exemples de la vérité de cette assertion : « Sans remonter aux âges reculés, n'avons-nous pas vu de nos jours un Alexandre VI versant le poison comme l'eau; un Jules II non moins prodigue de sang dans ses guerres impies, que de vin dans les orgies de son épiscopat. Eh ! que dirai-je des dévastations, des pillages, des incendies déchaînés à leur voix sur notre malheureuse patrie! J'en prends à témoin Ascanio Colonna et le duc d'Urbin, qui n'ont que trop de motifs d'accuser le pape Paul III. Je laisse à d'autres le soin d'énumérer tous ses actes. N'est-il pas vrai que la bénignité, la miséricorde, sont des vertus ignorées des pontifes de Rome? Non contents de sévir contre les vivants,

[1] *Testimonium* XX, p. 433.

on les a vus poursuivre les morts dans leur tombeau. Etienne VI exhume le corps de Formose, le revêt des ornements pontificaux, et le jette à la voirie après lui avoir coupé deux doigts de la main droite. Serge suit cet exemple, et après avoir fait décapiter le corps déjà mutilé de Formose, le précipite dans le Tibre. Qui pourrait énumérer les cadavres déterrés, les cendres jetées au vent par l'ordre des pontifes? Ah! l'Apôtre avait raison quand, jetant un regard prophétique sur l'avenir, il les accusait de n'avoir ni pitié, ni miséricorde, de retenir les apparences de la piété, mais d'en renier la force [1] ! »

De la papauté passant à l'épiscopat, Paléario montre le concert établi de bonne heure entre ces deux pouvoirs pour s'affranchir de tout contrôle et opprimer les consciences : « Non contents des priviléges qu'ils s'étaient primitivement arrogés, les pontifes ont fait violence aux

[1] « Recte ergo Apostolus hos prævidens appellavit immites et sine benignitate, habentes quidem speciem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes. » (*Testimonium* XVIII, p. 425, 426.)

saintes Ecritures pour organiser une tyrannie qui pèse sur la chrétienté tout entière. Tout l'effort de leur astucieuse politique a tendu, pendant les siècles, à augmenter le pouvoir épiscopal, à étendre les immunités du clergé, afin de se rendre eux-mêmes les arbitres de la république chrétienne, et les dominateurs des princes et des nations. Et cette prétention n'éclate pas seulement dans leurs bulles, mais jusque dans les prières qu'ils adressent au prince des apôtres... « afin que tous sachent que si « Pierre a le droit de lier et de délier dans le « ciel, son successeur a le droit de disposer sur « la terre des royaumes et des principautés, de « donner ou de retirer les couronnes comme il « lui plaît. » Quoi de plus monstrueux qu'une telle prétention!... Fidèles à cette pensée, les pontifes romains n'ont poursuivi qu'un seul but, affranchir les évêques de toute juridiction civile. A les entendre, les évêques ne sont soumis qu'au jugement de Dieu, tandis que les hommes sont soumis au jugement des évêques, comme si les uns et les autres n'avaient pas un seul juge, celui des vivants et des morts, dont ils

attendent également la venue [1] ! » Restreindre le pouvoir épiscopal par l'élection populaire, donner aux fidèles une juste part dans l'administration des biens ecclésiastiques, rendre enfin un libre cours à la Parole sainte, telles sont les mesures les plus urgentes que conseille la politique, et que réclame la religion.

De ces critiques de détail s'élevant à une vue générale des maux de l'Eglise, Paléario terminait par un pressant appel adressé aux princes en faveur des idées de réforme auxquelles il était prêt à s'immoler lui-même : « Très illustre Empereur, très hauts et puissants rois, princes, seigneurs, il est temps de montrer, non-seulement à vos contemporains, mais à la postérité, de quels sentiments vous êtes animés envers Jésus-Christ. Vous voyez son Evangile défiguré, le bienfait de sa mort voilé pour les âmes [2], les consciences opprimées, les

[1] *Testimonium* XVI, p. 372.

[2] Cette remarquable expression (*Beneficium sanguinis Christi*) revient sans cesse sous la plume de Paléario (*Actio*, p. 257, 260, 274, 364, 427, etc.); preuve de plus, entre tant d'autres, qu'il était bien l'auteur du *Beneficio*.

fidèles fléchissant sous le fardeau des cérémonies et des commandements humains qu'on leur impose. Resterez-vous muets? Demeurerez-vous inactifs? La liberté du Christ est méconnue, les institutions apostoliques sont foulées aux pieds, la Parole sainte est proscrite, la majesté de la croix est anéantie; partout s'étalent les plus criants abus, une effroyable confusion du divin et de l'humain. Ah! quel homme serait assez l'ennemi du Christ pour supporter un tel spectacle et pactiser avec les méchants? Pour moi qui n'ai point hésité à encourir tant de périls, pour la gloire du Rédempteur et le salut de mes frères dont je plaide la cause auprès de vous, je suis prêt à mourir, s'il le faut, pour rendre témoignage à la vérité. Approche, licteur, lie mes mains, bande mes yeux, frappe [1]! Il n'est pas de supplice que je ne sois disposé à souffrir pour satisfaire à la haine de ceux qui ne peuvent être rassasiés par la vue des plus cruels tourments. Mais que du moins avant de

[1] « Accede lictor, colliga manus, caput obnubito; ipsum me cruciatibus et pontificum iræ offero... » (*Actio*, p. 437.)

mourir, je puisse, ô princes, tomber à vos pieds, embrasser vos genoux, vous adresser la prière d'un humble serviteur du Christ, qui vous supplie avec larmes de ne pas trahir la cause du Rédempteur, de Celui qui est mort pour vous, qui est ressuscité, et qui est maintenant assis à la droite du Père! Si Dieu vous a constitués en dignité au-dessus des autres hommes, n'est-ce pas pour restaurer l'autorité de sa Parole, la majesté de ses commandements et la pureté de son Eglise défigurée depuis tant de siècles?... »

Cette page où étaient si vivement exprimés le pressentiment, presque la soif du martyre, formait la conclusion de l'écrit que Paléario avait depuis longtemps préparé pour être présenté à l'Empereur, dans le concile universel et libre, rêve de toute sa vie. Plusieurs exemplaires, copiés de sa main, avaient été transmis aux théologiens de l'Allemagne et de la Suisse, comme un dépôt réservé pour le grand jour. « Uniquement désireux, leur écrivait-il, de faire valoir le talent que Dieu m'a confié et d'en tirer profit à sa gloire, je vous recommande cet écrit, afin qu'il soit produit en son temps dans

l'assemblée des princes et des docteurs de toutes nations... On n'y trouvera, je l'espère, rien d'impie ni de contraire à la vraie religion. Chaque témoignage est confirmé par une citation de l'Ecriture, éclairé des révélations du Saint-Esprit, appuyé de l'autorité des interprètes les plus éminents. Pour éviter tout scandale, je n'ai pas touché aux points particuliers qui sont encore un sujet de controverse entre les Eglises réformées. Que chacun soit libre de garder son opinion à cet égard, jusqu'à ce que tous soient réunis en un seul corps. Puisse Dieu, le Père de Jésus-Christ, avancer le jour de cette glorieuse unité [1] ! » Ce jour n'est pas venu pour les Eglises de la Réforme, dont les variations attestent la vitalité. Viendra-t-il jamais? Sous le voile trompeur de l'uniformité catholique se cachent des dissentiments plus profonds peut-être que ceux qui séparaient les réformateurs. Le concile de Trente sut les déguiser habilement. En l'absence de toute voix libre, nulle protesta-

[1] Lettre à Théodore Zwinger, 9 septembre 1566. (Manuscrit de Bâle.)

tion ne s'éleva dans son sein, et le généreux écrit de Paléario, retenu par la prudence de ses amis, ne troubla pas la quiétude des Pères qui se flattaient d'avoir reconstitué l'unité par des réticences, et réformé l'Eglise en jetant l'anathème aux réformateurs.

Cet anathème dut retentir douloureusement au cœur de Paléario, et de ceux qui avaient espéré, comme lui, de meilleurs jours pour leur patrie. Toute illusion était désormais impossible. Fuir, ou attendre courageusement la persécution, était la seule alternative offerte aux disciples de l'Evangile. L'émigration, un moment interrompue, recommença sur de plus larges proportions. Chaque cité de la Péninsule vit s'éloigner quelques-uns de ses fils, souvent les meilleurs. Messine, Palerme, Naples, Rome, Florence, fournirent leur contingent à l'exil. Un frère du doge, Andrea da Ponte, quitta Venise pour professer en Suisse le culte nouveau. Le plus illustre lettré de Modène, Louis de Castelvetro, proscrit par le saint-office, alla mourir dans une ville des Grisons. Lelio Socin s'éteignit obscurément à Zurich. Un neveu de

Paul IV, le marquis de Vico s'était depuis longtemps arraché aux embrassements de sa famille, aux séductions de la vie la plus brillante à Naples, pour se retirer dans une pauvreté libre et fière à Genève. En moins d'un demi-siècle, la cité calviniste reçut dans son sein plus de trois cents familles italiennes. Vingt-sept appartenaient à la seule république de Lucques[1]. Dans le plus grand secret, déguisés en marchands forains, ces bannis volontaires prenaient la route du Nord. Nobles ou bourgeois, femmes, enfants, vieillards, peu accoutumés aux fatigues d'une longue marche, supportaient gaiement les peines du voyage. Quand un soupir, un mot de regret trahissait un instant de faiblesse, le chef de famille, prenant un exemplaire du saint livre, lisait ces paroles du Christ : « Je vous dis en vé-« rité qu'il n'y a personne qui ait quitté maison, « ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou ses « biens, pour l'amour de moi, qui n'en reçoive

[1] Il y a plusieurs époques dans l'émigration lucquoise. C'est à la seconde, de 1560 à 1570, que se rattache le départ de la famille Calandrini qui comptait parmi ses aïeux un pape illustre, Martin V.

« en ce siècle cent fois autant, et dans le siècle « à venir la vie éternelle; » et l'exilé n'hésitait plus[1] !

Paléario n'avait qu'un pas à faire, et l'inviolable asile des Alpes s'ouvrait devant lui. Malgré l'imminence du péril et les sollicitations de nombreux amis qui l'avaient précédé à Genève ou à Bâle, il ne songea pas à s'éloigner de Milan. Il avait atteint sa soixante-deuxième année, et, quel que fût l'avenir, il entrevoyait un terme prochain à ses maux. Plus haut que la terre, au-dessus de la patrie visible qu'il avait tant aimée, se découvraient pour lui les horizons d'une patrie meilleure : « Je suis vieux, écrivait-il à Théodore Zwinger; je songe à mon délogement prochain, et je dispose tout pour être agréable au Christ auquel je me suis consacré dès ma jeunesse[2]. » Ce renoncement à la vie, cette pieuse impatience de la mort, éclatent d'une

[1] Lettre de Burlamachi au cardinal Spinola, citée par Gaberel. (*Histoire de l'Eglise de Genève*, t. I, p. 485.)

[2] « Sum grandis natu, mi Theodore, cogito de profectione ad Christum, omnia paro ut illi placeam cui me devovi a juventute... » (Septembre 1566. Manuscrit de Bâle.)

manière touchante dans une épître à Basile Amerbach, un de ses élèves, affligé d'un triple deuil domestique, et pleurant à la fois son père, une compagne chérie, un enfant au berceau [1]. C'est dans la passion du Christ contemplée avec foi, dans les exemples des saints, que se trouvent les consolations dignes de ce nom. Que sont d'ailleurs nos peines d'un jour, comparées aux souffrances de « l'homme de douleur, » de Celui qui a subi, pour le rachat de l'humanité, l'agonie volontaire de la croix? « Sommes-nous appelés à suivre la voie douloureuse? Il y a marché avant nous. Il est venu, le pasteur suprême des nations, et il a remporté la victoire sur tous nos ennemis. A travers les flammes du bûcher, les pierres de la lapidation et l'appareil des plus cruels supplices, il nous montre le chemin du ciel!... Pourquoi donc gémir des épreuves qui nous sont imposées, accuser le sort, quand nous savons, par une amère expérience, que tout change, tout passe autour de nous?

[1] O Basili! quid ego audio? Telis te omnibus unum
Fortunæ expositum tria vulnera tanta tulisse...
(*Manuscrit de Bâle.*

O mort, libératrice céleste, hésiterons-nous à te tendre la main, quand tu approches, et à rompre le dernier lien de la terre d'exil[1]? »

C'est encore le même sentiment, plus contenu dans son expression, qui anime une des dernières lettres de Paléario. Elle est adressée à Vespasien Gonzague, duc de Sabioneta, à l'occasion de la mort de son épouse, Anne d'Aragon, une des femmes les plus accomplies de ce temps : « D'une origine doublement illustre par sa mère et par le sang des rois d'Aragon qui coulait dans ses veines, elle joignait à toutes les grâces une héroïque vertu qu'elle montra durant sa vie, et surtout pendant les souffrances d'une longue maladie... Sentant approcher sa dernière heure, elle ne cessait d'invoquer le nom du Christ. Un crucifix dans les mains, et contemplant l'image du Rédempteur, toute son âme parut concentrée dans un dernier regard où se révélaient les félicités du ciel. Elle défaillit peu après et cessa de vivre... Pardonne, ô noble Vespasien, ce

[1] Et dubitamus adhuc venienti tendere dextram
Et te complecti, Mors, o placidissima rerum !...
(*Manuscrit de Bâle.*)

langage plus conforme à notre faiblesse qu'aux saintes révélations de la foi. Cette âme ornée de tant de vertus, qui, dans une pieuse extase, goûtait par anticipation les joies éternelles, n'est pas éteinte, mais séparée de tout élément périssable, elle vit d'une nouvelle vie, comprend, adore et participe à tous les priviléges des intelligences célestes, en attendant le jour où le corps lui-même ressuscitera pour ne plus mourir. Pourquoi donc t'affligerais-tu, comme n'ayant pas d'espérance? Pleure-t-on sur le soleil couchant, que l'on sait devoir reparaître au matin [1]? »

Celui qui trouvait de telles paroles pour peindre une mort chrétienne, était digne d'en offrir lui-même un des plus purs exemples. Mais ce n'était pas au milieu des siens, dans le cercle des affections domestiques qu'il avait toujours si vivement ressenties, que devait s'exhaler son dernier soupir. Accusé une première fois d'hérésie, traduit devant les magistrats de Sienne comme

[1] « Ac si quis vespere solem occidentem lugeat quem certo sciat mane rediturum. » Lettre sans date. 1567. (Manuscrit Bandini.)

Paul devant ceux de Philippes, il avait prononcé ces mots qui semblent la prophétie de sa destinée : « Le temps où nous vivons n'est pas de ceux où un chrétien peut mourir tranquillement dans son lit! » Ces mots, pareils à l'éclair qui colore de lointains horizons, comment les oublier au moment de retracer le dernier combat de Paléario?



CHAPITRE SEPTIÈME

Le 9 décembre 1565, Pie IV mourut entre les bras de ses neveux Charles Borrhomée et Philippe de Néri que l'Eglise a élevés au rang de saints. Un mois après, le 8 janvier 1566, le conclave élut à sa place un ancien moine dominicain connu par la rigidité de ses sentiments et l'austérité de sa vie : ce fut Pie V. Nul homme ne pouvait mieux représenter le catholicisme dans cette phase de concentration et de lutte à outrance contre l'hérésie, où le concile de Trente l'avait fait entrer. Prédicateur de son ordre, inquisiteur, évêque, cardinal, Michele Ghislieri avait déployé partout un zèle intolérant et farouche. Paul IV, qui se connaissait en hommes, et qui n'estimait que ses pareils, avait

coutume de dire que Fra-Michele était un grand serviteur de Dieu, réservé à de hautes destinées. Après l'élection, les admirateurs de Caraffa, les partisans d'une sévère discipline, écrivaient à leurs amis : « Venez à Rome, Dieu nous a ressuscité le pape Paul IV [1] ! »

Pie V méritait cet éloge, et sa religion sans charité, mais non sans grandeur, était un singulier mélange d'humilité monastique, d'orgueil sacerdotal et de ferveur exaltée jusqu'au plus violent fanatisme. Il y avait deux hommes en lui, l'inquisiteur et le saint, et la vertu du second ne faisait qu'ajouter au rigorisme du premier. Inhabile aux affaires d'Etat, il ne prétendait pas moins exercer, au spirituel comme au temporel, un empire absolu : « Sa Sainteté, dit le Vénitien Soriano, est d'un aspect grave, d'une stature au-dessous de l'ordinaire, maigre, mais nerveuse et robuste. Elle a le nez aquilin, signe d'un esprit fier et dominateur ; son teint est vif, et sa chevelure blanche inspire la vénération. D'une nature colérique et soudaine, le

[1] Ranke, *Hist. de la papauté*, t. I, p. 363, 364.

feu lui monte tout entier au visage au moindre mécontentement [1]. » Le peuple de Rome, qui avait traîné dans la boue la statue de Paul IV, et médiocrement regretté son successeur, avait pour Pie V un sentiment mêlé de respect et de crainte. La foule était émue quand elle voyait l'austère pontife s'avancer dans les processions pieds nus, tête nue, les yeux levés au ciel avec l'expression de la plus ardente piété. « Jamais, disait-on, un pape si exemplaire n'a régné sur l'Eglise. » Quelques-uns affirmaient qu'un seul de ses regards avait suffi pour convertir les hérétiques les plus endurcis. Malheureusement c'est à d'autres moyens que le nouveau pape devait recourir pour restaurer l'unité de l'Eglise. Ces belles maximes du chancelier L'Hôpital sur la tolérance qui semblent un écho des paroles du Christ, et qui auraient été si bien placées dans la bouche de son vicaire, n'étaient point à l'usage de Pie V. L'impartiale histoire, qui ne connaît ni complaisantes apologies, ni canonisations officielles, et qui lève l'un après l'autre

[1] Baschet, *La diplomatie vénitienne*, p. 193.

tous les voiles sous lesquels est cachée la vérité, nous le montre tramant avec Philippe II l'assassinat d'Elisabeth, glorifiant les massacres des Pays-Bas, soufflant incessamment à la cour de France le fatal esprit de la Saint-Barthélemy[1]. S'il mourut trop tôt pour en être le témoin, il en fut le plus constant, le plus impitoyable promoteur.

Le pontife qui préconisait au dehors le meurtre et l'extermination, qui considérait la clémence envers les hérétiques comme un outrage envers Dieu lui-même, était incapable d'un acte de mansuétude et de pardon dans ses propres Etats. « On remarqua, dit Léopold Ranke, qu'il n'adoucissait jamais une sentence criminelle. » Il ne lui suffisait pas que l'inquisition punît les crimes récents; il donna ordre de rechercher ceux qui remontaient à dix, vingt années en arrière. Existait-il une ville où il n'eût été pro-

[1] Sur le premier point, le doute n'est guère permis après les révélations des archives de Simancas. (Mignet, *Histoire de Marie Stuart*, t. II, p. 160.) Relativement aux deux autres, il n'existe que trop de preuves dans les *Lettres de Pie V sur les affaires religieuses de son temps*, publiées par de Potter. In-8°. Paris, 1846.

noncé qu'un petit nombre de peines, il attribuait ce résultat non à la pureté des sentiments, mais à la négligence des inquisiteurs. Des correspondances contemporaines nous tracent le tableau le plus sombre de l'Italie à cette époque. Durant cinq ans, de 1566 à 1571, la plus cruelle persécution s'exerça dans les Etats de l'Eglise. Siége d'une université célèbre, la ville de Bologne comptait de nombreux sectateurs des doctrines nouvelles. Ils furent livrés aux plus rigoureux traitements : « Tous les rangs, écrit Tobias Eglinus, viennent se confondre indistinctement dans les mêmes prisons, dans les mêmes tortures, dans le même genre de mort [1]. » On lit dans une lettre de Camerarius : « Trois personnes ont déjà été brûlées vives, et deux frères de la noble famille d'Ercolani, arrêtés sur un soupçon d'hérésie, ont été conduits à Rome comme de vils malfaiteurs [2]. » C'est dans la capitale de l'Eglise que se déployait surtout l'ac-

[1] Lettre du 29 décembre 1567. De Porta, *Hist. Eccl. Rhæticarum*, t. II, p. 460.
[2] Maccree, *La Réforme en Italie*, p. 305.

tivité du saint-office et le zèle des bourreaux. « Dans ce siége de la catholicité, il y a tous les jours quelques malheureux ou pendus, ou brûlés, ou décapités pour cause de religion. Toutes les prisons, toutes les maisons d'arrêt sont encombrées. On est obligé d'en bâtir de nouvelles. Cette ville immense n'a pas assez de cachots pour la foule de personnes pieuses qu'on arrête continuellement. Un personnage de distinction, autrefois ambassadeur près du duc de Toscane [1], a été livré aux flammes, et deux hommes plus distingués encore, le baron Bernardo di Angole et le comte Petiliano qui est un bravé romain, ont été incarcérés. Après une longue résistance, ils ont enfin consenti à se rétracter, sur la promesse d'être rendus à la liberté. Mais qu'est-il arrivé? Le premier a été condamné à une amende de huit mille écus et à une captivité perpétuelle; le second à payer mille écus, et à finir ses jours dans un couvent de jésuites. Ainsi, par une triste défection, ils se sont condamnés eux-mêmes à une vie plus

[1] Carnesecchi, dont il sera parlé plus loin.

insupportable que la mort[1]. » Non content des actes de rigueur exercés dans le domaine de Saint-Pierre, Pie V stimulait par ses lettres le zèle persécuteur des princes d'Italie, vassaux du saint-siége. Jaloux de mériter sa faveur, le duc de Ferrare, Alphonse II, un fils de la noble Renée qui avait personnifié la tolérance avec tant d'éclat, assistait, entouré de ses dames, et le sourire sur les lèvres, à des *auto-da-fé* dignes e l'Espagne!

Un procès qui eut un très grand retentissement, inaugura dignement le pontificat de Pie V. Parmi les lettrés qui avaient accueilli avec le plus de faveur les idées de réforme en Italie, on remarquait le protonotaire Pierre Carnesecchi. Né en Toscane, comme Ochino et Martyr, ministre tout puissant à Rome sous le pontificat de Clément VII, il avait vécu à Naples dans l'intimité de Valdez, durant ces belles années d'évangélique apostolat interrompues par l'inquisition. Suspect dès lors à la cour de Rome, il

[1] Lettre d'Eglinus à Bullinger, du 2 mars 1568. (De Porta, *Hist. Eccl. Rhæticarum*, t. II, p. 486.)

vint en France où Catherine de Médicis, Henri II le reçurent avec honneur et goûtèrent vivement son esprit. De retour en Italie, en 1552, il fut poursuivi par Paul IV et frappé d'une sentence d'excommunication dont Pie IV le releva. Il se fixa dès lors à Florence, sous la protection du duc Côme II, qui l'appelait dans ses conseils, et l'admettait à sa table dans la plus libre familiarité. Tant de faveur n'éblouit point Carnesecchi. Comme s'il eût pressenti le sort qui lui était réservé, il songeait à quitter la Toscane, et à chercher un asile à Genève. Pie V ne lui en laissa pas le temps. Le regard de l'ancien inquisiteur, à peine monté sur le trône, se fixa sur Florence, et sur l'homme dont l'absolution était un scandale pour le saint-office. Le maître du sacré palais alla réclamer l'extradition de Carnesecchi. Au moment où Côme reçut ce message, il était à table avec l'homme qu'on lui demandait de livrer. Il donna ordre de l'arrêter sur-le-champ, au mépris des lois de l'hospitalité, et le remit ainsi aux bourreaux. Carnesecchi fut conduit à Rome, où son procès, instruit sans retard, aboutit à une sentence ca-

pitale. Cédant à un sentiment de pitié, peut-être à un remords, Côme chargea son ambassadeur de solliciter la grâce du condamné. Il faut lire dans les dépêches d'Averardo Serristori ses démarches auprès des cardinaux, ses instances auprès du pape, pour obtenir une commutation de peine, et la triste réponse de Pie V : « Si j'avais entre les mains un homme qui eût été dix fois meurtrier, je n'hésiterais pas à accorder sa grâce à votre maître. Je ne puis rien pour Carnesecchi. Son sort est entre les mains des inquisiteurs[1]. » Après avoir subi la torture, et refusé de se rétracter, Carnesecchi fut tiré de sa prison, le 1er octobre 1567, et monta sur l'échafaud dressé au pont Saint-Ange. En considération de son rang, il eut la tête tranchée; son corps fut livré aux flammes.

Le sort de Carnesecchi était un avertissement

[1] Le texte original doit être ici reproduit intégralement « Sua Santita mi disse ch' io credessi che se Ella avesse n mano uno che avesse morto (*sic*) dieci homini, non mancherebbe di darglielo e concederglielo, mà che del Carnesecch' non ne poteva dir l' esito particolare, sendo il giudizio in mano di questi signori cardinali. » (*Legazioni* di Averardo Serristori, ambasciatore di Cosimo. In-8°. Florence, 1853. Page 436.)

pour Paléario. Il en trouvait de non moins significatifs à la frontière du diocèse de Milan, administré avec un redoublement de vigilance par Charles Borrhomée. Aux confins de la Lombardie, dans les régions voisines du lac de Côme et du lac Majeur, s'élevaient les républiques pastorales des Grisons, placées sous la protection de la Suisse. Là s'étaient formées de bonne heure de libres Eglises, Chiavenna, Baveno, Sondrio, dont les pasteurs, pour la plupart des réfugiés, retrouvaient sur ce versant des Alpes une image de la patrie qu'ils avaient perdue. Rome ne pouvait voir avec indifférence ces évangéliques congrégations dont l'esprit rayonnait au delà des limites de leur territoire. Pour étouffer un prosélytisme alarmant, tout moyen lui parut licite. Les marchands étrangers que les nécessités du commerce amenaient chaque année dans le Milanais, furent soumis aux mesures les plus vexatoires, emprisonnés, condamnés aux galères comme hérétiques. L'inquisition ne recula pas même devant un attentat inouï chez les nations civilisées. Des brigands soudoyés par elle se répandirent dans la Valteline,

épiant les voyageurs, enlevant les suspects, et les livrant à l'inquisiteur de Milan. Ainsi fut pris un ancien religieux de Pavie, Francesco Cellario, ministre de Morbegno. Il revenait d'un voyage dans l'Engadine supérieure, et sortait à peine de Chiavenna, quand les bandits s'élançant d'un bois voisin, le saisirent de force, et, l'entraînant dans un bateau, le déposèrent à Côme d'où il fut aussitôt transféré à Milan. Les réclamations des Grisons furent inutiles. Le gouverneur don Albuquerque de la Cueva répondit qu'il n'avait nul pouvoir sur le saint-office, et que d'ailleurs le droit du pape d'enlever les hérétiques dans le monde entier était absolu. Cellario languit en prison durant un an. Mené à Rome, il fut condamné à être brûlé vif, comme moine apostat. Lié déjà au poteau fatal, on l'en détacha pour le soumettre à un traitement moins rigoureux, s'il consentait à se confesser. Sur son refus, il fut ramené au bûcher, et il expira courageusement dans les flammes (20 mars 1569). La même année vit périr du même supplice un autre athlète de la foi réformée, Bartolomeo Bartocci, qui, déjà consumé à

demi par le feu, répétait : Victoire! victoire [1]!

Paléario n'était pas moins désigné que ces obscures ou illustres victimes au ressentiment de la papauté. Le pontife régnant appartenait à l'ordre des Dominicains dont Aonio avait encouru l'inimitié vingt-cinq ans auparavant; à cette congrégation du saint-office dont il avait osé comparer les sentences à un poignard levé sur tout homme de bien. L'auteur du *Beneficio*, l'orateur éloquent de Sienne, le professeur de Milan suspect à tant de titres d'hétérodoxie, ne pouvait trouver grâce aux yeux de l'inquisiteur Ghislieri, devenu le pape Pie V. Si la protection des Médicis, si les droits sacrés de l'hospitalité n'avaient pu arracher Carnesecchi à la mort, quel prince, quels magistrats seraient assez hardis pour prendre la défense de Paléario? Sa célébrité, ses talents étaient un titre de plus à la proscription. Sans les graves démêlés qui suivirent le retour du cardinal Borrhomée dans son diocèse, et les conflits de juridiction auxquels

[1] Laderchi, *Annales Ecclesiastici*, t. XXIII, p. 198. — De Porta, *Hist. Eccl. Rhæticarum*, t. II, p. 464. — *Histoire des Martyrs*, f° 757, 758.

donna lieu l'application des décrets du concile de Trente dans le Milanais soumis à la jalouse autorité de Philippe II, Paléario n'eût pas même connu le repos qui lui fut accordé pendant les deux premières années du pontificat de Pie V, temps de recueillement et de préparation au dernier combat !

L'occasion des premières poursuites dirigées contre lui à Milan, fut la publication de ses lettres et de ses discours faite à Bâle par les soins de l'imprimeur Thomas Guarini (1566). Sur le titre on lisait les mots consacrés : Edition revue par l'auteur. Il n'en fallut pas davantage à l'inquisiteur Fra-Angelo de Crémone pour intenter à Paléario un procès d'hérésie, dont la rigueur des temps redoublait encore la gravité[1]. L'accusé ne s'y méprit pas, comme l'attestent les derniers mots de sa lettre à Guarini : « Le coup est porté ! Vivez libres, heureux, en abandonnant à leur triste destinée ceux qui livrés ici, sous le moindre prétexte, à des vexa-

[1] « Data fuit occasio inquisitori relegendi libellos et calumniandi. » Thomæ Guarino (1567). (Manuscrit de Bâle.)

tions sans nom, ne peuvent soupirer qu'après la mort[1] ! »

Une profonde obscurité couvre cette première phase du procès instruit à Milan, et dont la longueur même témoigne que les magistrats milanais ne demeurèrent pas insensibles au sort qui menaçait leur plus illustre professeur, et tentèrent peut-être de le sauver : « Un an s'est écoulé, leur écrivait Paléario, depuis que le Révérend Père inquisiteur a élevé contre moi une accusation qui comble la mesure des maux que j'ai eus à souffrir dans une trop longue vie. C'est une incroyable conjuration de gens acharnés à me perdre à cause d'un discours que j'ai composé pour ma défense, il y a plus de vingt-cinq ans. Pour répondre à leurs imputations, je me vois contraint de me séparer, bien à regret, de la jeunesse de cette ville à l'instruction de laquelle vous m'aviez appelé par lettres revêtues du sceau royal[2]. » Au moment où Paléario

[1] « Plaga accepta est... Vos isthic beati, nos hic miseri quibus, ob levissimas causas, tantum negotii est ut nos tædeat vitæ. » (Manuscrit de Bâle.)

[2] Lazeri, *Miscellanea*, t. II, p. 183.

s'exprimait ainsi, le procès qui lui était intenté venait d'entrer dans une phase nouvelle. Une lettre du cardinal de Pise, grand inquisiteur, évoquait l'affaire à Rome, et le sommait de comparaître devant le tribunal du saint-office pour se justifier. Il se tenait prêt à partir, après avoir imploré pour sa famille l'appui de la seigneurie dont il avait si longtemps éprouvé la faveur : « Malgré mon âge avancé et ma santé chancelante, je n'hésite pas, Messeigneurs, à entreprendre un si long voyage. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir accomplir les devoirs de ma charge jusqu'au terme de l'année. » Quoiqu'il affectât, sans doute dans l'intérêt de ses enfants exposés aux redoutables conséquences d'une condamnation d'hérésie, de croire à la possibilité d'un acquittement, il prenait toutes ses mesures comme l'homme qui s'éloigne sans espoir de retour. Malgré l'interruption de ses leçons, il sollicitait le payement de sa pension tout entière : « Ainsi, disait-il, j'obéirai plus aisément aux injonctions de l'inquisiteur, sous le pouvoir duquel je suis placé maintenant. Votre libéralité sera pour moi un

témoignage de plus de bienveillance, un monument de celle du souverain dont je prie le Roi des rois de prolonger les jours et de bénir le règne[1]. »

Il ne restait plus à Paléario qu'à dire aux siens l'adieu dans lequel se résument les douleurs de la suprême séparation. Ce qu'il éprouva dans cette circonstance, il l'avait pour ainsi dire décrit lui-même, en un de ces moments où l'homme qui s'immole pour une grande cause, pressent les orages de sa destinée, et prend d'avance le deuil des joies et des affections domestiques : « Quand je sortais de ma demeure avec le dessein d'élever enfin une voix libre et chrétienne, je n'ignorais pas les périls et les épreuves auxquels j'allais m'exposer. Ce n'est pas peu de chose, en effet, que ces anathèmes pontificaux dont je devais affronter la menace, pour rendre témoignage à la vérité, car il n'y a nul accord possible entre le Christ et le pape. Renier le Christ dont la Parole est gravée au plus

[1] « Etsi ætate confectus et infirmissima valetudine, tam longum iter aggredi non horreo, etc. » (Lazeri, *Miscellanea*, t. II, p. 180,)

profond de mon cœur, je ne le pouvais; attaquer les pontifes romains, c'était attirer sur moi les rigueurs du plus implacable gouvernement qui fut jamais. Je voyais, dans le cours des siècles, les traitements odieux infligés à quiconque avait refusé de se prosterner à leurs pieds, des Césars et des rois abreuvés d'outrages, des cités vouées à l'exécration, des peuples tout entiers mis au banc des impies, et retranchés pour ainsi dire de la surface de la terre. Si personne, me disais-je, quel que fût son rang ou sa vertu, n'a pu se croire à l'abri de la fureur des pontifes romains, que peut espérer un homme qui, dénué de tout appui, pauvre et obscur, ose braver leur ressentiment? Les plus tristes images s'offraient alors à mes yeux. Je me voyais seul, sans autre soutien que le Christ pour lequel j'ai toujours vécu, dépouillé de tout ce qui attire la considération des hommes, renié de tant d'illustres amis dont je n'ai reçu que des bienfaits et pas une injure. Je perdais en un jour les avantages acquis par tant d'années de travail, non-seulement le champ qui me nourrit, mais aussi mes parents, mes amis, une épouse ché-

rie, des enfants tendrement aimés. Je devais m'exiler de l'Italie, fuir dans des régions inconnues, si je ne préférais expirer au fond d'un cachot ou dans les supplices. Ah! ne vous étonnez pas si à l'heure du départ, ne pouvant cacher ces tristes perspectives à ceux que j'aime, et les recommandant à la pitié de quelque ami, j'ai laissé ma maison plongée dans le deuil et les larmes[1] ! » Avant de prendre congé des siens, Paléario avait du moins pourvu, autant qu'il était en lui, aux tristes nécessités de l'avenir. C'est sur une terre amie que Marietta et ses enfants devaient se retirer; c'est à Colle qu'ils devaient attendre des nouvelles de l'époux, du père qui ne leur fut jamais rendu!

Il pouvait dès lors quitter Milan, se rendre à Rome sous la surveillance des agents auxquels l'inquisiteur avait confié sa garde, lamentable voyage dont les détails nous sont inconnus, et dont il était aisé de prévoir l'issue! C'était en 1568. Paléario touchait à sa soixante-sixième

[1] « Nolite quærere quam omnia domi reliquerim dolorum et lacrymarum plena. » (*Opera*, p. 247, 249.)

année. Un demi-siècle s'était écoulé depuis que s'éloignant pour la première fois de Veroli, sa ville natale, il entrait confiant et libre dans la capitale de la chrétienté rayonnant de tant de splendeurs sous le pontificat de Léon X. Déjà, il est vrai, paraissaient à l'horizon tous les signes de l'orage qui devait éclater sur l'Eglise, détacher une moitié de l'Europe du trône de Saint-Pierre, et semer dans la Péninsule bien des germes de désaffection et de schisme que le saint-office comprima impitoyablement. Des réformés italiens, les uns avaient fui sur la terre étrangère; les autres, acceptant l'épreuve de la persécution, avaient attendu l'heure du grand sacrifice par lequel ils devaient tôt ou tard sceller leurs croyances. Paléario était de ceux-là. Courbé sous le poids des années et d'une accusation capitale, il rentrait captif dans la ville ou s'étaient écoulées les plus brillantes années de sa jeunesse, mais où sa trace était effacée. Le temps, dans sa marche inflexible, avait fauché plusieurs générations. La mort avait frappé successivement Philonardi, Bembo, Sadolet, Flaminio, « nobles esprits autrefois

relégués sur la terre, maintenant recueillis dans le sein de la Divinité[1]. » Maffei, enlevé à son tour, ne pouvait prêter à son ami l'appui d'une voix respectée, mais en tous cas impuissante sous l'inexorable pontife qui dirigeait le gouvernement de l'Eglise. Dans cet isolement absolu, alors que tout semblait conjuré contre lui ou indifférent à son sort, que nulle main amie ne serrait la sienne, Paléario porta ses regards plus haut que ce monde, aux mystérieuses régions où monte la prière, d'où le secours descend. « Il tint ferme, comme voyant celui qui est invisible. »

Le courage lui était plus nécessaire que jamais dans l'épreuve de la captivité où il se vit confondu avec les plus vils criminels. Rome comptait trois prisons, outre celles du château Saint-Ange et du Capitole. La première, située sur la rive droite du Tibre, au *Borgo*, et particulièrement réservée aux détenus du saint-office, était celle où Paul IV avait lui-même

[1] « Amicis nostris, Sadoleto, Bembo, Flaminio, *πρίν ποτε μεθ᾽ ἡμέων, νῦν μὲν θεῖων ἐν γούνασι.* » (Lettre à Vettori, 1556. Manuscrit de Bâle.)

installé le lugubre appareil de l'inquisition, dit aux supplices et aux tortures : Vous serez mes ministres; et que, par un juste retour, le peuple en fureur avait démolie à sa mort. Reconstruite par ses successeurs, elle attristait de son ombre la cité Léonine. La seconde, s'élevait dans l'ancien Champ de Mars; c'était la *Torre Savella* communiquant avec le tribunal criminel qui y tenait ses assises. La troisième, et la plus redoutée, était celle de *Tordinona,* sur l'emplacement de laquelle s'élève de nos jours le théâtre d'Apollon, aux bords du Tibre. Le fleuve emprisonné dans ses rives étroites qu'unit le pont Saint-Ange, et que domine le sombre mausolée d'Adrien, coulait au niveau des cachots humides, creusés dans les profondeurs du sol, sépulcre anticipé qui ravit plus d'une fois à l'échafaud ses victimes. Ce fut la prison de Paléario.

Chacune de ces prisons gardait le souvenir et comme la lumineuse trace de quelque martyr, qui s'était joyeusement immolé pour la cause de l'Evangile en Italie. Les cachots de la cité Léonine avaient été témoins des extases,

des ravissements de Pomponio Algieri se préparant à la mort comme à une fête. Originaire de Nole, dans le royaume de Naples, étudiant à l'université de Padoue, il avait embrassé la Réforme avec la ferveur de l'enthousiasme et de la jeunesse. Livré au pape Paul IV par la seigneurie de Venise qui essaya vainement de le sauver, et condamné au supplice du feu à l'âge de trente-trois ans, il écrivait à ses amis de Padoue : « J'ai trouvé le miel dans la gueule du lion, une retraite agréable dans un précipice affreux, les perspectives rayonnantes de la vie dans le séjour de la mort, la joie et la paix dans un abîme de l'enfer. La prison est dure pour le criminel, mais elle est douce à l'innocent. Elle distille la rosée, et donne avec abondance le lait qui restaure l'âme. Priez pour moi cependant. Je salue, avec un saint baiser, Silvio, Pergola, Justo, mes maîtres, ainsi que Fedele de Petra, et une personne nommée Lelia que je connais, quoique éloigné d'elle. Je salue aussi le syndic de l'université, et tous ceux dont les noms sont inscrits au livre de vie. » Conduit au bûcher dans une cour attenante au château Saint-Ange,

il y monta comme à un autel. Sa constance au milieu des flammes fut un sujet d'étonnement, presque de terreur pour les cardinaux qui assistaient à ce spectacle[1].

Les annales de l'Eglise apostolique, ce beau poëme de la foi et du martyre, n'ont pas d'histoire plus touchante que celle de Luigi Pascali, le pasteur de ces Vaudois de Calabre, livrés à la plus effroyable boucherie sous le pontificat de Pie IV. Traîné de prison en prison, transféré successivement de Cosenza à Naples et à Rome, après avoir vu mourir de faim à son côté son ami Stefano Negrino, Pascali déploya dans les horreurs d'une longue captivité un courage surhumain, avec une douceur qui ne put attendrir ses bourreaux. A la nouvelle de sa condamnation, son frère était accouru de Coni, en Piémont, pour solliciter sa grâce. A force d'instances, il obtint de voir le captif, en présence d'un juge délégué à cet effet. « Quel spectacle affreux ! Il avait la tête nue, les bras et les

[1] Pantaléon, *Rerum in Ecclesia gestarum*, etc., part. II, Appendice, p. 329, 332. Th. de Bèze, *Icones*.

mains ensanglantés par les cordes dont il était lié, comme un homme qu'on va conduire au supplice. En m'avançant pour l'embrasser, je tombai sans forces. « Mon frère, me dit-il, si « vous êtes chrétien, pourquoi vous laisser « abattre ainsi? Ignorez-vous qu'un seul che- « veu ne saurait tomber de notre tête sans la « volonté de Dieu? Rassurez-vous en Jésus- « Christ. Les maux présents ne sont rien à côté « de la gloire à venir. » Il fut à ces mots interrompu par le juge : « Tu blasphèmes! » s'écria celui-ci, incapable de s'élever à la hauteur de tant de magnanimité chrétienne; et les prières de Bartolomeo Pascali pour obtenir un adoucissement au sort de son frère furent inutiles.

« Voici, écrivait le martyr avant son dernier combat, quelles sont les dispositions de mon cœur. Ma foi devient plus vive à mesure que l'heure approche où je dois être offert comme un sacrifice d'agréable odeur au Christ. Oui, ma joie est si vive que je crois voir mes fers se briser, et je serais prêt à braver mille morts, s'il le fallait, pour la cause de la vérité! » Tous les liens qui l'attachent à la terre sont déjà rom-

pus; un seul subsiste encore, et son âme est attendrie au souvenir de sa fiancée, Camilla Guarina, qu'il ne doit plus revoir : « L'affection que je vous porte augmente par celle de mon Dieu, et plus j'ai souffert, plus aussi j'ai profité en la religion chrétienne, plus aussi je vous ai aimée !... Consolez-vous en Jésus-Christ. Que votre vie soit un portrait de la sienne ! » Tels étaient les sentiments du pasteur de Saint-Xiste avant de se rendre au couvent de la Minerve pour y entendre sa condamnation, et de monter sur le bûcher dressé au *Campo di Fiore*. Le pape Pie IV et les cardinaux étaient présents à l'exécution, et leurs regards ne purent surprendre un signe d'abattement et de faiblesse sur les traits de l'athlète chrétien comme transfiguré par la mort[1].

Un nom manquerait au martyrologe romain, si l'on n'y joignait celui d'un disciple de Valdez, d'un savant professeur de l'université de Bologne, Mollio, de Montalcino. Sa condamnation précéda de plusieurs années celle d'Algieri et de

[1] *Histoire des Martyrs*, fo 506 et suivants.

Pascali. Saisi à Ravenne sous le pontificat de Jules III, et traduit devant l'inquisition, il parut le 5 septembre 1553 devant une assemblée solennelle, une torche à la main, avec plusieurs de ses disciples qui l'avaient suivi dans les cachots, mais dont la constance n'égala pas la sienne. Invité à parler, Mollio se défendit avec la hardiesse d'un homme qui n'a plus aucun intérêt terrestre à ménager. Il confessa hautement la doctrine de la justification par la foi, traita la messe d'idolâtrie, et d'usurpation le pouvoir que s'arrogeaient le pape et les cardinaux. « Vous prétendez, leur dit-il, être les successeurs des apôtres, les héritiers du Christ, et vous êtes altérés du sang des saints, vous méprisez la Parole de Dieu, vous persécutez ses ministres comme s'il n'y avait pas un vengeur au ciel !... Ah ! j'en appelle de votre sentence, quelle qu'elle soit, au tribunal du souverain Juge, et je vous somme de répondre au dernier jour, alors que vos titres pompeux, vos ornements superbes ne nous éblouiront pas plus que vos tortures ne nous effrayent. En témoignage de ceci, je vous rends ce que vous m'avez donné ! » A ces mots,

il jeta la torche qu'il tenait à la main, et l'éteignit du pied. Les cardinaux frémissants le condamnèrent à périr sur l'heure, avec ceux de ses compagnons qui ne renieraient pas ses sentiments. Tisserano, de Padoue, ne voulut pas séparer son sort de celui de Mollio. Conduits au *Campo di Fiore*, ils moururent avec une égale intrépidité sur le bûcher[1].

Paléario n'ignorait pas ces exemples d'héroïsme et de foi portée jusqu'au mépris de la mort. Il s'en souvenait peut-être, quand il traçait en tête de l'*Actio* la déclaration suivante : « Si dans les précédentes années, devant le triste appareil des tortures incessamment dressé sous les yeux des fidèles, nous avons vécu de telle sorte que nous n'avons pas témoigné assez ouvertement notre foi, peut-être avions-nous pour excuse que notre sacrifice ne pouvait être d'aucune utilité pour le salut de nos frères et l'édification de l'Eglise chrétienne. Maintenant l'heure est venue… Que craindrais-je, en effet, et pourquoi redouterais-je d'affronter l'ignominie, la

[1] Gerdes, *Italia Reformata* p. 104.

hache et le bûcher qui menacent tout fidèle confesseur de Jésus-Christ? Il est temps de montrer, après tant de saints hommes, non comment on peut vivre en pactisant avec l'infidélité, mais comment on doit mourir pour la sainte cause de l'Evangile. C'est la vérité qu'il me reste à signer de mon sang. Moi donc, Aonio Paléario, serviteur du Christ, je dépose ici un ferme témoignage, prêt à faire le sacrifice de ma vie pour l'auteur de ma paix et de mon salut[1]! »

Ces sentiments, Paléario les porta dans sa prison, devant ses juges, comme il en déposa l'expression suprême dans ses lettres à l'heure de la mort. A peine arrivé à Rome, il put pressentir le sort qui lui était réservé, dans le cachot de *Tordinona* où il fut mis au secret le plus rigoureux. La procédure commencée contre lui à Milan, fut reprise devant le tribunal du saint-office où siégeaient trois cardinaux, grands inquisiteurs de

[1] Ego Aonius, servus Jesu Christi, firmissimum testimonium dico ea lege ut, si necesse sit, mori non recusem pro ea fide quam debeo Christo auctori pacis et salutis meæ. (*Opera*, p. 231, 232.)

la foi. C'était l'archevêque de Pise, Scipione Reviva, qui avait déployé contre Carnesecchi le zèle le plus fougueux; Francesco Pacheco, cardinal de Burgos, qui portait dans ses fonctions l'inflexibilité d'un prélat espagnol formé à l'école de Torquemada; enfin le cardinal Gambara, évêque de Viterbe. L'accusé subit de nombreux interrogatoires, dans lesquels sa constance ne se démentit point. On a droit de l'affirmer d'après la relation de l'annaliste catholique pour lequel les archives de l'inquisition n'avaient pas de mystère. « Il y a, dit-il, dans le procès original, bien des réponses téméraires qui trahissent un hérétique digne du plus rigoureux châtiment; » aveu précieux à recueillir, car il atteste la persévérante fermeté de Paléario devant ses juges[1].

La principale base de l'accusation dirigée contre lui fut le Discours de Sienne, tant admiré de Sadolet. On y releva l'éloge d'Ochino, l'apologie des réformateurs allemands, et la vi-

[1] « Plura sunt male prolata, quæque hæreticum omni animadversione plectendum perhibent. » (Laderchi, *Annales Ecclesiastici*, t. XXIII, p. 25.)

rulente sortie contre les moines. On y signala surtout le passage où l'orateur exaltant la doctrine de la grâce, et faisant dériver le salut de la pure miséricorde de Dieu apaisé par le sacrifice volontaire du Christ, montrait dans la foi au Rédempteur le fondement assuré de l'espérance chrétienne, et le principe fécond d'une nouvelle vie. On reconnaît à ces traits le *Beneficio*. Le succès inouï de ce livre où l'homme est solennellement placé en face de Dieu, sans aucun intermédiaire terrestre, où le Christ est partout et le prêtre nulle part, formait un des plus redoutables griefs de l'inquisition contre son auteur. Après une minutieuse enquête, il fut accusé de nier le purgatoire et l'efficacité des prières pour les morts, de tourner en dérision la vie monastique, d'attribuer la justification aux seuls mérites du Christ, à l'exclusion des œuvres et des pratiques recommandées par l'Eglise. Un seul de ces points suffisait pour faire condamner Paléario; réunis, ils rendaient sa perte certaine.

A vrai dire, il s'agissait moins pour l'accusé de se justifier que de mourir, en rendant un

dernier hommage aux croyances pour lesquelles il avait déjà soutenu tant de luttes. En face du terrible tribunal, n'ayant pour armes que sa foi, sa piété, sa profonde connaissance des saintes Ecritures, il confessa hautement les doctrines qu'il y avait puisées. Pressé de se rétracter, il répondit aux impérieuses sommations de ses juges par ces paroles, où la lassitude du vieillard et l'ardeur du martyr forment un touchant contraste : « Après tous les témoignages que vous avez évoqués contre moi, qu'est-il besoin, Messeigneurs, de plus longs débats? Je suis déterminé à suivre le précepte de l'Apôtre qui dit : Le Christ a souffert pour nous, et nous a laissé un exemple, afin que nous suivions ses traces. Lui qui n'avait commis aucun péché, et dans la bouche duquel ne se trouva jamais de fraude, il a été traité comme un malfaiteur. Quand on l'a injurié, il n'a point répondu par l'injure; quand on l'a frappé, il n'a fait entendre aucune plainte, mais il s'est volontairement livré au juge inique. Rendez donc votre sentence. Remplissez votre office, et par la condamnation de Paléario comblez de joie ses

ennemis[1]. » Ces paroles si belles et si résignées ne paraissent qu'un cri de rage à l'historien qui les rapporte, triste aberration de l'esprit de parti, ou plutôt juste châtiment de l'intolérance qui ne sait qu'outrager ce qui mérite l'universel respect! « Quand il fut bien reconnu, ajoute Laderchi, que cet enfant de Bélial était opiniâtrément attaché à ses erreurs, et qu'on ne pouvait le ramener par aucune voie à la lumière, on le condamna, comme il l'avait mérité, à périr dans les flammes, afin que ce supplice d'un instant fût suivi des châtiments éternels[2]. »

La sentence prononcée le 15 octobre 1569, ne reçut son exécution que le 3 juillet de l'année suivante, comme l'atteste le rapport de la confrérie de *Saint-Jean décollé.* Sous ce nom s'était formée à Rome une congrégation spécialement chargée d'assister les condamnés à l'heure de la mort. On y recevait des hommes de toute profession, de tout rang, les uns adonnés aux austérités du cloître, les autres aux dis-

[1] « Condemnate Aonium, et satisfiat obtrectatoribus meis et officio vestro. » (Laderchi, *Annal. Ecclesiast.*, t. XXIII, p. 25.)
[2] *Ibid.*, p. 204.

tractions du siècle, et se dérobant tout à coup à une affaire, à un plaisir pour accomplir obscurément un acte de charité. Jules Romain, Michel-Ange, Benvenuto Cellini étaient membres de cette confrérie, dont Nicolas V avait confirmé les statuts. Ses successeurs y joignirent un privilége, celui de délivrer chaque année un condamné à mort, droit sublime qui ne s'exerça jamais au profit d'un condamné pour hérésie. La congrégation de *Saint-Jean décollé* s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Elle a des archives où sont conservés de douloureux récits. Son registre tenu avec la régularité d'un journal quotidien depuis le quinzième siècle, en sait long sur les luttes suprêmes du crime et de la foi, du désespoir et de la charité[1]. Mais on ne put y consigner, le 3 juillet 1570, que l'inaltérable sérénité d'un martyr!

Avertis, la veille de ce jour, que leur ministère devrait s'exercer auprès d'un condamné du saint-office, destiné à mourir le lendemain, huit membres de la confrérie se présentèrent au ca-

[1] L'abbé Gerbet, *Rome chrétienne*, t. II, p. 376.

chot de *Tordinona*[1]. Introduits auprès du prisonnier, ils lui annoncèrent qu'il n'avait que peu d'heures à vivre. Il reçut cette nouvelle avec joie. Sans refuser les secours religieux qui lui étaient offerts, les consolations toujours douces à qui va mourir, il persévéra dans ses sentiments. Ce n'était l'heure ni de fléchir, ni de disputer. Sur le seuil de l'éternité dont le calme auguste empreignait ses pensées, toute controverse était superflue. Il ne demanda qu'une faveur, de pouvoir adresser ses adieux à sa famille. On ne la lui refusa point, et la foi du chrétien unie aux plus tendres sentiments de l'époux et du père, s'épancha dans ce dernier message à sa femme et à ses enfants :

« Ma chère femme, je ne voudrais pas que ma joie fût pour toi un sujet de chagrin, ni le bien qui m'arrive une source de larmes. L'heure est venue de quitter cette vie, pour paraître devant mon Seigneur, mon Père et mon Dieu. Je pars

[1] Leurs noms nous sont connus : un dominicain, Fra-Alessandro, de la Minerve, un Aldobrandini figurent sur la liste funèbre conservée à la bibliothèque de Sienne.

avec autant de plaisir que si j'allais aux noces du Fils du grand Roi. Cette grâce, j'ai toujours prié mon Seigneur de me l'accorder dans sa miséricorde et sa bonté infinies. C'est pourquoi, ma chère femme, il faut que la volonté de Dieu et mon contentement soutiennent ton courage. Tu te dois à la famille désolée qui me survit. Soutiens-la; guide-la dans la crainte de Dieu. Sers-lui à la fois de père et de mère. Je ne suis plus aujourd'hui qu'un inutile vieillard de soixante-dix ans. Nos enfants doivent se suffire à eux-mêmes par leur vertu et leur industrie. Que Dieu le Père, que notre Seigneur Jésus-Christ et le Saint-Esprit soient avec vous.

« Ton mari,

« AONIO PALÉARIO.

« Rome, 3 juillet 1570. »

« Mes chers enfants, l'obligeance de Messeigneurs ne se dément pas, même dans l'extrémité où je me trouve; ils me permettent de vous écrire. Il plaît à Dieu de me rappeler à lui par une voie qui vous semblera peut-être rude et douloureuse. Mais si vous réfléchissez bien

que j'accepte cette épreuve avec résignation, et même avec plaisir, vous vous soumettrez plus facilement à sa volonté. Je vous laisse pour patrimoine l'industrie et la vertu, avec le peu de biens qui vous restent... Elevez votre jeune sœur, selon que Dieu vous l'accordera. Saluez Aspasia, Aonilla, mes filles chéries. Mon heure approche. Que le Saint-Esprit vous console et vous protége !

« Votre père,

« AONIO PALÉARIO[1]. »

Après avoir ainsi pris congé de tout ce qu'il aimait sur la terre, Paléario pouvait mourir. Sa foi, grandissant d'heure en heure, lui montrait toujours plus visible le Christ miséricordieux, immortel, qui l'attendait sur le bord d'une autre vie, et l'humble prière du chrétien n'était plus que l'extase du martyr. Qui pourrait en sonder les mystérieuses splendeurs ? Ames de Pascali, de Mollio, d'Algieri, et de tant d'autres confesseurs immolés pour la même cause, dites-nous

[1] Voir ces deux lettres, dans l'original italien, à l'Appendice.

le secret de vos ravissements dans les cachots, de votre allégresse devant la mort! La foi qui vous soutint fut aussi celle de Paléario! Le trajet était court de la prison au pont Saint-Ange où l'échafaud s'élevait; il le franchit d'un pas ferme. Il contempla d'un œil assuré les apprêts du supplice. Aux premiers rayons du matin colorant la ville et le Tibre, comme l'aube du jour éternel, il expira sur le gibet. Son corps, encore palpitant, fut jeté aux flammes[1]!

Ainsi périt, du supplice de Savonarole, un homme qui ne ressentit pas moins vivement que lui les deux maux de son temps, la décadence de la religion, la corruption des mœurs. Mais tandis que l'éloquent dominicain vivant dans un cloître demandait à l'institution monastique

[1] Est-il besoin d'ajouter que nous tenons pour apocryphes les détails relatifs à une prétendue rétractation de Paléario : « Il quale confesso e contrito domandò perdono a Dio, e alla sua gloriosa madre Virgine Maria, e a tutta la corte del cielo, e disse voler morire da buon cristiano, *e credere tutto quello che crede la santa Romana Chiesa.* » Ainsi s'exprime le procès-verbal des frères de *Saint-Jean décollé*, qui n'a qu'un tort, c'est d'être complétement démenti par les dernières lettres du martyr. (Lazeri, *Miscellanea*, t. II, p. 184.)

l'idéal d'une Eglise régénérée, d'une société rajeunie par l'ascétisme, Paléario nourri dans les écoles, unissant l'enthousiasme d'un lettré de la Renaissance à la ferveur des premiers chrétiens, chercha dans le siècle apostolique le modèle d'une Eglise sainte et libre, n'ayant pour loi que l'Evangile, pour pontife que Jésus-Christ. Une réforme était nécessaire; il ne se lassa pas de l'invoquer. Il l'espéra tour à tour d'un concile représentant la chrétienté tout entière, des princes également intéressés à réprimer les abus et à limiter le pouvoir de la papauté. Son espoir fut déçu. A ses aspirations généreuses, à ses rêves si purs de démocratie chrétienne et de liberté spirituelle, le concile de Trente répondit par l'anathème, le saint-office par la proscription. Il n'essaya pas de s'y dérober. Sur une terre tristement asservie, en face de la papauté triomphante et de l'inquisition souveraine, il ne pouvait être un réformateur; il fut un témoin, et pour ainsi dire un héraut du Christ. Il le confessa par sa vie, il le glorifia par sa mort qui semble une page détachée du martyrologe apostolique.

Le sort de Paléario n'émut pas ses contemporains. Nul cri de sympathie ou de pitié ne répondit à son sacrifice. Ce n'était qu'une victime de plus dans l'immense hécatombe immolée à l'unité catholique par Philippe II et Pie V. La victoire de Rome parut assurée. Durant trois siècles l'Italie a connu les bienfaits si vantés de l'absolutisme religieux consacrant l'absolutisme politique, et ce silence de l'oppression qui ressemblerait à la paix des tombeaux, s'il n'était parfois interrompu par le frémissement d'une âme libre. De meilleurs jours sont venus enfin, et la Réforme si longtemps proscrite a obtenu droit de cité dans la Péninsule. Elle n'est pas une étrangère dans le noble pays où coula le plus pur de son sang, et ses disciples peuvent invoquer partout des noms de martyrs. Rome seule a maintenu l'antique anathème. Mais le règne de l'intolérance est près de finir; le pontificat temporel est condamné sans retour, et le vœu de Paléario sera réalisé, quand retentiront du haut du Capitole sur la ville éternelle ces mots d'un grand Italien : *Libera Chiesa in libero Stato!*

APPENDICE

LETTRES DE PALEARIO

A SADOLET

Ayant appris en Toscane, ces dernières années, que vous étiez à Veroli, vous dont la société me serait aussi agréable que celle des esprits célestes, j'ai éprouvé un tel regret de ne pouvoir vous connaître en cette circonstance, qu'il me semblait que la fortune ne pouvait me faire un tort plus sensible. Je savais que ni les dignités dont vous êtes revêtus, ni les mérites qui vous distinguent, ne vous avaient fait dédaigner l'humble demeure de mon ami Hiéronimo, et que vous aviez pris tant de plaisir à l'entretien de mes compatriotes qu'on ne pouvait se montrer plus aimable à leur égard. Peu de mois après, me trouvant moi-même à Veroli, je sentis redoubler mes regrets, en entendant retentir partout l'éloge de vos vertus : « Quoi, disait-on, n'est-ce pas l'homme que les papes Léon et Clément ont comblé de faveurs, et

qu'admirent les savants du monde entier? »
Comment n'aurais-je pas à mon tour éprouvé pour vous la plus respectueuse sympathie? Ne vous étonnez donc pas si, m'étant consacré à l'étude de cette belle question de l'immortalité de l'âme, et devant emprunter plusieurs de mes arguments à la philosophie, j'ai osé invoquer, pour désarmer la critique, la tutelle d'un homme qui est l'arbitre naturel de la science et du goût. Entre tous vos écrits empreints d'une si rare élégance (j'omets à dessein ceux qui se rapportent à la religion), il n'en est pas de plus beau que votre Dialogue de *Phèdre*[1], et cet éloge est d'autant plus mérité que de tous les ouvrages que nous avaient légués les anciens, et dont nous avons à déplorer la perte, les plus regrettables assurément sont ceux que Cicéron, ce dieu de l'éloquence, avait consacrés à la défense et à la glorification de la philosophie. Et certes, en nos jours de décadence, rien au monde ne méritait plus d'être encouragé que la philosophie, autrefois l'objet de tant de respect, et depuis négligée si tristement? A ce seul titre déjà, je devais vous chérir, vous vénérer, si je n'avais eu tant d'autres motifs de le faire. Daignez donc accepter, en témoignage de mon affection,

[1] C'est l'écrit intitulé : *De Laudibus philosophiæ,* dont Phedro Inghirami est le principal interlocuteur.

l'écrit, si modeste soit-il, que je vous envoie par mon ami Lazaro Bonamici. Que ne puis-je espérer que vous y trouverez quelque chose de l'art savant et délicat qui pourrait vous charmer? Adieu.

Padoue, 11 février 1536.

—

A ANTONIO PHILONARDI

Si je vous offre si tard mes félicitations, ce n'est pas faute de raisons qui donneraient assez à connaître combien j'ai à cœur les intérets de votre avenir. Mon absence de Rome depuis tant d'années, est d'ailleurs, je l'espère, une excuse suffisante à vos yeux. Parmi les privations qu'entraîne pour moi l'ignorance où je suis de ce qui se passe à la Ville éternelle, la plus sensible est assurément de ne rien savoir de ceux dont le bonheur se confond pour ainsi dire avec le mien. Sans une lettre de notre ami Corsini, qui m'a apporté l'heureuse nouvelle de votre promotion à l'épiscopat, je n'aurais pas même la consolation de faire si tardivement ce que je n'ai pu accomplir au moment opportun. A tant de motifs que j'ai de vous féliciter, se joint le souvenir des bienfaits de votre oncle. A Rome comme à Pérouse, ce pieux et excellent vieil-

lard n'a pas laissé échapper une occasion de me témoigner son estime. Je connais la gravité d'esprit, l'élévation de caractère égale à celle du rang, et l'admirable pureté qui le distinguent. Je ne pouvais donc, sur ses vieux jours, former un vœu qui lui fût plus agréable, qui témoignât mieux de mon respect et de mon amour pour votre famille, que de souhaiter voir briller en vous, dont la jeunesse a excité tant d'espérances, quelques reflets de la sainteté de votre oncle. Lorsqu'à votre tour vous entrez dans la carrière qu'il a si honorablement parcourue, que ne dois-je pas présumer de vos vertus? Si nous désirons si vivement obtenir quelques rejetons des arbres qui ont vieilli dans le champ paternel, ne devons-nous pas nous réjouir, à plus forte raison, de voir se perpétuer, par une sorte d'hérédité, des traditions de modestie, de sagesse, de pureté, si dignes d'être admirées! Ne dois-je pas d'ailleurs vous exprimer les sentiments de nos concitoyens, vous féliciter au nom du pays natal qui m'est plus cher que la vie? Je le fais d'autant plus volontiers, que vous arrivez à propos pour adoucir les mœurs un peu rudes de nos compatriotes, et les instruire dans la pure religion.

Je n'ignore pas que, depuis des siècles, la philosophie chrétienne a été ensevelie dans les

plus profondes ténèbres, en sorte que le nom du Christ est comme effacé de la mémoire des hommes, par la faute de ceux qui, pour faire étalage de bel esprit, ont substitué à la prédication de l'Evangile de vaines questions, plus dignes de sophistes que d'orateurs chrétiens. C'est à l'évêque de remédier à ce mal; c'est à lui d'user du crédit que lui confèrent le titre dont il est revêtu, le respect du peuple et des magistrats, pour évangéliser et confier le ministère de la Parole à des hommes d'une saine doctrine, d'une vie pure, plus amis de la vérité que des disputes, et ne laissant échapper aucune occasion de donner gloire au Christ, en qui, dit saint Paul, sont cachés tous les trésors de l'intelligence et de la sagesse. Mais à quoi bon vous rappeler ce que vous savez mieux que moi, vous qui ne vous laissez distraire de votre tâche par aucun des soucis de la vie, qui trouvez un modèle tout près de vous dans le parent dont la sagesse a été reconnue non-seulement en Italie, mais en Suisse, en Allemagne et en France. Il ne me reste qu'à vous recommander un de mes proches, Philippe, jeune homme qui, je l'espère, se recommande lui-même par sa modestie et sa probité. Sans vous, il serait bien isolé, car il n'a plus ni parents, ni amis à Veroli. Aussi, j'ose invoquer vos bons offices à

son égard. Comme chrétien, comme évêque, comme membre de la famille Philonardi qui m'est si chère, vous ne serez pas insensible à ma prière. Adieu.

Sienne, 27 mai 1536.

—

A PAUL SADOLET

Combien j'ai regretté, mon cher Paul, que vous ne fussiez pas à Volterra, le 1er juin. Avec quel plaisir vous auriez entendu un homme qui ne le cède à personne en urbanité. C'est assez désigner Mario Maffei. Avant de lire votre lettre si amicale pour moi, il m'avait déjà reçu comme un habitué de la maison; ne vous étonnez pas si, après l'avoir lue, il m'a comblé de témoignages d'affection et de faveur. Après quelques questions sur le sacré-collége, il a fait le plus bel éloge de la piété de votre oncle, et de la société d'élite qui se réunissait autrefois autour de lui. Puis, arrivant à notre époque, il a flétri avec une si sainte indignation, déploré avec une douleur si chrétienne les vices de nos contemporains, que je puis dire avec vérité n'avoir jamais rien entendu de plus instructif ni de plus édifiant. Lorsqu'à mon tour j'ai parlé des flatteuses espérances que font naître vos talents, vos pro-

grès dans les études libérales, vous ne sauriez imaginer quelle a été la joie de ce bon vieillard. Que ne doit-on pas, en effet, attendre de celui qui, si jeune encore, possède une telle érudition, et a pour guide un oncle dont les actions et les pensées n'ont qu'un seul but, la gloire du Christ? Ses écrits, d'une si rare distinction, attestent qu'il a su joindre l'éloquence à la sagesse, privilége qui n'est pas toujours échu à ses devanciers. Je l'aime surtout pour avoir remis en honneur les lettres sacrées, si longtemps obscurcies par des hommes plus captieux que savants, et ensevelies dans les plus profondes ténèbres. Je vous parlerai à cœur ouvert, mon cher Paul : Il est une race d'hommes adonnés à la fraude et à toutes sortes de vices, qui, par ostentation ou par intérêt se sont plu à obscurcir des vérités plus éclatantes que la lumière du soleil. Si le dépôt de la philosophie humaine eût été seul altéré entre leurs mains, on pourrait aisément le leur pardonner; mais que la révélation divine elle-même, c'est-à-dire la source de toute lumière et de toute vie, le garant de notre immortalité, disparaisse sous les vaines disputes et les volumineuses contentions auxquelles ils se livrent, l'approuve qui voudra, nul homme de bien ne le pourrait supporter! Il est des hommes qui, pareils aux oiseaux de nuit,

ne peuvent vivre que dans les ténèbres. La lumière offense leurs yeux. N'essayez pas de les guérir de leur aveuglement, tous vos efforts seraient inutiles. C'est la gloire de votre oncle d'avoir osé, le premier, résister à de tels hommes et d'avoir appris à nos contemporains l'art de traiter avec élégance et clarté des choses sacrées. Aujourd'hui qu'il est appelé à prendre part au gouvernement de la république chrétienne, on ne peut que regretter de le voir interrompre ces belles études. Ce ne sont partout que funestes perturbations. Ces lois divines, ces institutions primitives, objet du respect de nos aïeux, sont maintenant foulées aux pieds. Les peuples gémissent sous le poids de la plus dure servitude, et telle est la rigueur des temps que les hommes de bien n'osent se plaindre. S'il subsiste encore quelque reste de piété chrétienne, ce n'est plus qu'une ombre; la vraie piété a disparu. La France est en proie aux maux d'une guerre féconde en calamités pour les peuples voisins. L'Allemagne, éprise de nouveautés, voit les troubles se perpétuer dans son sein. L'Italie, attentive aux moindres rumeurs, émue des plus légers souffles, redoute de nouveaux chocs de la France et de l'Espagne. Les Turcs, ces éternels ennemis du nom chrétien, se préparent à nous attaquer de nouveau sur terre et

sur mer. C'est assez vous dire que de graves intérêts, que de sollicitudes et de travaux absorberont votre oncle, et combien on a raison de craindre que dans un poste si élevé, il ne puisse vaquer à ses études privées sans dommage pour la chose publique. C'est donc à vous, mon cher Paul, que cette part de son activité est échue en partage. C'est à vous de continuer, comme vous en avez le désir, les travaux qu'il avait entrepris dans le diocèse de Carpentras. Je n'en connais pas de plus dignes de votre caractère et de vos talents. Adieu.

Sienne, 13 mars 1537.

A BEMBO

Si je ne connaissais l'élévation de votre esprit, j'imiterais le commun des hommes, et, dans les transports d'une joie immodérée, je vous féliciterais outre mesure de la nouvelle dignité qui vous est conférée. Mais comme je n'ignore pas que vous avez plus d'une fois refusé, avec une modestie qui vous honore, les hautes fonctions qui vous étaient dès longtemps proposées, je croirais méconnaître un si rare exemple de modération en vous traitant comme un homme auquel serait échue en partage une

fortune aussi nouvelle qu'inespérée. Si grand, en effet, que soit l'honneur qui vous est décerné aujourd'hui, qui ne sait que vous auriez pu l'obtenir aisément, alors que vous étiez attaché à la personne de Léon X? N'avez-vous pas usé de votre crédit au profit de plusieurs candidats, décorés, grâce à vous, de la pourpre que vous ne recherchiez pas pour vous-même, sachant bien qu'il y a plus de mérite à disposer d'un tel honneur qu'à le recevoir? Le pape Paul III, se souvenant enfin de tant d'abnégation, vous appelle à l'œuvre dans le sacré-collége, et vous demande un concours qui (s'il ne tenait qu'à vous et à votre pieux collègue Sadolet) produirait les plus heureux fruits pour la religion. Mais, comme par la faute des princes et des principaux d'entre les peuples, l'Eglise est ballottée sur une mer en furie, ce n'est pas sans raison que les hommes vertueux redoutent de vous voir condamnés à de si rudes labeurs, qu'il vous faille abandonner les études que vous aviez portées si haut par votre génie, et pour lesquelles on pouvait espérer le dernier degré de perfection entre vos mains. Sans parler des beaux écrits de Sadolet, que dirai-je de votre *Histoire?* Quelle attente n'excite-t-elle pas chez nos contemporains? Ils considèrent notre temps avec ses tristesses et ses misères comme

un âge d'or, puisqu'il verra s'élever par vos mains un monument digne de l'estime et de l'admiration de la postérité. Je n'hésite point à m'exprimer ainsi, afin que nulles dignités ne puissent vous distraire des travaux par lesquels vous honorez votre siècle et votre patrie. Le sacré-collége pourra recevoir dans son sein d'autres prélats illustres, mais il ne trouvera plus d'autres Bembo, d'autres Sadolet. Je le dis à dessein, parce que je ne puis supporter l'injustice de ceux qui ne savent pas faire la différence entre les hommes. Mais puisque, dans tous les cas, les lettres doivent éprouver le dommage le plus sensible par la retraite de deux hommes éminents que réclame désormais le gouvernement de l'Eglise, plaise à Dieu que certains prélats, renonçant à leurs prétentions, se souviennent du précepte de saint Paul : « Qu'il n'y ait que deux ou trois prophètes qui parlent, et que les autres écoutent. » Si votre vertu obtient tout le crédit qu'elle mérite, vous ne pouvez manquer de remettre l'Eglise dans l'état de prospérité que nous souhaitons. Ce qui me console dans les circonstances présentes, c'est qu'on n'apprécie jamais mieux la sagesse et l'intégrité unie au zèle de la doctrine, à l'expérience des affaires, que dans les temps difficiles et lorsque la société semble ébranlée sur ses fondements.

Et vous qui, dès la plus tendre jeunesse comme dans l'âge mûr, avez su relever si haut les lettres misérablement déchues, maintenant que vous êtes parvenu à un poste si éminent, vous ne vous étonnerez pas de la confiance que mettent en vous les hommes de bien, et vous la justifierez en essayant de rendre à l'Eglise chrétienne sa splendeur et sa pureté primitive. Adieu.

1539.

—

A CURIONE

Je vous envoie, avec cette lettre, le portrait de votre fille Dorothée, fait d'après nature et sans vain artifice [1]. Si j'eusse été présent à la première séance, j'aurais demandé à l'artiste de la dessiner de profil, en ne montrant qu'un des côtés du visage, comme dans les anciennes médailles. Mais c'est l'opinion de presque tous les peintres de notre temps que la ressemblance est mieux rendue dans un portrait de face qui laisse voir complétement les yeux et la bouche. Celui que je vous transmets est d'ailleurs très ressemblant, quoique Dorothée soit plus belle. Son

[1] En partant pour l'exil (1542), Curione avait laissé à Lucques une fille au berceau, Dorothée. Elle grandit en Italie et ne revit jamais ses parents. Son portrait est conservé au Musée de Bâle, avec une inscription de la main de Paléario.

visage, où se peint toute son âme, est orné d'une merveilleuse pudeur. Ses yeux, pleins d'expression, attestent une gravité au-dessus de son âge, tempérée par la douceur et je ne sais quelle grâce enfantine. Ses joues sont faiblement colorées, comme l'indique la toile, et rien n'égale la transparence de son teint. Sa stature est moyenne, sa taille légère et bien prise, et tous ses mouvements révèlent cet accord que les Grecs nomment harmonie. Les regards se fixent-ils sur elle, ses joues se peignent aussitôt des vives couleurs de la vertu. Je ne saurais omettre un point que vous estimez par-dessus tout : elle a pour guides et pour modèles dans la vie chrétienne deux dames très distinguées, Angela et Felice, qui l'élèvent libéralement et la portent pour ainsi dire dans leur cœur. Je n'ai jamais vu de mères si tendres, qui sachent mieux se faire aimer des enfants d'autrui. Mais ce mot est presque une injure pour elles, car l'une et l'autre chérissent Dorothée comme leur fille, et rivalisent de tendresse et de soins. Puisse le Dieu tout-puissant les protéger et les conserver ! Il est, de nos jours, peu de femmes douées à un si haut point de cette vertu de la charité qui languit et s'éteint presque partout. Que le Christ notre Seigneur vous garde ainsi que nous, et vous soutienne par sa vertu. Je ne vous dis rien

de mes affaires, parce que vous avez déjà reçu deux lettres à ce sujet. Adieu.

Lucques, 1552.

—

A VETTORI

Basile Amerbach, jeune homme aussi distingué par la naissance que par l'esprit, après avoir reçu la plus libérale éducation et s'être formé sous les disciplines les plus pures, s'est rendu en Italie, selon le désir de son illustre père [1], pour y rechercher auprès des savants de nos jours ce qui reste encore d'érudition et de sagesse, et en rapporter les trésors dans sa patrie. Il a si fidèlement accompli sa tâche qu'il n'est pas une université qu'il n'ait visitée, pas un professeur célèbre qu'il n'ait entendu. Au moment où il se disposait à partir pour Rome avec un empressement qui contraste avec notre propre apathie, j'ai reçu des lettres, écrites du fond de l'Allemagne, pour me prier de le recommander à un de nos compatriotes versé dans la connaissance des antiquités italiennes. Combien ne dois-je pas craindre que le goût de ces nobles études ne soit éteint parmi nous, avec

[1] Le jurisconsulte Boniface Amerbach, recteur de l'université de Bâle.

nos illustres amis Sadolet, Bembo, Maffei, Flaminio, Ubaldini, ces pures intelligences autrefois reléguées sur la terre, maintenant recueillies dans le séjour de la divinité! Aussi n'ai-je pas laissé trop espérer à cet égard. Je me suis borné à répondre que si, laissant de côté la voie Flaminienne qui longe la mer Adriatique, Amerbach suivait la voie Aurélienne qui côtoie la mer de Toscane ou celle de Cassius qui est plus directe, et qui était celle des anciennes légions, il aurait plus de plaisir à visiter nos villes étrusques auxquelles on ne saurait comparer celles de la marche d'Ancône, ni pour la facilité des mœurs, ni pour l'urbanité des habitants. J'omets Sienne, si toutefois une telle ville peut être sacrifiée sans regret; Sienne si hospitalière malgré les ravages de la guerre qui a fait un désert de son territoire. Les frères Bellanti pourraient-ils savoir, Marco Placidi et Mino Cersa pourraient-ils apprendre qu'un homme recommandé par moi passe près d'eux sans accourir au-devant de lui, sans l'accueillir affectueusement, sans l'accompagner jusqu'à leurs frontières vers Poggi-Bonsi ou Staggia? Au sortir de cette ville, à sa droite, il trouvera Florence, Lucques à sa gauche. A Lucques je compte des hôtes, des amis par centaines; à Florence j'en trouve des milliers en toi seul, car il n'est rien que je ne puisse

attendre de ton amitié. Tout mon désir est qu'Amerbach se dirige de ton côté, soit afin qu'il connaisse la plus brillante cité de Toscane, soit pour qu'il sache par expérience, et ses compatriotes avec lui, que de raisons j'ai de t'aimer, de te vénérer, et combien mes éloges seraient impuissants à louer dignement ton savoir, et cet éclat, cette générosité qui donne du prix à toutes tes actions. Adieu.

Milan, 1556.

—

A MARIETTA PALEARI[1]

Consorte mia carissima,

Non vorrei che tu pigliasse dispiacere del mio piacere, ed a male il mio bene. E'venuta l'ora ch' io passi da questa vita al mio signore e padrone e Dio. Io vi vo tanto allegramente alle nozze del Figliolo del gran Re, del che ho sempre pregato il mio Signore che per sua bontà e liberalità infinita mi conceda. Sicche, la mia consorte dilettissima, confortatevi della

[1] L'original de cette lettre fidèlement transmise à la famille du martyr, est conservé à la bibliothèque de Sienne, avec cette suscription : *Alla sua carissima consorte Marietta Paleari, ed a' suoi dilettissimi figlioli Lampridio e Fedro Paleari, a Colle di Valdensa in borgo vicino a S. Caterina.*

volonta di Dio, e del mio contento, ed attendete alla famigliola sbigottita che resterà, di allevarla e custodirla col timore di Dio, ed essergli madre e padre. Io era già di settanta anni vecchio, e disutile. Bisogna che i figli con la virtù e col sudore si forniscano a vivere onoratamente. Dio padre e il Signore nostro Giesù Christo e la communione dello Spirito santo sia con lo Spirito vostro.

Tuo marito,

AONIO PALEARI.

Roma il di 3 de Luglio 1570.

Lampridio e Fedro, figlioli dilettissimi,

Questi miei Signori cortesissimi infino all' ultimo non mancano con esso me della loro cortesia, e mi permettono ch'io vi scriva. Piace a Dio di chiamarmi a se per questo mezzo che voi intenderete, che vi parerà aspro ed amaro. Che se il considerate bene, essendo con mia somma contentezza e piacere per conformarmi alla volonta di Dio, vi avete anco voi a contentare. La virtù e diligenza vi lascio per patrimonio con quelle poche facoltà che avete. Non vi lascio debito. Molti chiedono alle volte, e devono dare. Voi siete emancipati piu di dieci otto anni fa; non siete tenuti a' miei debiti. Quando vi fossero

chiesti, ricorrete a Sua Eccelenza il signor Duca che non vi lascierà far torto. Chiedi a Luca Pridio il conto del dare e avere. Ci sono la dote di vostra madre, e di allevare la vostra sorellina, come Dio vi darà la grazia sua. Salutate Aspasia e sor Aonilla mie figliuole dilettissime nel Signore. L'ora mia si avviccina. Lo Spirito di Dio vi consoli e conservi nella sua grazia.

Vostro padre,

AONIO PALEARI.

Di Roma il dì 3 Luglio 1570.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE TROISIÈME

(1538-1542)

CHAPITRE QUATRIÈME

(1542-1546)

CHAPITRE CINQUIÈME

(1546-1555)

CHAPITRE SIXIÈME

(1555-1566)

CHAPITRE SEPTIÈME

(1566-1570)

ERRATA

Lisez no ai propres italiens : *Paleario*, *Veroli*, *Cecignano*, etc... sans accent; et (page 36, ligne 9) *Remus*, au lieu de *Rhémus*.

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis et Ce, rue des Grès, 11.

— Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1866.